AP
20
R438
v.14

Ex Libris CATEL
NOCTURNA VERSATE MANU
VERSATE DIURNA

REVUE
ANECDOTIQUE

XIVe VOLUME DE LA COLLECTION

535. — Typographie de Poupart-Davyl et Cie, 30, r. du Bac.

REVUE

ANECDOTIQUE

DES EXCENTRICITÉS CONTEMPORAINES

Curiosités littéraires de Paris et de la Province
Circulaires rares ou bouffonnes. — Complaintes et Vaudevilles
Nouvelles des librairies et des théâtres

1er ~~DEUXIÈME~~ SEMESTRE. — ANNÉE 1862.

NOUVELLE SÉRIE. — TOME V.

ON S'ABONNE
CHEZ POULET-MALASSIS, RUE RICHELIEU, 97
A PARIS.

LIBRARY
DEC 4 1972
UNIVERSITY OF TORONTO
AP
20
R438
v.14

LISTE

DES

PRINCIPAUX CONTEMPORAINS

CITÉS DANS CE VOLUME.

About, 1, 36.
Alary, 24.
Altaroche (Michel), 278.
Artude Teuillier, 11.
Asselineau (Charles), 244, 248.
Assolant, 16, 60.
Audouard (Olympe), 72, 108.
Autran, 52.

Babinet, 254.
Babou (Hippolyte), 201.
Balzac (de), 55, 116.
Banville (de), 45.
Barbey d'Aurevilly, 201.
Barbier (Auguste), 103.
Barbier (Jules), 98.
Baudelaire, 18, 19, 28, 53.
Bayeux, 16.
Beaumont (de), 48, 62.
Becq de Fouquières, 115.
Bédoyère (de la), 34, 104.
Benassit, 15.
Beulé, 172.
Biot, 61, 131.
Blanc (Charles), 162.
Blanc (Louis), 247.
Bonvin, 171.
Boulmier (Joseph), 71.
Bourgeois (Anicet), 24.
Broglie (le prince de), 28, 104.
Brown, 171.
Brunet (Ch.), 120.
Bry (Pierre), 85.
Burty, 161.

Cadol (Edouard), 286.
Carjat, 15.
Carné (de), 28.
Carré (Michel), 98.
Champfleury, 155, 177.
Charavey, 82.
Charlet, 160.
Charnacé (madame de), 204.
Charlet, 10.
Charpentier, 114.
Chassin, 93.
Chenavard, 62.
Cheron (Paul), 262.
Cherville (de), 21.
Chevalier (Emile), 63, 216.
Choler, 151.
Cibot, 15, 16.
Clairville, 151.
Cohen (Joseph), 99.
Courbet, 15.
Courcelles (de), 24.
Cousin, 132.
Coynard (le commandant), 118.
Crepet (Eugène), 273.
Cuvillier-Fleury, 27.

Damiron, 61.
Daniel (le P.), 181.
Daudet, 72.
Dècle (Charles), 110.
Delacroix (A.), 118.
Delacroix (Eugène), 10, 23.
Delamarre, 242.
Delion (Anna), 110, 121.
Delvau (Alfred), 38, 211.
Desbarolles, 275.
Dolfus, 205.
Doré (Gustave), 85.
Drouin de Palaiseau, 77.
Duboisd'Yerres (mademoiselle), 110.
Duchesne (Alphonse), 38, 105, 211.
Dufaure, 26.
Dumas (Alexandre), 13, 27.
Dumollard, 38.
Durandeau, 15.
Du Pin (le colonel), 86.
Dupin, 26.

Elwart, 59.
Enfantin, 222.
Essarts (Alfred des), 47.
Essarts (Emmanuel des), 70, 183.

Falloux (de), 201.
Fauchery (Antoine), 89.
Faure, 24.
Favre (Jules), 28.
Feuillet (Octave), 222.
Fillonneau (Ernest), 119.
Fiorentino, 48.
Foucault (Camille), 56.
François, 39.

Gautier (Théophile), 53, 243.
Genty, 47.
Girardin (M. de), 199.
Girardin (madame de), 198.
Goncourt (MM. de), 127.
Gounod, 98.
Gozlan (Léon), 27, 276.
Grandfort (madame de), 110, 136.
Gravillon (Arthur de), 263.
Grenier (Léon), 212.
Grillon (de), 12.
Guichard, 268.

Hachette, 128.
Hamel (Ernest), 287.
Hugo (Victor), 116, 145, 246.

Ingres, 165, 179.

Janin, 220.

Koning (Victor), 83.

La Combe (colonel), 159.
Lacour (Louis), 33, 46.
La Fizelière (Albert de), 275
Landais (Napoléon), 81.
Larcher (Lorédan), 17, 120, 280.
Lascaux (de), 166.
Lavedan (Louis), 110.
Lavieille, 22.
Le Clerc, 132.
Lecomte (Jules), 271.
Leconte de Lisle, 205.
Legros (Alphonse), 22, 150.
Lelioux, 137.
Lemercier de Neuville, 47.
Le Pas, 91.
L'Épine, 18, 72.
Lespès (Léo), 14, 283.
Lescure (de), 264.
Lewell, 9.
Littré, 76.
Louvet de Couvray, 11.

Mahalin (Paul), 174.
Malo (F.), 191.
Manoury d'Ectot (madame), 164.
Marchal de Verdun, 110.
Maron (Eugène), 205.

Marteau (Amédée), 21.
Martinet, 21, 241.
Mathieu, 46.
Mélesville, 24.
Méry, 79.
Meryon, 170.
Michelet, 222.
Michiels, 16.
Millet (Aimé), 58.
Molènes (Paul de), 182.
Monselet, 20, 174. 283.
Montaiglon (Anatole de), 262.
Montegut (Emile), 115.
Montemont (Albert), 61.
Morel-Fatio (Arnold), 261.
Murger (Henry), 58, 137.

Nadar, 90, 137.
Najac (de), 48.
Nandin, 72.
Nerval (Gérard de), 99.
Nodier (Ch.), 276.
Noël (Léon), 137.

Pelletan, 33.
Perrin, 48.
Peyrat, 6.
Philippon (Charles), 83.
Piedagnel (Alexandre), 212.
Plouvier, 59.
Poniatowski (prince), 159.
Ponson du Terrail, 14, 166.
Pontmartin (de), 193, 218, 255.
Poulet-Malassis, 17.
Prémaray (de), 71, 76.

Renan, 74.
Revillon (Tony), 273.
Ribeyre (Félix), 213.
Ristelhuber, 18.
Rocquain (Félix), 120.
Roger de Beauvoir, 32.
Roqueplan (Nestor), 48, 280.

Saint-Albin (Hortensius de), 192.
Sainte-Beuve, 25, 53, 259.
Saint-François, 22.
Saint-Marc-Girardin, 53.
Sand (madame), 116.
Sandeau (Jules), 194.
Sarcey, 36, 48, 286.
Scheffer (Ary), 130.
Scheffer (Henry), 129.
Scribe, 115, 204.
Silvestre, 174, 267.
Soulié (Isidore), 265.
Stendhal, 252.
Strafford, 54.

Taine, 286.
Tapon-Fougas, 29.
Thiers, 27.
Troismonts (de), 39, 61.
Techener, 242, 273.

Ugalde-Varcolier (madame), 72.
Ulbach (L.), 33, 36.

Vapereau, 52, 63.
Véron (docteur), 6.
Veuillot (Louis), 91.
Viardot (madame), 24.
Vieil-Castel (Horace de), 164.
Viennet, 19.
Villemain, 19.
Villemot, 220.
Vitet, 179.
Vitu (Auguste), 135.

Whisler, 170.

Yonkind, 171.

REVUE ANECDOTIQUE

DE 1862

1re QUINZAINE DE JANVIER

La publication de ce numéro a été retardée par les formalités requises pour l'approbation des changements accomplis dans la direction.

Détails nouveaux sur l'émeute About. — Une simple phrase de M. Esparbié. — MM. Véron et Peyrat. — Torts de M. de Tinguy envers la politesse française. — Singulière rencontre de l'abbé de Voisenon avec le maréchal Bosquet. — Les légèretés de M. Lewell. — Le Charlet de M. Eugène Delacroix. — *Les Echos de Paris.* — Le *Mouvement.* — Ce que le *Turf* ose promettre aux bourgeois. — Renaissance du *Monte-Cristo* et d'Alex. Dumas. — Un mot de Léo Lespès à M. Ponson du Terrail. — M. Courbet et son bœuf. — Un mot de M. Cibot. — La question du colportage. — Un triolet de M. Ristelhuber. — M. Baudelaire et sa candidature. — Le stage académique de M. Monselet. — Deux nouveaux pseudonymes. — Théâtres.

L'ÉMEUTE-ABOUT

Malgré le nombre et l'étendue des articles publiés ailleurs sur le même sujet, nous accueillons une lettre qui paraît de nature à les compléter très-véridiquement :

Monsieur le rédacteur,

En lisant dans les grands journaux d'hier soir et de ce matin les détails de la mort de *Gaëtana*, drame en prose par M. Edmond About, je n'ai pu m'empêcher de m'éton-

ner de l'ignorance des journalistes sérieux, qui n'ont su rien voir et entendre dans l'événement éminemment pittoresque qui eut lieu l'autre soir à l'Odéon. Vous plairait-il de connaître tous les détails de cette soirée unique en dix années, par je ne sais quoi de fiévreux et de jeune? J'ai suivi pas à pas de sept heures à minuit cette jeunesse bruyante, et ne l'ai pour ainsi dire abandonnée qu'à la porte du *violon*.

Certes, j'étais neutre en tout cela et n'avais que la curiosité de *l'homme qui*, dans Edgar Poe, *suit la foule*. Je suis en effet de ceux qui croient qu'il doit être beaucoup pardonné à Edmond About, parce qu'il a beaucoup d'esprit.

Donc, ne pouvant avoir des billets gratuits et ne voulant point payer un fauteuil d'orchestre la somme de *huit francs!* — (ô solitudes de l'Odéon, l'avez-vous entendu!) je me mis à la queue, quelle queue! — Ils étaient là deux mille, chantant, criant, miaulant et passant en revue tous les quolibets vieux et nouveaux. Presque pas de sergents de ville à l'horizon! Cela me parut grave, et j'éprouvai le besoin de m'en aller; mais demandez de s'en aller à une sardine qui est dans le milieu du baril salé!

Enfin j'avais ma place, — 3e loge. — Quelle composition de loge! Je n'en vis oncques pareille. Ils étaient huit étudiants et nous étions deux, — cela fait bien dix hommes dans six places. — Le Théâtre-Français le vit-il jamais, même aux fêtes de Rachel? Certes, le spectacle que j'avais sous les yeux valait la peine de cet étouffement. L'orchestre et le parterre, vus ainsi de haut, semblaient une mer agitée dont chaque flot roulait un cri ou un sifflet. — Je compris que le public passait, avant le combat, la revue de ses armes, et j'oserai dire qu'il y avait au moins, présents à l'appel, douze cents sifflets. — Il m'est impossible d'oublier le flageolet énorme que mon voisin tira de sa poche. — Enfin les trois coups se firent entendre et le silence s'établit. — Evidemment la foule voulait faire *la chatte* avec la pauvre *Gaëtana*, qu'elle allait dévorer. — Cependant les quolibets marchaient, et de temps en temps une voix aiguë, ou grave, ou nasillarde, donnait la réplique à l'acteur. — Je dois avouer que ces quolibets manquaient généralement d'esprit. Enfin, mademoiselle

Thuillier entra : elle fut reçue par un tonnerre d'applaudissements et de sifflets. La jeune femme est populaire en ce monde latin, mais l'étudiant avait de si beaux sifflets ! On la siffla donc autant qu'on l'applaudit. — Les acteurs continuaient bravement à débiter leurs rôles malgré la tempête qui se levait. — La toile tomba sur le premier acte. — Quel entr'acte !

Je crus que le second acte ne passerait pas ; je me trompais. — Il est vrai qu'on entendait à peine les acteurs qui, à chaque moment, étaient obligés de s'arrêter.

L'air des mirlitons fut entonné avec un ensemble surprenant. — Puis on cria sur l'air des *Lampions : Plus d'About ! pas d'About !* Ce fut un chœur énorme ; le parterre et l'orchestre faisaient la basse ; les hautes loges et le paradis faisaient le soprano.

Quand, épuisés, ils se taisaient pour prendre de nouvelles forces, on entendait quelques bribes du malheureux drame. Mais une voix isolée, nasillarde, plaintive, s'écriait alors : *Oreilles de Sarcey !*

Cette voix persista avec un entêtement étrange jusqu'à la catastrophe, et je l'entendis encore à minuit retentir sur les boulevards, alors que les rassemblements venaient d'être dissipés.

Au deuxième entr'acte on alla au foyer, où quelques *engueulements* eurent lieu. Mais ils étaient *un* contre 1,200 !

La toile se lève, cette fois non plus sur un drame, mais sur une pantomime. Je n'entends même plus siffler mes voisins qui, Dieu sait pourtant !... Alors l'homme au flageolet se lève et entonne un air qui ressemble au chant du coq. — Les parties hautes de la salle partent en même temps sur l'air des *mirlitons*. — Le flageolet commence un *De profundis*.

C'est ce qui a probablement fait dire qu'une cabale ultramontaine était pour quelque chose dans la soirée.

Le *De profundis* n'eut pas de succès. — On préféra *les Lampions ! : Plus d'About !*

Arrive le troisième entr'acte. — La toile se lève pour la quatrième fois, mais on la fait retomber bientôt entre deux *phrases* de Tisserant. — Il était temps ! — Le vieil Odéon tremblait sur sa base. — L'autorité avait très-sagement

enjoint à ses agents de ne faire aucune arrestation. — Elle avait voulu rester spectatrice neutre du combat livré entre la jeunesse et About. Par le fait elle venait, au début de ce quatrième acte, de donner la victoire à cette jeunesse qui fêta son succès par des airs de plus en plus effrayants et par une agitation fiévreuse de mouchoirs et de cache-nez.

Cette fois on entama l'air de Malbrouk avec ce changement de paroles : *Gaëtana est morte*, *est morte et enterrée*, et la salle *vida* peu à peu son tapage sur la place de l'Odéon. — Alors les étudiants se portèrent devant l'entrée des artistes. On demande Thuillier à grands cris. Ah ! j'avais oublié qu'après la chute de la toile sur *Gaëtana* le public avait demandé tous les acteurs, qu'il applaudit avec frénésie. — (Aujourd'hui, mademoiselle Thuillier est sans contredit l'actrice de Paris qui a été, dans une même soirée, le plus sifflée et le plus applaudie.) — Mais elle ne voulut pas se faire porter en triomphe par les étudiants ; elle fit bien, — car ils l'eussent menée au passage Saulnier.

Cependant la foule se formait en rangées de quatre ou cinq. — Le cri de : *Chez About !* avait retenti.

Or, je demeure auprès d'About ; c'était bien mon affaire ! — Nous les suivîmes donc. — J'étais avec deux hommes de lettres, dont l'un est aussi connu qu'Edmond About. — La jeunesse, tout à l'heure si bruyante, était devenue silencieuse et défilait sur le pont des Arts avec des airs d'enterrement. — Le bourgeois effaré ouvrait ses fenêtres, croyant qu'une révolution passait. C..., qui était avec moi, voyant l'étonnement des sergents de ville que la bande rencontrait en chemin, s'approcha de l'un d'eux et lui demanda :

— Pardon, monsieur, quels sont ces gens ?

— Ce sont des orphéonistes, dit avec assurance le sergent de ville.

Ils traversèrent le boulevard et furent bientôt passage Saulnier, où le charivari eut lieu.

About demeure-t-il encore là ? n'y demeure-t-il plus ? je ne le sais. — Toujours est-t-il que le charivari fut complet. — Toute la rue Bergère avait le nez à la fenêtre et, je crois, ne doit pas être encore revenue de son étonnement. — Voyez-vous, en effet, la stupéfaction du bour-

geois (puisque bourgeois il y a), qui demande le secret de cette révolution et à qui on répond : *About !* Combien se sont écriés : About ! qu'est-ce que c'est que ça ?

Il y eut dans ce passage Saulnier une scène assez curieuse : — Une femme, que j'avais déjà remarquée à l'Odéon, défendait carrément About contre ses quatorze cents ennemis. — On fit cercle autour d'elle, et je dois avouer qu'elle ne se laissait pas intimider. — Elle traitait fort légèrement la jeunesse actuelle et dit beaucoup de bien d'About, voire du *Constitutionnel.* — Je fais mon sincère compliment à M. Edmond About.

La femme, d'ailleurs, était jeune, assez jolie et certainement *pas bête.* Vous en jugerez par ce simple trait :

Un agent veut lui rappeler que la voie publique n'est pas une tribune autorisée.

« Vous m'attaquez, s'écrie-t-elle presque sublime, — et je défends le *Constitutionnel ! ! !* »

Entre nous, je trouve cela aussi beau que le fameux mot de cette maîtresse de Louis XIV : « Vous êtes roi, vous m'aimez et je pars ! »

La bande revint aux boulevards et, malheureusement pour elle, se laissa aller au désir de s'y promener. — Sur les boulevards, les *bourgeois* sont revêches ; deux d'entre eux se mêlèrent au groupe et dirent que la protestation était absurde. — De là, grande rumeur, un commencement de bataille ; bref, un membre de la jeunesse est incarcéré. — Or, il est à remarquer que dès qu'un étudiant est mis au violon, il est aussitôt suivi par d'autres. — Ce prisonnier du boulevard eut bientôt dix à quinze camarades pris, soit dans la rue de Valois, où la bande chanta de nouveau sous les fenêtres du *Constitutionnel : — Gaëtana est morte, est morte et enterrée,* soit sur le Pont-Neuf, où elle fut entièrement dissipée. — Le lendemain tout cela me semblait à moi-même un rêve, et il a fallu le premier-Paris solennel du rédacteur en chef de la *Presse* pour me faire croire à la réalité de ce que j'avais vu.

Qu'est-ce que cet événement prouve ? Cela ne me regarde pas. — Qui a eu raison de la jeunesse ou d'About ? Cela me regarde encore moins. — J'ai voulu seulement

vous narrer les choses ; vous me pardonnerez mon style ; je ne suis pas écrivain comme vous, et je ne gagne pas de l'or avec ma plume.

Un de vos lecteurs assidus,
rue Bergère.

—

Aux personnes, — et le nombre en est, dit-on, considérable, — qui déclarent être plongées dans un ennui mortel par la solennité du jour de l'an, nous ne craignons pas de proposer comme un divertissement assuré cette phrase de la *Patrie* du 1er janvier :

« En résumé, il est permis de penser qu'à défaut de faits éclatants, l'année actuelle n'aura pas manqué d'une certaine grandeur, et que, comme celles qui l'ont précédée, elle aura, par le travail de transition auquel elle a présidé, apporté sa pierre à l'édifice de la prospérité et du bonheur publics, qu'en vertu des lois mystérieuses de la Providence élève incessamment l'humanité. »

Signé : ESPARBIÉ.

—

Continuons la revue des aménités littéraires qui défraient le journalisme. Nous avons dit que la *Presse* et le *Constitutionnel* étaient aux prises. Feu M. Véron en était venu à dire à son adversaire :

« Je connais depuis longtemps les phrases de *monsieur* Peyrat, mais je ne connais pas ses principes, pas même ses opinions. »

M. Peyrat lui a fait cette réponse calme, mais terrible :

« Dans l'un de ses livres intitulé : *Quatre ans de règne*, rappelant le refus que nous fîmes de rester à la *Presse*,

lorsque M. de Girardin la quitta brusquement, M. Véron a pris notre défense en ces termes :

« M. E. de Girardin donna tort à M. Peyrat, grand écri-
« vain, d'un talent élevé, d'un cœur et d'un esprit honnêtes,
« d'avoir quitté la *Presse* au moment où M. de Girardin la
« quittait lui-même. Sous la présidence du prince Louis
« Napoléon, je fis proposer à M. Peyrat d'écrire souvent
« dans le *Constitutionnel*. — Nos opinions ne sont pas les
« mêmes, me répondit-il avec netteté. M. Emile de Girar-
« din aurait-il alors blâmé M. Peyrat de sa fidélité au dra-
« peau politique de la *Presse*? »

Nous connaissons beaucoup de gens qu'étonne la fréquence de ces pugilats. La grande presse y perd, disent-ils, beaucoup de sa dignité. C'est discréditer l'organe en déconsidérant ses soutiens. — Et on crie à la décadence du goût, à l'évanouissement des belles manières !

En raisonnant à tête plus reposée, ces critiques feraient retomber le mal, non sur les journalistes, mais sur la situation qui leur est faite par l'obligation de la signature.

Avant la proposition Tinguy, on se combattait de journal à journal, de principe à principe. La lutte avait un caractère presque impersonnel. La signature est venue envenimer tout cela ; elle a eu pour effet d'opposer homme à homme, et non plus idée à idée. Il est telle attaque que M. Peyrat n'aurait pas repoussée en 1842, s'il n'eût été frappé par le nom de M. Véron ; il est tel article qui n'aurait pas remué la bile de M. Véron, s'il n'eût été revêtu de la griffe de M. Peyrat.

C'est donc à M. le marquis de Tinguy que doit s'en prendre la politesse française.

—

En demandant, par voie de concours extraordinaire, supplément de chroniqueurs, M. de Villemessant insiste sur le rare assemblages de mérites que doit présenter une bonne nouvelle à la main. En cela, M. de Villemessant a grandement raison. A-propos, finesse, véracité (et pourquoi pas?) précision, fraîcheur, une vraie nouvelle à la main devrait tout réunir. Mais, hélas!... il est telle de ces conditions — la dernière surtout — que le plus exercé n'est pas toujours sûr d'atteindre. A combien d'anecdotes moisies ne donne-t-on pas une hospitalité candide!

Demandez plutôt à un courriériste — dont nous faisons grand cas, car sa chronique est des plus substantielles et des plus neuves ordinairement. Ne s'est-il pas laissé raconter dans un dîner officiel et n'a-t-il pas conté ensuite à ses lecteurs comment le maréchal Bosquet, alors capitaine, avait vaincu le mauvais vouloir d'un gouverneur de l'Algérie par le trait d'esprit que voici:

Dans un bal, le maréchal Bugeaud tourne brusquement le dos au capitaine Bosquet, dont l'esprit critique ne respectait pas toujours son autorité.

— Monsieur le maréchal, dit celui-ci, on m'avait dit que vous me jugiez de vos adversaires. Je vois avec bonheur qu'il n'en est rien.

— Comment donc cela, monsieur?

— Parce que vous n'avez pas l'habitude de tourner le dos à l'ennemi.

Il y a loin d'un capitaine d'artillerie à un petit-collet du dix-huitième siècle. Ce trait nous remet cependant en mémoire un autre ou plutôt un même mot de Voisenon en visite chez le prince de Conti, qui avait contre lui certains griefs et qui lui tourna brusquement le dos.

« — Oh! monseigneur, dit l'abbé, que de bonté! Votre Altesse m'en voulait, disait-on; mais je vois bien le contraire.

« — Comment cela?

« — Jamais, on le sait, vous ne pourriez tourner le dos à l'ennemi. »

Cette repartie de Voisenon n'est pas inédite; elle n'est pas même cachée dans un recueil inconnu, car on la trouve dans l'*Encyclopediana* de Lainé. Fiez-vous donc après cela aux primeurs des dîners officiels?

Le piquant de la chose est que l'auteur involontaire de ce rajeunissement de Voisenon nous reprochait, il y a deux mois, et très-galamment d'ailleurs, de ne pas donner assez de choses nouvelles.

—

La pruderie du siècle est trop sévère pour que nous ne dénoncions pas avec délices les faux pas que lui fait faire de temps à autre l'archéologie, — une science dont les dehors austères masquent mal l'humeur gaillarde. Aussi nous engageons les lecteurs pudibonds à recommencer la lecture du *Catulle à Sermione*, que publie M. Lewell dans la *Revue comtemporaine*. Ils trouveront, dans les détails savamment pornographiques de cette étude, matière à une foule de rapprochements singuliers, comme celui-ci : « Au milieu du jour, on le trouvait dans la voie Appienne, s'amusant à contempler les courtisanes *qui s'exerçaient* à conduire elles-mêmes des chars sur cette promenade très-fréquentée. On le voyait rôder à la brune, soit près du temple d'Isis, etc., etc. »

Nous ne sommes pas bégueules, mais cet *à la brune*

nous paraît bien léger. — M. Lewell est trop plein de son sujet.

Un grand peintre qui se fait critique par occasion, M. Eugène Delacroix rend compte à la *Revue des Deux Mondes* du volume que le colonel de la Combe a publié sur Charlet. L'article est assez intéressant pour se passer du prélude confit d'humilité où l'académicien chef d'école dit : « Je voudrais à ma faible voix plus de force et d'autorité pour entretenir dignement le public... »

« Charlet, dit M. Delacroix, n'a pas trouvé chez ce qu'on appelle le public un accueil bien sympathique. Un grand nombre de belles planches sont restées chez lui sans trouver d'acheteurs. Il a cru souvent s'être trompé, et il lui arrivait de s'en prendre à lui-même autant qu'à la sottise qui l'avait dédaigné. Après la suite admirable de lithographies dans lesquelles il a retracé les costumes de la garde impériale, il avait entrepris un travail analogue sur ceux de l'ancienne armée *de ligne* et il avait intitulé ce recueil la *Vieille armée française*. Il en fit douze pour commencer et, au bout de trois mois, il en avait vendu pour vingt-quatre francs. Déconcerté par ce mauvais succès, il s'était rendu chez l'éditeur et s'était fait apporter et ranger devant lui les pierres malencontreuses, pour les retoucher, disait-il. Au bout de quelques instants, les douze dessins étaient grattés sans pitié et tout espoir de les conserver complétement anéanti. Les épreuves qui restent de cet essai sont d'une grande rareté. »

L'anecdote nous apprend une fois de plus que les talents les moins mystiques courent le risque d'être incompris par

l'immense majorité de leurs contemporains. Un recueil de faits semblables serait d'une lecture salutaire dans tous les noviciats artistiques.

Périodiques nouveaux : *Les Echos de Paris*, feuille fondée dans le but de donner chaque semaine un choix des chroniques parisiennes. Faite avec tact, une publication semblable peut rendre de grands services et intéresser le lecteur sans avoir besoin de faire entrer des gravures et des romans dans son cadre.

Le Mouvement, revue philosophique et littéraire, veut réveiller en France la puissance de l'*idée*, qu'il trouve ort étouffée en ce moment par la matière. Le programme est signé Artude Teullier. Parmi les rédacteurs nous remarquons un M. Louvet de Couvray.

Le Turf, ancien *Sport* et *France nautique*, *Gazette des plaisirs, des salons et des châteaux.* — Ouf! si la multiplicité des titres suffisait pour assurer la priorité de l'organe, en voici un qui primerait la *Revue contemporaine, européenne et Athenæum français.* Nous ne connaissons rien de navrant et d'inutile comme ces accumulations de titres. Cela finira par faire dire que le journalisme a, comme la bourgeoisie parisienne au Père-Lachaise, ses petits caveaux de famille.

Mais revenons au *Turf*, en le priant de vouloir bien excuser ces idées de deuil. Car nous tenons le *Turf* pour très-vivant, et qui plus est pour très-courageux. Pour répondre aux besoins de la classe spéciale à laquelle il s'adresse, ne se déclare-t-il pas prêt à devenir le *Figaro* du grand monde ? « Assez de révélations comme cela sur les

artistes et les gens de lettres, c'est-à-dire dont la notoriété ne peut murer la vie intime!

« Une autre classe est aussi curieuse à étudier, à connaître, à apprécier, à applaudir quelquefois, à blâmer souvent, c'est la classe qu'on nomme grand monde, aristocratie ; classe indéfinissable, dans laquelle on pénètre par bien des portes : naissance, talent, argent, savoir-faire; aussi que de rivalités, que de mystères, que de comédies, que de drames!... Révéler aux bourgeois la vie *tout entière* de ceux qui reposent sous ces lambris dorés, sous ces tentures de soie, leur faire voir ce qu'il faut admirer, ce qu'il faut avant tout blâmer ou ridiculiser, c'est satisfaire un désir intime et inassouvi, c'est obtenir un succès certain. »

En posant ces conclusions, M. E.-H. de Grillon, propriétaire gérant du *Turf* (et très-proche parent, si nous ne nous trompons pas, de M. E. Hocmelle, ancien agréé près le tribunal de commerce), a tracé un plan de campagne aussi séduisant pour ses lecteurs que périlleux pour sa rédaction. Le prix de son abonnement devrait être, non de 18, mais de 100 francs, et encore ce ne serait pas trop payer pour pénétrer ainsi dans les arcanes du grand monde. M. de Grillon n'évalue pas assez cher la curiosité de notre bourgeoisie.

Une fois lancé sur le *Turf*, on ne s'arrête pas quand on veut. D'ailleurs nous ne pouvons l'abandonner sans jeter un coup d'œil sur le *Courrier de Paris*, signé *Tresserve*. C'est un pseudonyme qui cache, au dire de M. de Grillon, une personne « élégante parmi les plus élégantes, peintre, poëte, musicienne, de haute naissance, et maîtresse du seul salon qui puisse remplacer l'hôtel Castellane. « —

Les détails sont complets, et il n'est pas besoin d'aller rue de Milan pour nommer la princesse qu'ils désignent. Son article trahit, du reste, les allures décidées des *Matinées d'Aix*; on n'y a pas marchandé les anecdotes, dont plusieurs sont réellement piquantes.

—

Enregistrons avec soin la renaissance du *Monte-Cristo*, seul recueil des œuvres inédites d'Alexandre Dumas.

Le plus amusant de tous les hommes y explique à ses *chers* lecteurs pourquoi il a cessé et pourquoi il ne cessera plus son journal.

Il a cessé à cause de la campagne faite en Sicile par Garibaldi : « Moi seul le devinai, et mes premières paroles quand je vis Garibaldi furent pour lui prédire qu'avant six mois il serait dictateur. J'ai fait dans ma vie plusieurs prédictions de ce genre que, par caprice *sans doute* et pour jouer un mauvais tour aux hommes d'Etat, d'habitude assez mauvais prophètes, la Providence s'est chargée de réaliser. — Nous nous étions tendu la main d'un côté à l'autre de l'Atlantique, Garibaldi et moi; nos cœurs n'avaient plus qu'à se toucher. Une accolade nous fit amis, amis sincères, dévoués, éternels. Il ne savait pas encore ce qu'il ferait (1), et il fut convenu qu'il ne ferait (2) rien sans me le dire, et que, dans ce qu'il ferait (3), quelque chose qu'il fît (4), j'aurais ma part. »

On devine le reste. Dumas quittait tout, le 3 mai, pour suivre — « cet autre Moïse, ce second Josué qui mène les peuples à la terre promise. »

« Je quittai tout, même vous, chers lecteurs.

« Mais vous voyez bien que, comme l'enfant prodigue, je vous reviens. »

Cette fois, le prodigue a pris ses précautions. N'importe où le pousse le vent, le *Monte-Cristo* n'en souffrira point. Son rédacteur l'affirme; il n'est pas de ceux qu'engourdissent 40 degrés de chaleur; il ne travaille d'ailleurs que 12 heures sur 24, et de ses cinq ou six mille dernières heures de labeur, il est résulté une trentaine de volumes, c'est-à-dire de la copie pour un an. — Aussi son éditeur dort sur les deux oreilles. Quant aux lecteurs, nous sommes sûrs que cette garantie ne leur produira pas le même effet.

—

La dernière chronique du *Boulevard* contient cette très-amusante méchanceté :

Ce gros Lespès, avec ses façons soyeuses de chat en boule, est tout hérissé de griffes sous poil. La semaine dernière, — c'était précisément dans les bureaux de l'*Illustrateur* déjà nommé, — le sémillant Ponson du Terrail entre, formidable à voir, au bras d'Etienne Enault qui s'efforçait en vain de calmer le bouillant vicomte.

— C'est une infamie! — s'écriait l'auteur des *Drames de Paris*, avec une pantomime exaspérée, — une véritable infamie!

— Ho! ho! je les collectionne, moi, les infamies! fit Lespès avec sa voix de flûte qui n'a qu'un trou ouvert; racontez-moi ça, hein!

Le vicomte se laissa choir sur un siége, respira bruyamment, rajusta les boucles de sa longue chevelure et commença en ces termes :

— Ce matin, je reçois en *épreuves*, — notez : en épreuves! — une critique anonyme sur mes œuvres.

— C'est coquet, cette attention! soupira Lespès avec un bém ol à la clef.

— L'auteur *m'éreintait*; je me dis : C'est un ami.

— Hamlet, le profond Hamlet lui-même n'a pas sondé plus profondément les replis de l'âme humaine.

— En continuant la lecture, je rencontrai des détails tellement intimes sur ma vie privée, que cette fois, à coup sûr, j'étais sur la piste. Ce devait être un obligé.

— Abîme de noirceur !

— J'ai le courage de persister. Qu'est-ce que je découvre?... Des fautes de français !...

— Tiens ! demanda Lespès en bichonnant sa cravate amarante, on avait donc fait des citations ?

CHARLES BATAILLE.

M. Etienne Carjat, connu comme caricaturiste avant de l'être comme photographe, tient le sceptre du crayon au journal le *Boulevard*, mais il le passe volontiers à d'aimables collaborateurs : MM. Durandeau et Bénassit. Le second numéro a donné, en même temps qu'une *charge* de M. Victorien Sardou, par M. Carjat, une page bouffonne de M. Bénassit : « M. Courbet, monté sur un bœuf, allant inaugurer son atelier. »

Ce bœuf n'est point, comme on pourrait le croire à l'étranger, une allusion aux goûts rustiques du peintre des *Paysans de Flagey* et des *Demoiselles de village* ; il a posé en chair et os, huit jours durant, devant les élèves de M. Courbet, et ce au grand ébahissement des peintres de la ville, et au grand ébaudissement des Athéniens du Boulevard, qui n'ont vu dans la pose de ce bœuf qu'une façon énorme de « couper la queue de son chien. »

L'enseignement de M. Courbet a lieu (le croirez-vous, races futures ?) dans un atelier appartenant à M. Cibot, peintre français, élève de Pierre Guérin et de Picot. En présence de ce bœuf subversif, il semble que M. Cibot ait

dû se voiler la face, mais on dit qu'il a pris son parti des fantaisies de son jeune et célèbre collègue, en qui il trouve, quand il lui plaît, un auditeur narquois mais bon enfant.

Pour ne rien omettre, ajoutons que l'atelier de M. Courbet est au rez-de-chaussée du n° 83, rue Notre-Dame-des-Champs. Il est orné de peintures de.... Largillière !

—

Puisque nous avons été amené à prononcer le nom de M. Cibot, citons de ce peintre un mot spirituellement mélancolique.

M. Cibot, dont les premiers travaux remontent à 1822, possède la collection fort complète de ses ouvrages. « Vous le voyez, disait-il à un visiteur, je ne suis pas comme les autres peintres, moi ; j'ai *gardé* tous mes tableaux. »

—

Les réclamations contre les *veto* de la commission du colportage, — réclamations qui prennent un caractère général, — sont trop intimement liées à l'histoire littéraire de notre temps pour ne pas avoir le droit d'occuper ici quelques lignes. Une prudente réserve nous défend cependant d'entrer dans le vif de la discussion ; celle-ci ne paraît pas établie par les protestants sur son vrai terrain. En proscrivant tels ouvrages de MM. Assolant, Bayeux, Michiels, etc., la commission ne sort pas des étroites limites de sa consigne ; elle n'en peut mais, et ce n'est pas à elle qu'il faut s'en prendre.

L'important est de faire constater, au point de vue du droit, s'il n'y a pas colportage et colportage. MM. Michiels et Assolant demandent-ils la permission d'aller se vendre

chez de bons paysans, comme on paraît le croire en les jugeant à ce titre-là, ou bien sollicitent-ils, ce qui est bien différent, la faveur d'être vendus dans les comptoirs de librairie de chemins de fer qui, de fait, sont de véritables magasins comme ceux de nos grandes et de nos petites villes ?

Ainsi posée, et nous croyons être dans le vrai, la question se réduit à ceci :

Les librairies de chemins de fer sont-elles assimilables aux balles des colporteurs forains ?

Etymologiquement, le mot de colportage répond déjà d'une façon péremptoire. Un *colporteur* de livres est un homme qui *porte* à son *col* une charge de livres, qui débite ces livres chemin faisant.

Dans la discussion qui s'est élevée entre la maison Hachette et la Librairie parisienne, on a aussi fait ressortir la différence essentielle qui existait entre le commerce nomade dont nous venons de parler et les comptoirs à poste fixe installés dans les gares.

—

Depuis le 1er janvier 1862, M. Poulet-Malassis, notre ami et collaborateur, a bien voulu nous soulager des tracas inséparables de l'administration du plus petit recueil. Or, un ancien souscripteur de la *Revue anecdotique*, qui avait eu maille à partir avec sa librairie, accompagne son réabonnement du triolet ci-joint. En acceptant l'argent, notre directeur accepte d'emblée le triolet, qu'il trouve et a le droit de trouver charmant.

Pour monsieur Lorédan Larchey,
De six francs j'ai versé la somme ;

Aux combats l'or aidant l'archer,
Pour monsieur Lorédan Larchey,
De six francs je fais bon marché.
Mais Poulet-Malassis m'assomme...
Pour monsieur Lorédan Larchey,
De six francs j'ai versé la somme.

Strasbourg, janvier 1862.

P. RISTELHUBER.

On attribue à M. de Lépine, chef du cabinet de M. de Morny, un volume qui paraît à la librairie Dentu, — *Les Joies dédaignées*, par Manuel.

Le profil quelque peu dominicain de M. Baudelaire continue à faire trembler tous les fauteuils académiques. Leurs paisibles possesseurs se demandent, pour la plupart, ce qu'a pu faire un candidat assez téméraire pour se placer sous l'invocation de Balzac et de Gautier. Sainte ignorance! Prouve-t-elle qu'on écrit trop ou qu'on ne lit plus assez? Toujours est-il que la liste des ouvrages de *leur inconnu* est longue. La voici, garantie par un Quérard de nos amis.

VOLUMES. — Salon de 1845. — Salon de 1846. — La Fanfarlo. — Histoires extraordinaires d'Edgar Poe. — Nouvelles histoires extraordinaires. — Aventures d'Arthur Gordon Pym. — Les Fleurs du mal. — Idem. Nouvelle édition augmentée. — Les Paradis artificiels. — Théophile Gautier. — Richard Wagner à Paris.

REVUES. — Delacroix à l'exposition universelle. — Ingres. — Méthode de critique. — Caricaturistes étrangers. — De l'essence du rire. — Morale du joujou. — Salon de 1859.

— La Genèse d'un poëme. — Eléonora (E. Poe). — Un événement à Jérusalem (E. Poe). — Philosophie de l'ameublement (E. Poe). — Philibert Rouvière. — Victor Hugo. — Théophile Gautier (2). — Marceline Desbordes-Valmore. — Pétrus Borel. — Auguste Barbier. — Leconte de Lisle. — Pierre Dupont. — Théodore de Banville. — Peintures murales de E. Delacroix. — Poëmes en prose — Gustave Flaubert.

—

M. Baudelaire a fait la plupart de ses visites, mais il n raconte guère que sa visite à M. Villemain. Ce n'a pas été à proprement parler une visite, mais plutôt une rencontre et une rencontre assez vive.

On n'a jamais dit que M. Villemain fût tout aimable, mais la mauvaise grâce se complique encore chez le secrétaire perpétuel de l'appréhension que le candidat au siége vacant n'entre avec l'arrière-désir de voir prochainement vaquer le sien propre. Ce doute est partagé par M. Viennet, qui, tout en se jurant *in petto* un *sedet æternum que sedebit*, n'oublie jamais de reconduire le visiteur avec cette phrase sacramentelle : « Vous n'attendrez pas longtemps mon fauteuil, monsieur, vous ne l'attendrez pas longtemps. »

Deux attaques de M. Villemain avec les ripostes de M. Baudelaire donneront aux curieux le ton du dialogue de ces messieurs :

M. Villemain. — Vous vous présentez à l'Académie, monsieur ; combien avez-vous donc de voix?

M. Baudelaire. — M. le secrétaire perpétuel n'ignore pas plus que moi que le règlement interdit à MM. les aca-

démiciens de promettre leurs voix : je n'aurai donc aucune voix jusqu'au jour où, sans doute, on ne m'en donnera pas une.

M. Villemain, *avec insistance.* — Je n'ai jamais eu d'originalité moi, monsieur.

M. Baudelaire, *avec insinuation.* — Monsieur, qu'en savez-vous?

—

La petite presse ne se montre pas plus que M. Villemain sympathique à la candidature de l'auteur des *Fleurs du mal*, mais son opposition prend son point de départ dans un ordre d'observations étrangères à la littérature.

Il appert de faits non contestés que M. Baudelaire, comparé couramment au mancenillier, inspire aux marchands de vins l'idée du suicide, jette des sorts dans les compagnies où il fréquente et fait périr les revues où il passe, comme la cavale d'Attila faisait sécher l'herbe.

Non-seulement tout cela est vrai, mais encore (les auteurs des articles n'ont qu'à se bien tenir) M. Baudelaire est de première force dans la pratique de l'envoûtage, et noue supérieurement l'aiguillette.

—

L'auteur des *Oubliés et Dédaignés*, M. Charles Monselet, va de son côté commencer son stage académique, en publiant à la librairie Didier son étude sur Fréron, dont le *Constitutionnel* a eu la primeur. Le livre sera intitulé : *Fréron ou l'illustre critique.* C'est quelque chose, en attendant mieux, que de devenir le voisin de catalogue de M. Mignet.

—

— Deux nouveaux pseudonymes :

M. Rochelle (*l'Ultramontanisme dévoilé*, par M. Rochelle, E. Pick éditeur), M. Amédée Marteau, auteur de satires qui ont paru mensuellement en 1860 et 1861.

G. de Morlon (*le Dernier crime de Jean Hiroux*, par G. de Morlon, Poulet-Malassis éd.), le marquis de Cherville qui publie en ce moment au journal le *Temps* l'*Histoire d'un chien de chasse*.

L'*Histoire d'un chien de chasse* est le premier livre que le marquis de Cherville signe de son nom ; mais depuis dix ans il aurait pu signer les romans de M. Alexandre Dumas à autant et même à plus de titres qu'autrefois M. Auguste Maquet.

M. de Cherville a été aussi pour moitié dans le dernier livre de M. Noriac, publié avec le même succès au *Figaro* sous le titre de *la Mort de la Mort*, et chez M. Dentu sous celui de *la Dame à la plume noire*.

—

Le temps n'est pas éloigné où on déclarait impossibles les expositions permanentes de peinture. M. Martinet a démontré que cet impossible était chose facile. Tous les jours l'exposition du boulevard des Italiens reçoit des visiteurs, artistes, littérateurs, gens du monde, dont le nombre va s'accroissant. Il est maintenant permis de prédire à cet établissement une sérieuse prospérité. Mais une des conditions indispensables de cette faveur publique était évidemment un choix très-sévère des objets à exposer. Cette condition a été accomplie rigoureusement, et c'est à cette rigueur que le public doit le plaisir de promener ses yeux sur une série d'œuvres dont pas une seule, à quelque école qu'elle appartienne, ne peut être classée dans l'ordre du mauvais ou même du médiocre. Le comité qui préside au choix des tableaux a prouvé qu'on pouvait aimer tous les genres et ne prendre de chacun que la

meilleure part ; unir l'impartialité la plus large à la sévérité la plus minutieuse. Bonne leçon pour les jurys de nos grandes expositions qui ont toujours trouvé le moyen d'être à la fois scandaleusement indulgents et inutilement injustes.

—

Un excellent petit journal est annexé à l'Exposition, qui rend compte du mouvement régulier des tableaux entrants et sortants, comme ces feuilles maritimes qui instruisent les intéressés de tout le mouvement quotidien d'un port de mer.

Dans cette gazette, où quelquefois des articles traitant de matières générales se rencontrent à côté des articles de circonstance, nous avons remarqué de curieuses pages signées de M. Saint-François, qui est aussi l'auteur de quelques dessins saisissants au crayon noir. M. Saint-François a un style embrouillé et compliqué comme celui d'un homme qui change son outil habituel contre un qui lui est moins familier ; mais il a des idées, de vraies idées. Chose rare chez un artiste, il sait penser.

—

M. Legros, toujours épris des voluptés âpres de la religion, a fourni deux magnifiques tableaux, l'un, qu'on a pu admirer à l'Exposition dernière, aux Champs-Elysées (les Femmes agenouillées devant une croix dans un paysage concentré et lumineux); l'autre, une production plus récente, représentant des moines d'âges différents, prosternés devant un livre saint dont ils s'appliquent humblement à interpréter certains passages. Ces deux tableaux, dont le dernier fait penser aux plus solides compositions espagnoles, sont tout voisins d'une célèbre toile de Delacroix, et cependant, là-même, dans ce lieu dangereux, ils vivent de leur vie propre. C'est tout dire.

—

Nous avons également observé une *Inondation*, de M. Eugène Lavieille, qui témoigne, chez cet artiste, d'un progrès assidu, même après ses excellents paysages d'hi-

ver. M. Lavieille a accompli une tâche fort difficile et qui effrayerait même un poëte; il a su exprimer le charme infini, inconscient, et l'immortelle gaîté de la nature dans ses jeux les plus horribles. Sous ce ciel plombé et gonflé d'eau comme un ventre de noyé, une lumière bizarre se joue avec délices, et les maisons, les fermes, les villas, enfoncées dans le lac jusqu'à moitié, ont l'air de se regarder complaisamment dans le miroir immobile qui les environne.

—

Mais la grande fête dont il faut, après M. Delacroix toutefois, remercier M. Martinet, c'est le *Sardanapale*. Bien des fois, mes rêves se sont remplis des formes magnifiques qui s'agitent dans ce vaste tableau, merveilleux lui-même comme un rêve. Le *Sardanapale* revu, c'est la jeunesse retrouvée. A quelle distance en arrière nous rejette la contemplation de cette toile! Epoque merveilleuse où régnaient en commun des artistes tels que Deveria, Gros, Delacroix, Boulanger, Bonnington, etc., la grande école romantique, le beau, le joli, le charmant, le sublime!

Une figure peinte donna-t-elle jamais une idée plus vaste du despote asiatique que ce Sardanapale à la barbe noire et tressée, qui meurt sur son bûcher, drapé dans ses mousselines, avec une attitude de femme? Et tout ce harem de beautés si éclatantes, qui pourrait le peindre aujourd'hui avec ce feu, avec cette fraîcheur, avec cet enthousiasme poétique? Et tout ce luxe *sardanapalesque* qui scintille dans l'ameublement, dans le vêtement, dans les harnais dans la vaisselle et la bijouterie, qui? qui?

THÉATRES

ODÉON. — *Gaëtana*, mélodrame en cinq actes, par M. Edmond About. — *La Revue anecdotique* a consacré quelques pages aux aventures de cette belle Napolitaine égarée dans le quartier latin ; le parterre a pris pour cette fois le rôle de la critique, et nous n'avons qu'à enregistrer ses sifflets, tout en regrettant qu'ils aient commencé trop tôt et fini trop tard. On a sifflé avant, pendant et après. Il nous est impossible de juger une pièce que nous n'avons pas entendue. Nous ne pourrons juger que les juges, et nous le ferons avec assez de liberté pour regretter ce procédé sommaire, plus digne de la loi de Lynch que de la politesse française.

OPÉRA. — Très-grand succès de Faure dans la *Favorite :* les vieux assurent que l'on n'avait jamais mieux chanté la romance *Pour tant d'amour*. Madame Viardot a été fort belle dans le quatrième acte.

Première de la *Voix humaine*, petite bergère allemande et innocente, de M. Mélesville, avec musique italienne d'Alary, dont l'Opéra vient de profiter pour nous faire entendre, sans nous la montrer, une cantatrice d'un grand talent, mademoiselle Laure Durand.

« C'est aujourd'hui qu'on peut dire :

Laure est une chimère,

fit un vieil abonné, enrageant de ne pouvoir découvrir la débutante.

GYMMASE. — *Les Mariages d'aujourd'hui*, par MM. de Courcelles et Anicet Bourgeois. — Il en est des *Mariages d'aujourd'hui* comme des mariages de raison : c'est un peu froid le premier jour, puis on finit par s'y accoutumer, et on s'adore à soixante ans. Le public n'en est pas encore là, mais il fait déjà bon ménage avec les auteurs.

Le même Anicet, assisté de M. le maire de Cabourg-Dives, vient de donner à la Gaieté une certaine *Fille du paysan* qui remplit cinq actes de folies, de crimes et de sottises, dont le public se montre satisfait. — Prier les auteurs de passer à l'Odéon.

Envoyer désormais à l'adresse de M. Poulet-Malassis, 27, rue Neuve-Bréda, tout ce qui regarde l'administration et la rédaction.

Les souscripteurs dont l'abonnement est expiré le 1er janvier sont priés d'en envoyer le montant.

Le Directeur : A. Poulet-Malassis.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30

REVUE ANECDOTIQUE

DE 1862.

2e QUINZAINE DE JANVIER

La réforme de l'Académie. — M. Tapon-Fougas ou le candidat inconnu, avec la liste exacte de ses œuvres et avec sa touchante invocation aux Immortels. — Maladie de M. Roger de Beauvoir. — *La Réforme*. — *Le Travail*. — *Le Corsaire*. — *Les Annales du bibliophile*. — *Les Deux-Mondes*. — Quelques détails sur la collection La Bédoyère. — Philosophie de la consommation parisienne. — La queue de l'émeute About. — M. Ulbach et l'éditeur de Charles de Bernard. — Un cinquième d'auteur du temps de Racine. — A propos des *Lettres de Junius*. — L'affaire Dumollard. — M. de Troismonts, critique. — Dissertation sur le *Chasseur* du libraire François. — Les bibliophiles incompris par leurs femmes. — Trop d'errata pour un critique. — Résurrection de la ballade. — Livres et Théâtres.

UNE RÉFORME A L'ACADÉMIE. — Le grand article de M. Sainte-Beuve sur *les prochaines élections de l'Académie* a été un véritable événement. Il eût été fort intéressant pour un profane, un nouveau *Diable boiteux*, d'assister à la séance académique du jeudi qui a suivi la publication de ce curieux manifeste. M. Sainte-Beuve attire sur lui toutes les rancunes de ce parti politique, doctrinaire, orléaniste, aujourd'hui religieux par esprit d'opposition, disons simplement : hypocrite, qui veut remplir l'Institut de ses créatures préférées et transformer le sanctuaire des muses en un parlement de mécontents ; « les

hommes d'État sans ouvrage, » comme les appelle dédaigneusement un autre académicien qui, bien qu'il soit d'assez bonne naissance, est, littérairement parlant, le fils de ses œuvres. La puissance des intrigants date de loin; car Charles Nodier, il y a déjà longtemps, s'adressant à celui auquel nous faisons allusion, le suppliait de se présenter et de prêter à ses amis l'autorité de son nom pour déjouer la conspiration du parti doctrinaire, « de ces politiques qui viennent honteusement *voler* un fauteuil *dû* à quelque pauvre homme de lettres. »

M. Sainte-Beuve, qui, dans tout son courageux article, ne cache pas trop la mauvaise humeur d'un vieil homme de lettres contre les princes, les grands seigneurs et les politiquailleurs, ne lâche cependant qu'à la fin l'écluse à toute sa bile concentrée : « Etre menacé de ne plus sortir d'une même nuance et bientôt d'*une même famille*, être destiné, si l'on vit encore vingt ans, à voir se vérifier ce mot de M. Dupin : « Dans vingt ans, vous aurez encore à l'Académie un discours doctrinaire; » et cela, quand tout change et marche autour de nous; — je n'y tiens plus, et *je ne suis pas le seul;* plus d'un de mes confrères est comme moi; *c'est étouffant*, *à la longue ! c'est suffocant !*

« Et voilà pourquoi j'ai dit à tout le monde bien des choses que j'aurais mieux aimé pouvoir développer à l'intérieur devant quelques-uns. J'ai fait mon rapport au Public. »

Et ailleurs : « *Quelqu'un* qui s'amuse à compter sur ses doigts ces sortes de choses, a remarqué que si M. Dufaure avait consenti à la douce violence qu'on voulait lui faire, il eût été le dix-septième ministre de Louis-Philippe dans l'Institut, et le neuvième dans l'Académie française. »

Tout l'article est un chef-d'œuvre plein de bonne humeur, de gaieté, de sagesse, de bon sens et d'ironie. Ceux qui ont l'honneur de connaître intimement l'auteur de *Joseph Delorme* et de *Volupté* savent apprécier en lui une faculté dont le public n'a pas la jouissance, nous voulons dire une conversation dont l'éloquence capricieuse, ardente, subtile, mais toujours raisonnable, n'a pas d'analogue, même chez les plus renommés causeurs. Eh bien ! toute cette éloquence familière est contenue ici.

Rien n'y manque, ni l'appréciation ironique des fausses célébrités, ni l'accent profond, convaincu, d'un écrivain qui voudrait relever l'honneur de la compagnie à laquelle il appartient. Tout y est, même l'*utopie*. M. Sainte-Beuve, pour chasser des élections le *vague*, si naturellement *cher aux grands seigneurs*, désire que l'Académie française, assimilée aux autres Académies, soit divisée en sections, correspondant aux divers mérites littéraires : langue, théâtre, poésie, histoire, éloquence, roman (« ce genre si moderne, si varié, auquel l'Académie a jusqu'ici accordé si peu de place »), etc. Ainsi, dit-il, il sera possible de discuter, de vérifier les titres et de faire comprendre au public la légitimité d'un choix.

Hélas! dans la très-raisonnable utopie de M. Sainte-Beuve, il y a une vaste lacune, c'est la fameuse section du *vague*, et il est fort à craindre que ce volontaire oubli rende à tout jamais la réforme impraticable.

Le poëte-journaliste nous donne, chemin faisant, dans son appréciation des mérites de quelques candidats, les détails les plus plaisants. Nous apprenons, par exemple, que M. Cuvillier-Fleury, un critique « ingénieux à la sueur de son front, qui veut tout voir, même la littérature, par la lucarne de l'orléanisme, et qu'il ne faut jamais défier de faire une gaucherie, car il en fait même sans en être prié, » ne manque jamais de dire en parlant de ses titres : « Le meilleur de mes ouvrages est en Angleterre. » Pouah! quelle odeur d'antichambre et de pédagogie! Voulant louer M. Thiers, il l'a appelé un jour « un Marco-Saint-Hilaire éloquent. » Admirable pavé d'ours! « Il compte bien avoir pour lui, en se présentant, ses collaborateurs du *Journal des Débats* qui sont membres de l'Académie, et plusieurs autres amis politiques. Les *Débats*, l'Angleterre et la France, c'est beaucoup. Il a des chances. »

M. Sainte-Beuve ne se montre favorable ou indulgent que pour les hommes de lettres. Ainsi, il rend, en passant, justice à Léon Gozlan. « Il est de ceux qui gagneraient le plus à une discussion et à une conversation sur les titres; *il n'est pas assez connu de l'Académie*. » L'auteur invite M. Alexandre Dumas

fils à se présenter. On devine que cette nouvelle candidature déchargerait sa conscience d'un grand embarras. Même invitation est adressée à M. Jules Favre, pour la succession Lacordaire. Il faut bien, pour peu qu'on soit de bonne foi, à quelque parti qu'on appartienne, confesser que M. Jules Favre est le grand orateur du temps, et que ses discours sont *les seuls qui se fassent lire avec plaisir*. — M. Charles Baudelaire, dont plus d'un académicien a eu à épeler le nom barbare et inconnu, est plutôt chatouillé qu'égratigné : « M. Baudelaire a trouvé moyen de se bâtir, à l'extrémité d'une langue de terre réputée inhabitable, et par delà les confins du monde romantique connu, un kiosque bizarre, fort orné, fort tourmenté, mais coquet et mystérieux..... Ce singulier kiosque, fait en marqueterie, d'une originalité concertée et composite, qui depuis quelque temps attire les regards, à la pointe extrême du Kamschatka romantique, j'appelle cela la *Folie Baudelaire*. L'auteur est content d'avoir fait quelque chose d'impossible. » On dirait que M. Sainte-Beuve a voulu venger M. Baudelaire des gens qui le peignent sous les traits d'un loup-garou mal famé et mal peigné; car un peu plus loin il le présente, paternellement et familièrement, comme « un gentil garçon, fin de langage et tout à fait classique de formes. »

L'odyssée de l'infortuné M. de Carné, éternel candidat, qui « erre maintenant comme une ombre aux confins des deux élections, » est un morceau de haute et succulente ironie.

Mais où la bouffonnerie éclate dans toute sa magistrale ampleur, c'est à propos de la plus bouffonne et abracadabrante candidature qui fût jamais inventée, de mémoire d'Académie. « Le soleil est levé, retirez-vous, étoiles ! »

Quel est donc ce candidat dont la rayonnante renommée fait pâlir toutes les autres, comme le visage de Chloé, avant même qu'elle se débarbouille, efface les splendeurs de l'aurore ? Ah ! il faut bien vous le dire, car vous ne le devineriez jamais: M. le prince de Broglie, fils de M. le duc de Broglie, académicien. Le général Philippe de Ségur a pu s'asseoir à côté de son père le vieux comte de Ségur ; mais le général était nourri

de Tacite et avait écrit *l'Histoire de la Grande Armée*, qui est un superbe livre. Quant à M. le prince, c'est un porphyrogénète, purement et simplement. « *Lui aussi, il s'est donné la peine de naître*..... Il aura jugé, dans sa conscience scrupuleuse, qu'il se devait à un éloge public du père Lacordaire, et il se dévoue. »

Quelqu'un qui a connu, il y a vingt-deux ou vingt-trois ans, ce petit bonhomme de décadence, nous affirme qu'aux écoles il avait acquis une telle vélocité de plume qu'il pouvait suivre la parole et représenter à son professeur sa leçon intégrale, stricte, avec toutes les répétitions et négligences inséparables. Si le professeur avait lâché étourdiment quelque faute, il la retrouvait soigneusement reproduite dans le manuscrit du petit prince. Quelle obéissance ! et quelle habileté !

Et depuis lors, qu'a-t-il fait, ce candidat ? Toujours la même chose. Homme, il répète la leçon de ses professeurs actuels. C'est un parfait perroquet que ne saurait imiter Vaucanson lui-même.

L'article de M. Sainte-Beuve devait donner l'éveil à la presse. En effet, deux nouveaux articles sur le même sujet viennent de paraître, l'un de M. Nefftzer, l'autre de M. Texier. La conclusion de ce dernier est que tous les littérateurs de quelque mérite doivent oublier l'Académie et la laisser mourir dans l'oubli. *Finis Poloniæ*. Mais les hommes tels que MM. Mérimée, Sainte-Beuve, de Vigny, qui voudraient relever l'honneur de la compagnie à laquelle ils appartiennent, ne peuvent encourager une résolution aussi désespérée.

—

— Il est de par la Belgique un candidat que ne soupçonne guère l'Académie française, c'est M. Tapon-Fougas. Si vous voulez connaître le porteur de ce nom terrible, lisez :

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ET

AU PUBLIC LETTRÉ ET INDÉPENDANT

Une grande injustice, une véritable iniquité littéraire est à réparer. Jusqu'à ce jour, tous les ouvrages de l'auteur imprimés, ou plutôt défigurés à plaisir sous l'inspiration systématique d'une intrigue littéraire, politique ou religieuse, ne présentent généralement qu'une collection de brochures, espèce de *steeple-chase caco-typographique* et ironique ; le but évident de ceux qui ont prodigué pour cela l'or et l'infamie était de rendre matériellement impossible la vente de ses ouvrages, dans l'espoir qu'ils resteraient ainsi à jamais lettres closes pour le public.

Après huit ans d'une lutte incessante, nous croyons enfin l'heure de la réparation venue. En dépit de la complicité tacite d'une certaine fraction de la presse, ou des injures et des calomnies grossières de certains journaux cagots ou judaïques, le nom de l'auteur se lève enfin à l'horizon.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE MONSIEUR F. TAPON-FOUGAS

LES DRAMES RÉFORMATEURS.

Le baron de Saint-Ignace, ou Tartufe en 1850, comédie en cinq actes, en vers, avec prologue. Éditions de Paris et de Liége (1850 et 1856).

Lady Pandore, ou l'Inquisition moderne, comédie en cinq actes, en vers (1856).

L'École du journalisme en Amérique, comédie en trois actes, en vers (1857).

Le sens moral en Amérique, ou l'Ecole des Mandrins à New-York, comédie en trois actes, en vers (1857).

Ces quatre ouvrages ne se vendent pas séparément.

LES DRAMES LITTÉRAIRES.

Une succession à l'américaine, comédie en trois actes, en vers, imitée du *Volpone* de Ben-Jonson (185).
Le Jésuite... pour rire en loterie, comédie en un acte, en vers (1857).
La Roulette aux eaux, ou Spa, Hombourg, Aix-les-Bains, comédie en trois actes, en vers (1857).
La Princesse Lelhi-la, ou des Lilas, parodie de Dalila, en cinq petits actes, en vers (1857).
L'École des millionnaires, comédie en cinq actes, en vers, imitée de *la Fille du Millionnaire*, de M. Émile de Girardin (1858).
L'École des duellistes, comédie en trois actes, en vers (1859),
Vittoria Corombona, ou le Diable blanc, drame en cinq actes. en vers, imité de John Webster.

LES DRAMES HISTORIQUES.

Jérôme Savonarole, premier drame historique, en cinq actes et onze tableaux, en prose (1869).
Cinq autres drames historiques, sur l'Italie esclave, savoir : Frère Jacob, le Dante, César Borgia, Machiavel et Le Tasse.

POEMES DIVERS.

Six nouveaux dialogues chez les morts, sur la délivrance de l'Italie (1860).
La Nouvelle Ménippée, journal-satire en vers, revue littéraire, critique, politique et morale. Les six premiers numéros publiés du 1er janvier au 1er avril contiennent vingt-quatre satires et soixante-dix épigrammes ; en tout environ quatre mille vers.
La Pauléide, poëme en l'honneur de la Société de saint Vincent de Paul (deux chants achevés).

OUVRAGES EN PROSE.

Collections des journaux publiés à New-York, et les Lettres américaines (1854-1855).
Sur la mort d'Eugène Sue, simple avis (1857).
Les Taons vengeurs, 3 volumes in-16 (1856).
Autobiographie de l'auteur, première partie (1857).
Soixante numéros de la collection du Crispin, contenant la matière de cinq gros volumes de 500 pages, complétement

inédits, traitant de critique littéraire, morale et dramatique, rédigés entièrement par M. Franscisque Tapon-Fougas seul (1857-1816).

Il ne reste plus qu'un très-petit nombre de ces collections.

N. B. S'il est vrai, comme on nous l'affirme, qu'il se soit trouvé des écrivains assez imprudents pour s'attribuer, à eux ou à leurs amis, une seule des lignes contenues dans ces publications, à la face de Dieu et des hommes, nous déclarons que ces gens-là ont menti odieusement et audacieusement, et s'il est de ces lignes qui aient paru dans leurs journaux avant de paraître dans les nôtres, ou dans nos livres, c'est qu'ils les ont fait voler en épreuves chez nos imprimeurs, et nous les défions de répondre publiquement à ce démenti

---

Cet avis splendide a paru dans la *Nouvelle-Ménippée*, journal-satire de M. Tapon, dont l'idée fixe paraît être de combattre les efforts d'une meute de journalistes acharnés à sa perte. C'est ce qui lui fait adresser à l'Institut cette nouvelle prière :

Puisqu'à l'Académie on fait un nouveau choix
Faites taire leur gueule en me donnant vos voix,
Je ne les aurai pas volées.

Voit-on M. Viennet recevant un exemplaire de cette gracieuse invitation? Il y a de quoi insurger tous ses rhumatismes.

—

M. Roger de Beauvoir est retenu par une maladie cruelle chez son beau-père, M. Doze. Depuis trois mois il est cloué sur une chaise longue sans avoir pu gagner son lit, et malgré d'atroces souffrances, il plaisante et rit encore avec les amis dont il reçoit la visite.

—

— Périodiques nouveaux.— *La Réforme littéraire.* Les noms de MM. Pelletan, L. Ulbach, Chassin, Laurent-Pichat, disent assez que cette feuille hebdomadaire marche au progrès du pas le plus sérieux (d'un pas trop sérieux peut-être).

Le Travail se fait gloire de suivre plus obscurément la même voie. Ses rédacteurs ne vivent pas de leur plume. Aussi déclarent-ils avec franchise que leur journal paraîtra quand il pourra. On s'abonne, non pour un an, mais pour un certain nombre de numéros.

On travaille aussi à la création d'une feuille qui, sous une forme plus légère, est destinée à faire briller l'esprit du *Pays* et du *Constitutionnel* dans le format à la mode, c'est-à-dire le format du *Figaro*. MM. About, Fiorentino, Vitu et Grenier seront les quatre piliers de ce nouvel édifice. Le titre n'est pas arrêté. D'abord on avait mis en avant celui de *Corsaire*, mais il existe déjà et nous paraît tant soit peu anarchique. Le *Croiseur* conviendrait mieux.

Annales du bibliophile, du bibliothécaire et de l'archiviste. Le titre de cette publication dit assez son but, comme le nom de son rédacteur, M. Louis Lacour, nous est garant du soin avec lequel elle sera faite.

Il nous reste encore à proclamer *les Deux-Mondes*, journal de l'illustration religieuse. Ce sera une grande et belle publication, quand elle en aura fini avec les petites imperfections qui sont inséparables d'un début.

—

— Un catalogue qui vient de paraître met en grand émoi tout ce que la *bibliophilie* compte d'adeptes. C'est bien

naturel, puisqu'il s'agit de la bibliothèque de M. le comte de la Bédoyère, qui fut, pendant soixante ans, le type le plus accompli du bibliomane. Instruit, riche, toujours avide d'acquisitions nouvelles, M. de la Bédoyère eût fini par accaparer tout ce qui reste encore de livres précieux, sans l'excessive délicatesse de son goût, qui lui faisait repousser comme indignes de lui des volumes que d'autres étaient heureux d'acquérir au poids de l'or. Aussi tout ce qu'il a possédé est-il d'une perfection idéale. Il y a dans sa bibliothèque des manuscrits qui valent une principauté d'outre-Rhin, des reliures vieilles de deux siècles, qui sont d'une éblouissante fraîcheur, des dessins de vignettes inappréciables, des suites de gravures impossibles. Les livres les plus rares sont là dans toutes leurs marges, tout neufs, sans une tache, car on a sacrifié plusieurs exemplaires pour faire un exemplaire parfait.

On peut dire que M. de la Bédoyère a réellement consacré sa vie à la formation de sa bibliothèque. On ne pouvait guère visiter une exposition de livres ou mettre les pieds chez un libraire connu sans rencontrer un vieillard de bonne taille, sec, assez droit, vêtu d'une façon plus que modeste, suivi d'un chien-mouton si c'était à Paris, d'un domestique si c'était en province ou à l'étranger. C'était lui. Sa physionomie spirituelle avait habituellement une expression bienveillante ; tout à coup on la voyait s'assombrir ; il y avait évidemment mauvaise humeur ; pourquoi ? C'est qu'on venait de porter la main sur le livre que notre amateur convoitait. Craignait-il la concurrence ? Fi donc ! il était tout simplement jaloux.

Autant il était délicat dans le choix de ses livres, autant il était ingénieux dans l'invention de moyens propres à

les conserver dans toute leur fraîcheur. Ce fut lui qui découvrit l'art de *coiffer* les livres, c'est-à-dire de les envelopper de papier de façon à les préserver de la poussière, tout en laissant la reliure à découvert. Ainsi emmaillotés, comme des momies dans leurs bandelettes, ses livres reposaient tranquillement sur les tablettes d'armoires à portes pleines. Il les regardait peu et les montrait encore moins. C'est de lui qu'on a dit que sa bibliothèque était fermée d'une triple serrure dont il avait toujours perdu les clefs.

M. de la Bédoyère crut une fois, en 1837, vouloir se défaire de ses livres. On en fit une vente aux enchères. Mais il était là! Malgré son ardeur à les racheter, il en laissa échapper quelques-uns. Que de tourments il se préparait! Son plus grand souci depuis fut de ramener au bercail ces brebis égarées, et ce n'est pas sans des luttes acharnées qu'il a pu reconquérir ses volumes chéris. Si, comme il n'en faut pas douter, les amateurs se disputent ses livres après sa mort comme ils les lui disputaient de son vivant, la vente qui se prépare fera époque dans les fastes de la bibliomanie.

—

Toujours intelligente, la population parisienne a si bien pris son parti des falsifications forcées subies par les liquides offerts à sa consommation, qu'on commence à dire, non plus comme autrefois : *Voilà du bon vin*, — mais : *Voici du vin bien fabriqué.*

Le moyen de se dispenser de cette politesse dans un pays où les marchands de vins de Cette poussent l'attention jusqu'à envoyer leurs produits aux îles Canaries pour

paraître ensuite en recevoir directement du véritable madère! Ce noble exemple a, du reste, plus d'un imitateur. Une partie des cigares d'Allemagne émigrent à la Havane, d'où ils reviennent ensuite aussi dignement que s'ils sortaient de la fameuse maison Carvajal.

—

La queue de l'émeute About a frétillé aux bals masqués du Prado sous deux costumes de circonstance qu'on nous décrit ainsi :

Costume Sarcey : Toge composée de numéros de *l'Opinion nationale*, vastes oreilles d'âne en papier.

Costume *Gaëtana :* Spectre blanc avec le nom de la pièce devant et derrière.

C'est, comme imagination, de la force des plaisanteries que nous avons entendues à l'Odéon comme esprit. Dans l'un et l'autre cas, la bonne volonté a fait tous les frais.

Même observation pour ce jeu de mots :

« Après avoir écrit la *Question romaine*, About devait s'attendre à trouver plus de *romains* à l'Odéon. »

On dit aussi : L'une des raisons singulières de l'opposition violente qui a été faite au drame de M. About est dans cette méprise des ci-devant zouaves pontificaux et bourboniens, qui ont cru que *Gaëtana* était un recueil d'anecdotes et de bons mots relatifs à la prise de Gaëte, un ana, en un mot.

Citons, comme pièce du débat, une vigoureuse sortie de M. Ulbach contre les roueries que se permettent certains faiseurs de réclames :

« Le lendemain de *Gaëtana*, je recevais plusieurs exemplaires du volume de Charles de Bernard auquel est em-

pruntée la pièce, tant on avait peur que j'oubliasse de s'gnaler l'imitation, quelques-uns même, parmi ceux qui ont été consoler M. About le soir de son échec, disaient *le plagiat !* L'éditeur des *œuvres de Charles de Bernard* n'était pas le dernier à m'écrire, et en me signalant l'emprunt, insistait pour que je rendisse hommage à la justice, à la vérité.

« Dans mon feuilleton du *Temps*, j'ai rendu cet hommage du mieux qu'il m'a été possible : j'ai confronté le drame avec le roman, et l'éditeur de Charles de Bernard a dû être content.

« Mais voici que le même libraire publie à grand renfort de réclames la préface de M. About dans laquelle celui-ci tombe sur ceux qui se sont permis de signaler trop vivement l'emprunt. Le même éditeur fournit la veille des armes contre M. About et aide le lendemain M. About à se plaindre des blessures qu'il a reçues ! Qu'est-ce que cela signifie ? « L. Ulbach. »

—

Croirait-on qu'en plein dix-septième siècle le monde dramatique des Racine et des Corneille avait déjà, tout comme aujourd'hui, ses *cinquièmes d'auteur* ?

Dans une notice sur une ancienne gloire de la Comédie-Française, nous voyons que « comme Poisson ne faisait que des pièces en un acte, il s'appelait un cinquième d'auteur. »

L'épithète existe encore, avec une légère différence dans son application. Un quart de vaudevilliste est aujourd'hui ce que du temps de Poisson on aurait pu appeler un *vingtième d'auteur*.

—

Passé maître dans l'art de réveiller des lecteurs somnolents, le *Figaro* insérait depuis peu des lettres satiriques signées du pseudonyme collectif de Junius. Ces lettres, beaucoup plus agressives pour la forme que pour le fond, viennent d'être brusquement interrompues. Leur principal auteur était, dit-on, M. Alphonse Duchesne, en collaboration avec M. Alfred Delvau.

On s'occupait beaucoup, à notre connaissance, de multiplier les têtes de cet hydre. Un courtier littéraire s'est présenté chez un écrivain fort connu et lui a fait des offres tentantes pour lui faire endosser la peau de Junius. Il a même été jusqu'à proposer ce marché : « Laissez-moi présenter des articles comme émanant de vous ! Je me charge de les faire, et nous partagerons le produit. »

L'offre n'a pas séduit, et le personnage qui l'a repoussée a eu la surprise de se voir ensuite assez fortement pris à partie dans le *Courrier* dont il n'avait pas voulu.

—

L'affaire Dumollard, qui se juge depuis le mercredi 29 janvier aux assises de Bourg, est de l'aveu général, un des procès criminels les plus lourds qui se puissent voir. Le nombre des pièces de la procédure qui composent le dossier général, ne s'élève pas à moins de 1,250. —Il n'y a pas de prévenu qui soit de force à supporter une pareille charge.

—

Dans un article sur le dernier ouvrage de M. Laurent, de l'Ardèche, M. P. de Troismonts, entre autres éloges singuliers, lui reconnaît le mérite de piquer la curiosité

des lecteurs *frivoles* par de saisissantes anecdotes. — M. P. de Troismonts serait-il un critique sérieux?

—

— L'importance des livres anciens, au point de vue commercial, se révèle par un nombre croissant de publications périodiques.

Ce sont en général des catalogues tarifés auxquels le vendeur donne l'appât du journal en les faisant précéder d'articles critiques, de mélanges et d'anecdotes. Les livres annoncés de la sorte s'écoulent promptement, et le numéro qu'on veut acquérir a presque toujours disparu si on met du retard dans sa demande.

Aussi les amateurs de province courent-ils au bureau télégraphique dès qu'il s'agit d'un livre de prix. M. Chesneau, de Saumur, s'assurait dernièrement, par cette voie, d'un recueil de pièces originales de Molière.

Après le *Bulletin du bibliophile*, *le Bulletin du bouquiniste*, *les Archives du bibliophile*, arrive le *Chasseur bibliographe* de M. François, qui s'annonce comme devant être tous les quinze jours littéraire, critique, anecdotique et suivi d'une notice de livres rares et curieux à prix marqués.

M. François est un ancien libraire de Rouen, qui est venu élire domicile rue des Saint-Pères. Son premier article passe en revue tous les hommes qui, à des titres divers, peuvent aimer les livres, depuis le bibliographe *pur* et le bibliophile *sage* jusqu'au *bibliophile passionné*, comme celui qui a payé 1,000 francs, à la vente Solar, une première édition des *Contes de Perrault*, jusqu'à l'*amateur riche*, qui achète pour faire parler de lui, quitte à

revendre plus tard à moitié prix (ou en gagnant le double). Ces amateurs redoutables sont la terreur des habitués de ventes. Il faut que toutes les enchères s'éteignent devant la leur, et M. François se rappelle, avec une joie mêlée de tristesse, l'exemple donné par l'honorable M. Brunet, qui, à l'âge de soixante-quinze ans (ô malheur!), dans une lutte acharnée, a montré assez de courage pour payer 1,785 francs le *Télémaque* de 1717, à la vente de son ami Parison, qui l'avait eu pour 30 francs. — M. François ajoute bien : « Il ne faut pas oublier que c'est l'exemplaire de Longepierre, » mais on peut avouer que c'est une maigre fiche de consolation.

Le *Chasseur bibliographe* ne pouvait épuiser son sujet sans toucher à une classe aussi nombreuse qu'intéressante, — celle des bibliophiles incompris par leurs femmes. Les unes sont jalouses de la préférence accordée à des bouquins; d'autres se plaignent des privations qui s'ensuivent dans les besoins du ménage; certaines, enfin, sont poussées par une haine irréfléchie aux plus coupables excès. M. François prouve le fait en racontant comment, au sortir de la bibliothèque d'un curé, la fuite la plus prompte put seule le dérober aux coups de la sœur de ce curé, qui le guettait, armée d'une broche.

Aussi, rappelant l'exemple de l'historien Leber, engage-t-il les maris à ne pas se présenter au logis avec une acquisition sans avoir en poche un cadeau pour la toilette de leur moitié.

Le moyen est adroit, mais il est lâche et peut devenir coûteux. — Nous connaissons un bibliophile estimable qui agit plus simplement. Lorsqu'on lui apporte, soit des livres, soit une facture en présence de son épouse, il se con-

tente de dire : « Il y a erreur. Ce n'est pas pour moi! »

Le commis-libraire sait ce que cela signifie. Il s'excuse et se retire pendant que le mari triomphant s'écrie : « Ce que c'est que d'être un peu connu dans ce monde-là! On imagine tous les prétextes pour vous tenter! »

— A peine avions-nous terminé cette note sur le *Chasseur*, qu'un confrère nous communique sur le même sujet ces doctes et malicieuses réflexions :

« Contre l'avis de tout le monde, je crois que M. François est un homme d'esprit qui veut se moquer du public en général et des bibliophiles en particulier.

« Lorsqu'il nous parle (p. 8) des *hardis novateurs* qui *font revivre* les anciennes reliures, il suppose que nous ne connaissons pas la valeur des mots.

« Lorsqu'il répète (p. 9) cette erreur dix fois commise et cent fois relevée, de présenter *Grolier* et *Maioli* comme des relieurs, il veut voir jusqu'à quel point va la bêtise de ses lecteurs.

« Ses anecdotes ne sont guère neuves ou n'ont pas chance de se conserver. Elles manquent de sel.

Celui de ses rédacteurs qui signe H. P. y met moins de malice que son chef de file. Sa croisade contre les imprimeurs qui corrigent mal et les libraires qui se trompent dans leurs catalogues peut avoir son utilité, mais il faut être indulgent en ces matières. Les typographes sont parfois excusables. Quant aux libraires, la rédaction des catalogues est chose si difficile, qui exige tant de connaissances diverses et qui se fait si vite, que bien des erreurs sont pardonnables. Soit pour prouver la nécessité d'être indulgent, soit pour fournir au *Chasseur bibliographe*

des indications pour un article futur, on pourrait lui signaler :

« Comme fautes d'impression dans son propre article :

« Page 17, *Jouquin* pour *Joaquin*.

« Page 18, *Le Bibliographer's, Manual el Lowades*, où les initiés seuls reconnaîtront le *Bibliographer's Manual de Lowndes*.

« Même page. Le libraire *Fruebner* s'appelle Truebner.

« Qant aux fautes qui échappent aux *catalographes les plus experts*, en voici quelques exemples tirés d'un seul catalogue :

« N° 398. *La Magnifique doxologie du festu* (éloge du brin de paille), par Sébastien Rouillard, est placée parmi les ouvrages de médecine.

« N° 501. *Carya Magalonensis*, donné comme un spécimen de la langue romane au XIVe siècle, est, comme tout le monde le sait, un pastiche de M. Moquin-Tandon.

« N° 569. Le *Lexikon linguæ sloveniæ* n'a que faire avec les langues teutonique, scandinave et anglo-saxonne. Son titre le dit suffisamment.

« 560. *Rotvelsk Lexikon* ne veut pas dire Lexique danois. C'est un dictionnaire de l'argot danois qu'il fallait placer trente numéros plus loin.

« Page 104. *Poëmes* EN VERS se dit rarement.

« N° 838. Il faut lire *Fougeret de Montbron*, et non *Mongeron*.

« N° 1188. Les *farces* ne sont pas tout à fait la même chose que les *facéties*. On sait cela généralement.

« N° 1607. Le relieur s'appelle *Du Seuil* et non *De Seuille*. Il n'est pas permis de l'ignorer.

« N° 1630. Les *Testacea novissima*, découverts en 1550 et 1551 par M. de Saulcy, qui se porte encore bien, ma foi, ne prouvent pas grand'chose pour l'*Histoire byzantine.*

. . . . . .

« Je m'arrête. Si le *Chasseur bibliographe* doutait qu'on pût trouver toutes ces erreurs dans un seul catalogue, il les trouvera, flanquées de beaucoup d'autres, dans le *Catalogue des livres rares et curieux de M. Francisque Michel*, rédigé et publié en 1858 par M. François, le propre éditeur-rédacteur du *Chasseur bibliographe.* »

Il sera donc toujours vrai, ce proverbe évangélique de la poutre et du fétu.

—

RÉSURRECTION DE LA BALLADE. — On sait quelle est la grâce vive et concise de la *Ballade*, ce genre si excellemment gaulois dans lequel François Villon a laissé des chefs-d'œuvre inimitables. Tout le monde connaît la *Ballade des Dames du temps jadis*, au moins par son célèbre refrain :

Mais où sont les neiges d'antan !

Reprise, non sans habileté, par madame Deshoulières et par la Fontaine, qui cependant n'atteignirent jamais à la hauteur de leur modèle, la Ballade a été tout à fait abandonnée jusqu'aux récents essais d'un poëte contemporain, qui excelle à restituer les anciens rhythmes en en gardant avec respect la contexture, et en les rajeunissant par un tour d'esprit essentiellement actuel.

Inutile de rappeler que les petits poëmes que Victor Hugo intitule *Ballades* n'ont aucun rapport avec le sujet

qui nous occupe, et ne portent ce nom que par allusion aux *ballades* des pays du Nord.

La Ballade française se compose de trois strophes et d'une demi-strophe portant le titre d'*Envoi*, et devant, autant que possible (mais cette règle a été souvent violée, même par Villon), commencer par le mot PRINCE.

Or les trois strophes, qui se composent de dix vers chacune dans la ballade en vers de dix syllabes, et de huit vers chacune dans la ballade en vers de huit syllabes, doivent être non-seulement composées sur un modèle identique et où l'arrangement des vers entre eux est déterminé par des règles précises, mais encore sur des rimes pareilles; — de façon que le premier vers de la première strophe rime avec le premier vers de la seconde strophe et avec le premier vers de la troisième strophe, et ainsi de suite.

De même, la demi-strophe qui porte le titre d'*Envoi* doit, vers par vers, rimer avec la dernière moitié des trois strophes; combinaison qui, dans la ballade de huit syllabes, impose au poëte la nécessité de réunir en vingt-huit vers quatorze rimes pareilles, sans que cette gêne doive se faire sentir dans un poëme essentiellement naïf et libre d'allure.

Comme c'est à Ronsard seulement que commença la nécessité d'entrelacer régulièrement les rimes masculines et féminines, rien de pareil n'existe chez Villon de propos délibéré, et c'est le seul changement qui a dû être apporté dans les types qu'il a laissés. Mais ce perfectionnement (si c'en est un) n'a donné aucune peine à ses successeurs, car il est telle ballade de Villon, celle des *Dames du temps*

jadis, par exemple, où le hasard seul avait produit la combinaison adoptée aujourd'hui.

La Ballade, en apparence très-semblable à la Chanson, en diffère au fond essentiellement. Dans la Chanson, — comme versification toujours, — et comme sens presque toujours, il n'y a pas d'autre unité que celle du refrain, et chaque couplet forme en quelque sorte un poëme différent. La Ballade au contraire traite son sujet du commencement à la fin, et la nécessité d'amener régulièrement le refrain ne permet aucunement de sauter d'une idée à une autre.

Pour nous faire mieux comprendre par un exemple excellent, voici une des ballades récemment publiées par M. Théodore de Banville dans le journal *le Boulevard*, sous le titre de : *Trente-six Ballades joyeuses pour passer le temps, composées à la manière de François Villon, excellent poëte qui a vécu sous le règne du roi Louis le Onzième, par Théodore de Banville.*

BALLADE POUR SA COMMÈRE

Le beau baptême et la belle commère!
Quels jolis yeux! disaient les assistants.
On rôtissait les bœufs entiers d'Homère
Et l'on ouvrait la porte à deux battants.
Bonne Alizon! même après tant de temps,
Quand je la vois, mon âme en est tout aise.
Elle a des yeux d'enfer, couleur de braise,
Et le sein rose, et des lys à foison;
Elle est savante avec ses airs de niaise.
Le bon Dieu gard' ma commère Alizon!

En ce temps-là, mordant l'écorce amère,
Dans mon pays de forêts et d'étangs,

J'étais encore un coureur de chimère.
Elle, on eût dit un matin de printemps!
Mais, à la fin, voici qu'elle a trente ans.
Ses grands cheveux sont blonds, ne vous déplaise!
Et longs et fins, et lourds, par parenthèse,
A n'y pas croire. Oh! la riche toison!
A la tenir on sait ce qu'elle pèse.
Le bon Dieu gard' ma commère Alizon.

Oh! comme fuit cette enfance éphémère!
Mon Alizon, dont les cheveux flottants
Étaient si fous, regarde, en bonne mère,
Ses petits gars, forts comme des titans,
Courir pieds nus dans les prés éclatants.
Elle travaille assise sur sa chaise.
Ne croyez pas surtout qu'elle se taise
Plus qu'un oiseau dans la belle saison;
Et sa chanson n'est pas la plus mauvaise.
Le bon Dieu gard' ma commère Alizon!

ENVOI.

Avec un rien, on la fâche, on l'apaise.
Les belles dents à croquer une fraise!
J'en étais fou pendant la fenaison.
Elle est mignonne et rit quand on la baise;
Le bon Dieu gard' ma commère Alizon!

LIVRES

Annuaire du bibliophile, du bibliothécaire et de l'archiviste, pour l'année 1862, par Louis Lacour. — Troisième année d'un recueil fort utile, nous dirons même indispensable au monde spécial pour lequel il a été créé. Les renseignements sont nombreux, nouveaux et bien choisis.

Affaire du prince Simon Woronzow. C'est la plaidoirie de Me Mathieu dans cette importante affaire. Elle a été tirée à 500 exemplaires, qui ont tous été enlevés pour la Russie.

Les OEuvres poétiques françaises de Nicolas Ellain, publiées par Ach. Genty (tiré à 355 exemplaires). Nous ne savons jusqu'à quel point cette réimpression était utile; mais le moyen de se brouiller avec un éditeur qui rappelle ce mot de Montaigne : « Je l'ayme tendrement, jusques à ses verruës et à ses taches. »

Les Miettes du festin de la jeunesse, par Gaston Dargy. — Si nous usions du langage précieux, nous dirions que de ces miettes on peut faire un ambigu assez délicat pour les gourmets en littérature. Impressions voyageuses, études de mœurs, profils parisiens, voire légendes romantiques, s'y croisent avec une liberté et une distinction d'allures qui tiennent jusqu'à la fin le lecteur en haleine.

La Guerre des frères, par Alfred des Essarts. Poétique actualité. Si les muses siégeaient aux conseils de la positive Amérique, elles remercieraient l'auteur de son éloquent rappel à la concorde; mais la meilleure lyre ne serait pas en sûreté sur les rives du Potomac.

M. Lemercier de Neuville vient de publier la *Physiologie du coiffeur*. L'auteur, en deux cents pages de révélations capillaires, est encore très-incomplet, et cependant il a un peu touché à tout ; mais là, franchement, le devoir d'un homme de lettres est-il de faire la *Physiologie du coiffeur* et de mettre le trouble dans une corporation honnête et tranquille? — Car M. Lemercier de Neuville ne s'est pas contenté de traiter la partie purement physiologique, il est entré dans le cœur de la profession, il a choisi son camp et a pris fait et cause pour les faibles contre les exploiteurs. Les *aides* sont malmenés, les *bureaux* sont traités vertement, les petits secrets du métier sont dévoilés. — Nous avons remarqué des omissions assez importantes, comme, par exemple, *le frater de régiment*, — *les barbiers et coiffeurs de province*, — *l'apprentissage*, — *le barbier espagnol*, etc., etc. — L'auteur se réserve sans doute de compléter son livre dans une seconde édition.

THÉATRES

Odéon. — La *Vente au profit des pauvres*, par M. de Najac. On rapporte que M. de Voltaire, entendant le public applaudir son *Œdipe*, lui criait de la loge de madame de Choiseul : « Courage, Parisiens, vous applaudissez du Sophocle! » Il paraît que M. Sarcey, *ayant* les étudiants applaudir la *Vente au profit des pauvres* de M. de Najac, leur aurait crié du haut (ou plutôt du bas) de son feuilleton de l'*Opinion* : « Courage! étudiants, c'est de l'About tout pur! » — et que, depuis ce temps-là, on applaudirait moins, — et même qu'on n'applaudirait plus; car la pièce a disparu de l'affiche. — C'est drôle, mais ce n'est pas juste.

Théatre-Français. — La rue Richelieu vient de reprendre l'*Honneur et l'Argent*, qu'elle avait refusé. On n'avait pas compris le refus; — on comprend encore moins la reprise. Cette comédie a trouvé le moyen de vieillir sans avoir été jeune.

Opéra-Comique. — Relâche pour la représentation... aux artistes, de M. Perrin, l'*ancien* et le *nouveau* directeur de ce théâtre. M. de Beaumont n'a vécu qu'un jour... Le dernier acte de son administration fut une entrée à vie gracieusement offerte à la *Revue anecdotique*... Sachons-lui gré de cette politesse *in extremis;* nous n'aimons pas les ingrats.

Gymnase. — Théâtre moral où l'on se marie trop. Les *Mariages d'aujourd'hui*, le *Mariage de raison*, les *Invalides du mariage*, voilà ce que nous avons lu depuis trois semaines sur cette affiche, contre-signée de M. de Foy. *Les Invalides* ont deux actes gais (avant d'être invalides); le troisième est funambulesque et Palais-Royal.

Vous savez la nouvelle? Fiorentino quitte le feuilleton dramatique du *Constitutionnel*. — Tant pis pour le *Constitutionnel*. — Cet Italien savait bien *notre* français. Il paraît qu'il sera *remplacé* (oh! non) par Nestor Roqueplan...

Nestor aurait été présenté à la rédaction par — Sophie.

Envoyer désormais à l'adresse de M. Poulet-Malassis, 27, rue Neuve-Bréda, tout ce qui regarde l'administration et la rédaction.

Les souscripteurs dont l'abonnement est expiré le 1er janvier sont priés d'en envoyer le montant.

Le Directeur : A. Poulet-Malassis.

---

70 — PARIS. TYPOGRAPHIE DE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30.

REVUE ANECDOTIQUE

DE 1862

Ire QUINZAINE DE FÉVRIER

Chanson sur les embarras de l'Académie. — La candidature de M. Autran. — MM. Saint-Marc Girardin et Sainte-Beuve. — Retraite de M. Baudelaire et candidature de M. Th. Gautier. — Le prêche de M. Strafford. — Histoire d'un conte de Dorat. — Le dîner de M. Camille Foucault. — L'anniversaire de la mort de Murger. — MM. Assolant et P. de Troimonts. — Montémont, Dinocourt, Biot et Damiron. — M. Beaumont et son portier. — Chronique de Notre-Dame de Lourdes. — M. Emile Chevalier, nouveau contemporain. — Un modèle d'épigraphe. — Les comiques du langage. — Une étude de propriétaire. — Livres et théâtres.

NOUVELLES ODES FUNAMBULESQUES

LES EMBARRAS DE L'ACADÉMIE

Chanson sur l'air de Lanturlu

PAR L'AUTEUR DE LA CHANSON SUR L'AIR DES LANDRIRY

C'est l'Académie
(Où sont tels et tels),
Qui ne trouve mie
Ses trois immortels !

Là-dessus, j'entonne (1)
Le vieil air de lanturlu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanture.

Ils ont fait bredouille.
Ma foi! ni vu, ni
Connu, je l'embrouille,
Rien ne s'est fini,
Et Pingard soupire:
Quoi! personne n'est élu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanture.

Il se peut qu'on veuille
De Broglie, *un nom*
Qu'on prononce Breuille:
Je ne dis pas non.
Bah! fait la critique,
Ça vaut mieux que Grédelu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanture.

Feuillet, *lis, colombe,*
Ignore d'où c'est
*Qu'*Autran *sur lui tombe,*
Et monsieur Doucet
Prend les voix qui restent,
En faisant, comme un goulu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanture.

Voici Baudelaire,
Ses Fleurs *à la main:*
Il met en colère
Monsieur Villemain,
Qui s'agite, et crie
Comme un grand hurluberlu:
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanture.

(1) Ce vers, par tradition, doit rester sans rime. (Voyez Voiture.)

GAUTIER, *fier et brave*
Comme un vrai Créqui,
Se montre au conclave :
Mais un monsieur, qui
Porte une perruque,
Grogne : Il est trop chevelu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanture.

Il pleuvait à verse
Tous ces jours derniers :
Quel temps ! le commerce
Y perd ses deniers,
Et l'Académie
A geint, tandis qu'il a plu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanture.

Ce corps plein de ruse,
Ce superbe corps,
Murmure : La Muse
Et ses purs accords,
On n'y pense guère,
C'est un détail superflu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanture.

O toi ! divin cygne,
Que dénonce au jour
Ta blancheur insigne
Et ton chant d'amour,
Vole au ciel ! fredonne,
Sans te reprendre à leur glu :
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanture.

En vain, SAINTE-BEUVE,
Notre cher secours,
S'épand comme un fleuve
En ses beaux discours,

Et chante aux burgraves
Du vieux palais vermoulu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanture.

Immortels, vous êtes
Très-grands et très-doux,
Mais quand des poëtes
Se présentent, vous
Ne savez que dire
Sur un ton irrésolu :
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanture.

Vous n'osez élire
Entre vous l'espoir
Sacré de la lyre,
Mais, après avoir
Fait les difficiles,
Vous nommerez... lanturlu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanture.

M. Autran, de son prénom Joseph, dont la candidature inopinée a tenu en échec celle de M. Camille Doucet au scrutin académique du 6 février, est un poëte de Marseille qu'on espère attirer à Paris.

Les lettrés trouveront plus facilement ses œuvres chez son éditeur, M. Michel Lévy, que dans leur bibliothèque, et s'expliqueront mieux son succès par la lecture de l'article que M. Vapereau lui a consacré dans le *Dictionnaire des Contemporains*, que par celle de ses volumes de vers. « Sa fortune personnelle et un riche mariage, dit M. Vapereau, ont prémuni contre les préoccupations matérielles cet amant du ciel, de la terre et des eaux. »

C'est-à-dire qu'après le candidat-prince, il se pourrait bien faire que le candidat-amphitryon eût le plus de chances.

—

L'Académie a, dit-on, été le théâtre d'une scène assez curieuse : on sait qu'un échange d'articles aigre-doux avait eu lieu entre MM. Saint-Marc Girardin et Sainte-Beuve à la suite du fameux article analysé dans notre dernière livraison. Dans une réunion officielle, M. Saint-Marc Girardin aurait enfourché le même cheval de bataille en demandant s'il était permis à un académicien de s'exprimer avec une telle liberté sur le compte de la Compagnie.

A la suite de cette motion, il y a eu *mouvement*, comme on disait jadis à la Chambre; mais l'incident n'a pas eu d'autre résultat appréciable.

—

M. Charles Baudelaire s'est désisté de sa candidature au fauteuil du P. Lacordaire, un peu parce qu'il ne s'était présenté que pour prendre rang, beaucoup parce que les opposants protesteront peut-être par un vote en blanc contre la candidature imposée du prince de Broglie. La nomination de ce dernier n'en est pas moins certaine. Il pourra corriger ses épreuves le jour du scrutin avec autant de tranquillité que le jour de son mariage.

M. Théophile Gautier se présente pour le fauteuil de M. Biot.

A voir l'ardeur du pourchas qu'excite chaque vacance et à considérer les illusions des candidats, il semble peu probable que personne se retire devant ce grand nom lit-

téraire, si l'on en excepte toutefois M. Baudelaire, qui certainement ne mettra pas le sien en balance avec celui du *cher et vénéré* maître auquel il a dédié les *Fleurs du mal*.

C'est la seconde tentative de M. Th. Gautier pour entrer dans l'illustre corps, mais il faut dire que la première avait été bien peu sérieuse. Après avoir écrit à M. le secrétaire perpétuel une lettre dont le laconisme étonna, M. Th. Gautier avait borné à trois visites, à MM. Victor Hugo, de Vigny, Sainte-Beuve, son pèlerinage autour du fauteuil qu'il souhaitait.

Il n'eut qu'une voix, que ses trois amis prétendirent chacun lui avoir donnée, disent les mauvaises langues.

Paris est honoré de la présence d'un illuminé écossais. M. Strafford, — car tel est son nom, — dédaigne les évocations surnaturelles; il ne remue pas le moindre guéridon. Il tente quelque chose de plus fort, c'est de ramener la foi dans les cœurs. « Dieu vous aime et il vous faut aimer Dieu! » — Tel est le thème qu'il développe avec une conviction et une chaleur non moins persuasives que ses paroles; car celles-ci ont besoin d'un interprète pour être traduites aux oreilles françaises.

Maintenant M. Strafford est-il presbytérien, méthodiste ou membre d'une des nombreuses sectes qui se partagent le Royaume-Uni? On nous affirme qu'il ne va pas si loin, croyant que l'amour réciproque de la créature et du Créateur suffit pour constituer la plus solide des religions. Les prêches de M. Strafford ont lieu dans le monde; on leur a ouvert certains salons où une foule élégante apprécie la parole du nouvel apôtre.

Une réimpression très-curieuse vient d'être faite à Strasbourg par les soins d'un bibliophile délicat, M. C. M.; elle nous met à même de donner des renseignements assez piquants sur un conte rarissime dont Dorat fut l'auteur et Denon le héros.

Un jour, à la fin d'un repas donné à quelques intimes par le prince Lebrun, les convives en étaient sur le chapitre intarissable des ruses féminines. Un artiste aimable, un savant aimé de l'empereur soutenait que l'homme ne pouvait résister aux trames ourdies par la femme : « J'ai heureusement éprouvé, ajoutait-il, que rien n'est sacré pour elles.... »

Les dames se récrient et demandent des preuves.

Après avoir jeté les yeux sur l'assistance, Denon, car c'était lui, sourit en disant : « Puisque nous avons tous expérimenté la vie, je consens à vous narrer l'aventure. »

Le récit fut goûté, paraît-il, car le conteur distribuait, quelque temps après, son récit, imprimé chez Didot à vingt-cinq exemplaires. — Puis certains bruits relatifs à l'héroïne de ce conte intitulé : *Point de lendemain*, firent détruire une partie de cette publication exceptionnelle.

Vers 1829, le baron Dubois communiqua à Balzac un des volumes qui avaient survécu. Enchanté de cet opuscule, qu'on lui donnait comme inconnu, celui-ci l'introduisit avec quelques retouches dans le second volume de la *Physiologie du mariage*, mais sans indiquer aucun nom d'auteur. — Il fit connaître seulement dans une de ses dernières éditions que *Point de lendemain* ne lui appartenait point en propre, et désigna Dorat comme son véritable père.

Avant Balzac, les motifs de trois comédies (*Madame*

du Châtelet, par Ancelot et Gustave; *le Plastron*, par Xavier, Duvert et Lauzanne, et *le Chandelier*, de Musset) avaient été puisés à la même source, car ce conte joignait au mérite de la rareté celui d'être une des plus charmantes productions dans le genre galant.....

—

La vérité sur le dîner de M. Camille Foucault. — C'est le dîner de la saison dont on a le plus parlé dans ce petit monde littéraire du café des Variétés et du café Bouvet, qui fait tant de bruit à Paris et ailleurs. Il a eu les honneurs de la mention au *Figaro*, et a donné lieu a quantité de récits contradictoires. Ramenons au vrai la curiosité publique égarée dans les cancans; qu'on sache enfin à quoi s'en tenir sur M. Camille Foucault et sur son dîner ; c'est important.

M. Camille Foucault est un galant homme d'une famille de la Mayenne, connue dans les guerres de la chouannerie, qui vient de publier un livre de Nouvelles, moitié parce qu'il est possédé du noble amour des lettres, moitié parce qu'il fréquente avec des écrivains, et que, pour ne se pas sentir trop dépaysé parmi ces messieurs, il convient d'avoir écrit peu ou prou, ou d'en avoir fait le semblant.

Ce livre est intitulé *les Rois d'aujourd'hui* (les Portiers et les Propriétaires!); il est amusant, il se laisse lire, mais il est écrit d'un style qu'on pourrait qualifier : le style *à la papa*. C'est la faute à l'âge de M. Foucault qui frise la quarantaine. Ses quarante ans, M. Foucault les arbore ; il les proclame aussi bien devant les dames que devant les hommes. Les derniers le croient sur parole ; les premières le prennent au mot.

Pour présenter à la critique d'une façon insinuante ce fruit de sa sénilité affectée, M. Foucault a donné son dîner, désormais fameux, où les conviés en arrivant successivement ont pu se croire convoqués pour s'entre-dévorer, mais non pour communier sous les espèces du pain et du vin.

Le Parisien le plus titré en sociabilité eût certes dépensé en

pure perte six mois de diplomatie et de courses désespérées pour réunir de leur plein gré les divers monstres que M. Camille Foucault a rassemblés un soir, innocemment et à leur insu, à l'entresol d'un restaurant de la rue de Rennes : MM. J. Barbey d'Aurevilly, Charles Hugo, Osiris Scholl, Hippolyte Babou, Charles Monselet, Lemercier de Neuville, Brisebarre, après lesquels il convient de nommer, pour n'oublier personne, M. Poulet-Malassis, qui était là pour les besoins de la cause, parce qu'il connaît tout le monde, et aussi qu'il sait découper.

A part MM. de Neuville et Brisebarre, tous ces carnassiers étaient, pour M. Foucault, des connaissances de la veille ou du lendemain. Notre amphitryon représentait assez exactement, vers les sept heures du soir, un Van Amburgh de *chic* qui se serait passé la fantaisie de former un troupeau de lions et de tigres, dans l'illusion que rien ne serait plus facile que de les faire pâturer côte à côte.

La situation valait quelques réflexions, quoiqu'il fût bien tard pour les faire ; aussi M. Foucault pensa-t-il d'abord à intercaler MM. d'Aurevilly et C. Hugo de M. Poulet-Malassis, ensuite MM. Osiris Scholl et H. Babou de M. Poulet-Malassis, enfin MM. Monselet et Brisebarre de M. Poulet-Malassis, puisque décidément celui-ci connaissait tout le monde ; mais il ne s'arrêta qu'un instant à ce stratagème et supposa non sans raison que son éditeur, bombardé d'écuyer tranchant, parviendrait peut-être à détourner sur le festin l'appétit que les convives pourraient avoir les uns des autres.

Chacun prit donc place suivant ses animosités.....

Que se passa-t-il ensuite ?

Mon Dieu ! s'il se dit beaucoup de choses qui mériteraient d'être répétées, il faut convenir qu'il ne se passa rien qui vaille la peine d'être raconté. On put constater une fois de plus que de parfaits gens de lettres ne se voient jamais sans plaisir, et que mettre en présence des ennemis littéraires c'est leur fournir l'occasion de se faire des politesses.

Jamais agapes ne retentirent de propos plus bienveillants, tant qu'au bout d'une heure à peine de convivialité, M. Osiris

choll, ce bon compagnon, mais qui a pris l'habitude compassée de se tenir en garde, se leva pour déposer dans le groupe pacifique des parapluies cette épée qui ne le quitte guère et qu'il a suffisamment illustrée depuis le jour où il s'est représenté louant pour *elle* et *lui* le coupé d'une diligence, jusqu'à celui de sa rencontre avec M. Aurélien Larifla.

Au dessert, M. Charles Monselet ne se fit pas prier pour dire son poëme des *Créanciers*, cette Marseillaise ironique des débiteurs de lettres, « de ce dont, suivant l'expression de M. Montesquieu dans les *Etrennes de la Saint-Jean*, l'assemblée se retira toute réjouie. »

Tel fut, en vérité, le dîner de M. Camille Foucault.

—

Le jour anniversaire de la mort de Henry Murger, a eu lieu l'inauguration du monument qui lui a été élevé par souscription. Le bon et spirituel Murger aurait sans doute laissé voir bien des sourires ironiques si on lui eût dit jamais qu'on mettrait un jour pour huit mille francs de pierre sur son tombeau. Mais sa poésie était si ailée, si légère qu'elle ne sera pas écrasée par ce monument excessif. D'ailleurs, l'énorme bloc a été admirablement employé et rendu lui-même léger et aérien par l'habile ciseau qui avait déjà créé l'*Ariane*. La figure placée sur le tombeau de Henry Murger est une image de la *Jeunesse*, jetant des roses sur la tombe du poëte qui l'a le mieux chantée. Svelte, élégante, poétique, traitée dans un style harmonieux et pur, sans tomber un seul instant dans les réminiscences de l'antique, cette statue fait le plus grand honneur à M. Aimé Millet, qui est un des plus sérieux espoirs de la sculpture moderne. Peut-être pourrions-nous lui faire une critique ; mais ne se l'est-il pas déjà adressée lui-même ? Il le sait mieux que nous, à cause de son ca-

ractère essentiel de durée, la statuaire doit s'interdire tout mouvement défini et épisodique ; une figure de pierre elle-même s'ennuie de jeter des roses pendant mille ans. Plus le mouvement d'une statue est calme et synthétique, plus le statuaire est resté dans les conditions de son art ; autrement il risque d'avoir tourmenté la pierre et les métaux pour ne produire qu'une vignette colossale. Tel est, selon nous, le reproche qu'on peut adresser à la figure de la *Jeunesse;* mais, hâtons-nous de le dire, ce défaut, si c'en est un, est magnifiquement racheté par de magistrales qualités de style et d'exécution qui assurent une longue et glorieuse vie à la nouvelle œuvre d'Aimé Millet.

La cérémonie n'a pas eu tout à fait le religieux caractère de souvenir qu'on eût aimé à lui voir ; la statue de M. Millet, le *Pie Jesu* de M. Elwart, le discours de M. Plouvier, ont occupé d'eux-mêmes et de leurs conditions de beauté artistique, beaucoup plus assurément que ne l'auraient souhaité leurs auteurs. Ceci n'est ni la faute de M. Plouvier, ni celle de M. Elwart, ni celle de M. Millet, mais celle de la souscription, qui a fait fausse route, par excès de zèle. Elle a oublié que la mémoire d'un poëte, comme ses œuvres, perd tout à être trop brutalement matérialisée, et que le seul monument possible d'un poëte c'est son Livre. Lui-même il se le bâtit, sans le secours des statuaires et des praticiens ; et lorsque son monument est construit de façon à braver les siècles, que croyez-vous lui donner en taillant pour lui une matière périssable que quelques hivers suffiront à émietter? Que fera-t-il de ce lourd laurier de pierre, lui qui s'est conquis le laurier vivace et éternellement verdoyant? — Un journal prêtait à M. Millet le mot suivant : *On est heureux d'avoir mérité*

un pareil tombeau ! Nous pensons qu'il en est de ce mot comme de tous les mots historiques, et que M. Millet ne l'a pas prononcé. On a dit aussi : Les draperies de la figure de la Jeunesse font tellement illusion, que le jour où les ouvriers l'emportaient, l'un d'eux a dit à son camarade : *Prends garde, tu vas la chiffonner.* Enfin, comme la raillerie se glisse partout, même parmi des hommes que rassemblent la plus noble douleur et le regret le plus légitime, un caricaturiste a prononcé cette parole, qu'on a appelée le mot de la situation : *C'est la première de Millet !*

Paris se moque sans cesse et malgré tout ; en dépit de ces sarcasmes innocents, il reste de tout cela, pour honorer la gloire si pure de Murger, une belle action et une belle œuvre.

—

La première page du *Constitutionnel* (8 février) est réservée à une vilaine critique de *Marcomir*, le roman de M. Assolant.

Dépassant les limites ordinaires, cet article dénonce *Marcomir* comme un outrage aux mœurs et comme une insulte à la Pologne.

Hâtons-nous d'ajouter que, malgré sa rhétorique indignée, malgré le choix habile de ses extraits, — et on sait ce qu'on peut faire dire à des extraits, — cet honnête réquisitoire n'atteint pas le but. — Les descriptions qui, d'après son dire, appartiennent à l'école littéraire de *Jacques le fataliste*, n'ont pas le moindre rapport avec l'œuvre de Diderot. Le type pittoresque qu'il trouve déshonorant pour la Pologne ne la personnifie pas plus qu'un joueur indé-

licat et un querelleur brutal ne représentent la Grèce et la Confédération germanique.

Le signataire de ce morceau, M. P. de Troimonts, a l'honneur d'être le secrétaire de M. Paulin Limayrac. Si le *Constitutionnel* a l'intention arrêtée d'établir un *petit parquet* littéraire, nous lui souhaitons des inquisiteurs mieux exercés.

—

Les rangs de la vieille garde littéraire s'éclaircissent. Viennent de tomber successivement un chansonnier-voyageur-traducteur, Albert Montémont; un romancier, Dinocourt; un philosophe, Damiron; un savant, Biot.

Ces quatre notabilités se sont éteintes sans grand fracas, car leur royaume n'était pour ainsi dire plus de ce monde, et ils appartenaient plus au passé qu'au présent. Dès le début de la monarchie de Juillet, c'est-à-dire, il y a trente ans, quatre-vingt-cinq volumes portaient le nom d'Albert Montémont; M. Dinocourt ne connaissait pas de rival dans le genre terrible qu'il avait illustré par la publication de l'*Homme des ruines* et du *Luth mystérieux;* — Jean-Philibert Damiron professait déjà la philosophie à l'École Normale et au collége Louis-le-Grand; — quant à M. Biot, c'était aussi un professeur au Collége de France, un géologue et un astronome émérite qui, dès 1803, faisait déjà son petit rapport à l'Institut sur un météore observé à Laigle, en Normandie.

—

La retraite du dernier directeur de l'Opéra-Comique a été des plus accélérées. Personne ne lui avait donné préalablement avis de la triste nouvelle, et c'est le concierge

du théâtre qui s'est délicatement chargé de ce soin, — en lui refusant tout net les clefs du cabinet directorial.

Ce coup a surpris d'autant plus que, la veille encore, M. Beaumont avait eu une conférence avec les actionnaires du théâtre. C'était au sujet d'une somme assez ronde qu'il se proposait d'affecter au renouvellement du mobilier de l'administration. — Ingrat concierge !

On sait que les Pyrénées auront désormais leur Salette. A la suite de dix-huit apparitions miraculeuses, monseigneur de Tarbes a demandé au Saint-Père la consécration du culte de Notre-Dame de Lourdes. — Dans une reproduction de cette demande, l'imprimeur d'un journal de province que nous ne nommons pas (il est déjà trop désolé) a mis *Bourdes* à la place de *Lourdes*. Comme toutes les erreurs de ce genre, celle-là ne fut pas aperçue à la correction et sa publicité révolutionna les bonnes âmes de l'endroit.

— C'est une *coquille*, disait le typographe en s'excusant près du journaliste qui tient à ne pas se brouiller avec le clergé.

— *Coquille!* s'écrie le journaliste... Allez le dire à Rome! On n'y trouvera pas que c'est une coquille de pèlerin.

Pardonnons ce mot à un folliculaire dans l'embarras.

Quoiqu'il soit impossible de penser aux 2,000 pages à deux colonnes, petit texte, du *Dictionnaire universel des Contemporains*, sans se rappeler ce mot d'une amertume cynique de M. Chenavard, peintre : « qu'on ne peut pas cracher dans la rue sans cracher sur un grand homme, » il y a encore bien des concessions temporaires

à obtenir dans ce cénotaphe des illustrations du dix-neuvième siècle. Comme l'avenir reconnaîtra les siens, nous prions M. Vapereau, portier, de laisser pénétrer, sous bénéfice d'inventaire :

H. Emile Chevalier. Né à Châtillon-sur-Saône (Côte-d'Or); entré dans la marine en 1846; exilé en 1852, à la suite du coup d'État, M. H.-E. Chevalier, écrivain politique, traducteur, romancier, historien, géographe et géologue, jouit d'une grande réputation dans l'Amérique du Nord, où, indépendamment de nombreux articles dans les journaux et revues, il a fait imprimer plus de vingt volumes. Tour à tour rédacteur au *Courrier des États-Unis*, de New-York, correspondant de *l'Orléanais* de la Nouvelle-Orléans, puis rédacteur en chef du *Moniteur canadien*, de *la Ruche littéraire*, du *Pays* de Montréal, attaché à la commission géologique du Canada, il a été un des plus fermes et des plus constants avocats de la langue française dans l'autre hémisphère. Parmi ses travaux les plus remarquables, on cite : *la Vie à New-York*, 6 volumes ; *Tempérance et Intempérance*, 1 volume; *les Souterrains du château de Maulnes*, 2 vol.; *les Mystères de Montréal*, 6 vol.; *la Jolie Fille du faubourg de Québec*, 1 vol.; *la Traite des Pelleteries*, 1 vol.; *le Labrador*, 1 vol.; *les Trappeurs de la Baie d'Hudson*, 2 vol.; *l'Ile de Sable*, 1 vol.; *l'Héroïne de Chateauguay*, 1 vol.; *le Chasseur noir*, 2 vol.; *les Déserts de l'Amérique septentrionale*, 2 vol.; *le Foyer canadien*, 1 vol.; 3 volumes sur la géologie américaine, etc.

Les Pieds noirs et *la Huronne*, ouvrages publiés par M. H.-E. Chevalier depuis son retour en France, qui a eu lieu en 1861, ont obtenu beaucoup de succès. Ils sont les premiers d'une série qui doit embrasser dans son ensemble la vie et les mœurs des peuplades américaines qui chaque jour diminuent en nombre et que la civilisation repousse sans cesse dans le désert.

M. Chevalier non-seulement connaît intimement la grande prairie américaine et ses races, parmi lesquelles il a vécu, mais encore ses connaissances étendues en géologie, topographie, ethnographie, donnent aux descriptions des pays et

des tribus dont il parle un caractère de vérité et de grandeur qui rappelle les romans de Fenimore Cooper.

—

Le *Monde illustré* de dimanche dernier a publié un article sur la chapelle de Saint-Louis, à Carthage, édifiée par les ordres et aux frais du roi Louis-Philippe.

Nous ne savons si l'auteur de cet article, M. Nonce-Rocca, a copié exactement l'inscription qui constate le fait; mais telle qu'il la donne, elle est d'une incorrection à faire rêver les épigraphistes de l'avenir :

LOUIS-PHILIPPE Ier
ROI DES FRANÇAIS
ÉLEVÉ, EN 1841, CE MONUMENT
OU EXPIRA LE ROI SAINT-LOUIS
SON AIEUL

—

A ceux qui douteraient encore, après le succès des *Odes funambulesques* et du *Beau Léandre*, que la langue puisse fournir un élément de comique particulier, nous signalons les deux apophthegmes suivants :

I

Une bande de petits financiers folâtres imagine d'adresser au personnel féminin d'un petit théâtre du boulevard une collection de lettres portant invitation à souper et *ensemble* la promesse de leur protection.

Grand trouble parmi ces demoiselles ; les plus étourdies acceptent sans délibérer. Une d'elles, plus philosophe que les autres, fit la réponse que voici :

« *Monsieur*,

« *Si j'ai bien compris votre lettre, vous m'invitez à souper et vous me proposez de m'entretenir.* ETANT L'UNE ET L'AUTRE, *je ne puis accepter votre proposition.* »

II

Tout Paris sait que M..., le peintre des sujets rustiques, a été lui-même ouvrier des champs et qu'il a figuré pendant toute sa jeunesse sur les scènes dont il s'est fait l'illustrateur.

Il y a quelques années, à l'approche de l'Exposition, il convia les amateurs à venir visiter dans son atelier les tableaux qu'il se proposait de soumettre au jury d'admission.

M. N..., l'académicien, spécialement invité à venir donner son avis, se rend dans l'atelier du peintre, ganté, gourmé, empesé, boutonné, solennel et digne, comme il convient à un juge dont les arrêts sont immortels, comme lui-même.

Du haut de sa cravate et appuyé sur sa canne, il formule son jugement par saccades et d'une voix flûtée. Il loue, il loue beaucoup... ; mais... *les plus belles études ne sont pas irréprochables.* — Par exemple, croyez-vous, monsieur, que la vérité de cette scène soit bien rendue? que ce mouvement soit bien pris dans la nature?

— Mais, répond le peintre, oui monsieur.

— Ah! permettez! mais, la campagne, je m'y connais. La campagne... j'y ai été!

— Et moi, monsieur, réplique M. ., moi, JE L'AI ÉTÉ.

—

Un de nos amis, philosophe qui manque à la cinquième classe de l'Institut, a eu la chance pendant tout un été d'être l'hôte d'un propriétaire-modèle, d'un propriétaire-né, d'un propriétaire-type ; propriétaire le jour, propriétaire la nuit, propriétaire à table, propriétaire au lit, propriétaire en rêve : le Génie de la propriété. Une fois qu'il eut compris ce trésor, il ne le quitta plus. Il dîna avec lui, se promena avec lui, se mit de toutes ses conversations et de toutes ses parties. De cette fréquentation assidue, il est résulté un livre qui ne sera jamais édité chez Guillaumin, mais qui, peut-être un jour, prendra place, sous le titre de *Traité du propriétaire*, à côté du *Traité du prince*, de Macchiavelli. X..., dans un jour d'abandon, nous a livré la clef de ce jardin des Hespérides; voici ce que nous y avons butiné de première vue :

Le propriétaire, entrant un jour dans la chambre de sa femme, la surprend fort occupée, devant une table, à manier des cartes.

— Qu'est-ce que tu fais là? demande-t-il.

— Mon ami, je fais des *patiences*.

— Des patiences? et qu'est-ce que c'est que cela, des patiences, et à quoi cela sert-il?

— Mais, mon ami, cela sert... mon Dieu ! cela sert à s'amuser.

— A s'amuser ! voilà un joli motif! à ton âge, s'amuser! s'il y a du bon sens !

— Et toi, est-ce que tu ne t'amuses pas quelquefois ?

— Jamais !!!

— Par exemple!

— Eh bien, oui, c'est vrai ; je m'amuse quelquefois. Mais au moins, MOI, je m'amuse A DES CHOSES UTILES !

Une des choses *utiles* auxquelles s'amuse ce farouche propriétaire est l'élève des abeilles. Il a couvert de ruches toute une partie de son jardin, où l'on ne peut plus se promener sans risque d'être piqué. Tous les matins, X..., de sa fenêtre, voyait son propriétaire évolutionner à travers ses essaims, *vêtu de gaze*, le mot est de lui, *comme un baromètre de campagne.*

L'opération la plus délicate de l'apiculture est celle qui consiste à s'emparer des gâteaux de miel, au détriment des ouvrières. On enfume pour cela les ruches avec du soufre, jusqu'à complète disparition des habitants. Un matin, X..., descendant à l'heure du déjeuner, aperçut au pied de l'escalier l'apiculteur déconcerté, plus dolent que l'homme à la chenille de La Bruyère, et tenant à deux mains une boîte au fond de laquelle gisaient une vingtaine de cadavres de mouches et deux ou trois débris de gâteaux calcinés.

— Que vous arrive-t-il? demanda X...

— Ah! monsieur, répondit le propriétaire avec un soupir, MES mouches M'ont mangé MON miel!

Jamais, ajoute X..., je n'ai connu d'homme faisant un si implacable abus du pronom possessif. Je l'ai entendu dire un jour à sa fille :

— MA fille, va ME chercher MES lunettes, qui sont dans MON cabinet sur MON bureau, ou dans MON salon sur MA table.

Un bon propriétaire n'éternise pas sa propriété ; il mobilise ses immeubles toutes les fois qu'il peut le faire avec avantage. Le propriétaire de X... avait ainsi vendu un morceau de terre à l'un de ses voisins pour mille écus, *au comptant.*

Marché conclu, l'acquéreur apporte les trois mille francs au propriétaire qui les empoche magistralement.

— Ah! mon ami, lui dit sa femme en lorgnant les trois chiffons de la banque ; voilà une fameuse occasion de me faire le cadeau que tu me promets depuis si longtemps. Tu ne me diras pas aujourd'hui que tu n'as pas d'argent.

— De l'argent? répond le mari avec majesté, de l'argent? mais ce n'est point de l'argent, ceci, — c'est — du capital!

Un soir on parle voyage. X... vante avec chaleur le bonheur d'un de ses amis qui avait mis quatre ans à courir le monde. Il avait visité la Chine et le Japon, traversé la Perse, parcouru l'Inde et les deux Amériques; il s'était baigné dans tous les fleuves, il avait navigué sur toutes les mers, chassé tous les gibiers, goûté à tous les fruits, respiré tous les parfums, bu à toutes les sources, aimé sous tous les costumes.

L'auditoire émerveillé se taisait, emporté dans le rêve par la puissance sympathique de l'enthousiasme.

— Oh! oui, dit le propriétaire au milieu du silence, — ce sont là de belles parties à faire, — *quand on les fait sur ses revenus!*

Après celle-là il faut tirer l'échelle ; nous aurons l'occasion de la redresser.

—

Depuis la vente de la bibliothèque Viollet-Leduc, un libraire se trouve détenteur d'un manuscrit de haute curiosité. C'est le journal d'un homme à bonnes fortunes,— un journal sec comme celui d'un teneur de livres.

On n'y trouve ni phrases à effet ni détails complaisants.

Son rédacteur avait, ma foi! des choses plus sérieuses en tête. Chacune de ses maîtresses a obtenu tout au plus

une ligne de sa plume laconique. Mais quelle ligne! elle contient tout son passe-port en signes très-abrégés, tels que ceux-ci : j. p. p., b. ch. bl., — ce qui veut dire : jolis petits pieds, beaux cheveux blonds.

L'ordre le plus parfait brille dans ce répertoire d'un nouveau genre. Tous les noms sont rangés par ordre alphabétique, et, dans chaque lettre, par ordre chronologique. Nous avons eu la curiosité d'en faire une addition dont voici le résultat :

Lettre A	— 116 noms.	
B	— 26	
C	— 99	(dont 26 Caroline.)
D	— 40	
E	— 86	
F	— 43	(dont 15 Fanny. Les romans anglais étaient en ce temps-là fort à la mode.)
G	— 16	
H	— 48	
J	— 66	
K	— 1	
L	— 71	
M	— 45	
O	— 10	
P	— 36	
R	— 42	
S	— 33	
T	— 6	
V	— 40	
Z	— 9	
Total..	833 noms.	

La date la plus reculée est celle de 1780 ; la plus récente est celle de 1834. Le maniaque qui pendant 54 ans sut jouer en France ce rôle de pacha, devait appartenir à l'un des grands théâtres de Paris, car il parle en trois endroits de ses écolières de théâtre et des débuts qu'il obtint pour elles.

Quant à la composition du sérail, elle est des plus bizarres. On y trouve tous les métiers, tous les titres, toutes les nationalités. Chaque caractère y est même indiqué, comme toujours, par trois ou quatre lettres qui ne font pas

voir tout en rose dans la vie de cet incorrigible pécheur. C'est une pluie de *gueuse*, *coquine*, *sotte*, *bête*, *bégueule*, *laide*, *cruelle*, *vilaine*, *rétive*, *haridelle*, *cavalle*. Beaucoup plus rares sont les épithètes de *douce*, *élégante*, *instruite*, *de bon ton*. Enfin, sur ces huit cent trente femmes, notre Don Juan n'a trouvé qu'une seule fois, — chose remarquable, — l'occasion d'écrire ces deux pauvres petits mots :

M'a aimé.

Nous ne savons si l'on pensera comme nous, mais en ces deux mots gît tout le châtiment de ses cinquante-quatre années de libertinage.

LIVRES

Les Poésies parisiennes de M. Emmanuel des Essarts sont un grand succès de vente et un grand succès de mode. Précisément parce qu'il sait le grec mieux que Vadius et qu'il est sorti à vingt et un ans de l'Ecole normale, agrégé des classes supérieures, le jeune poëte a su ne pas se barbouiller de grec et de latin, et son livre est de ceux que les reines de l'élégance peuvent tenir dans leurs petites mains blanches sans craindre de se barbouiller les doigts. Le titre de ce recueil fashionable est admirablement choisi ; car si l'auteur est, comme tous les poëtes contemporains, un disciple de Victor Hugo, il a aussi cherché l'accent de l'art moderne chez Gavarni et chez Balzac. S'il a appris le rhythme dans les poëmes de Baudelaire, de Brizeux, de Th. de Banville, il n'a pas dédaigné de vivre dans la vie, au bois, dans les salons, dans les boudoirs, et, à la façon dont il chante la valse, il est facile de deviner que là où l'on danse il ne se tient pas à l'écart comme un jeune savant maladroit et triste. La joie, la gaîté, la frivolité même, l'éclair du luxe élégant, les enchantements du *high life*, font des *Poésies parisiennes* une fête étincelante, quelque chose comme un bal masqué de nuit, sous les étoiles du ciel de juin, dans un parc de Watteau. La mélancolie, la tristesse, le drame n'en sont point absents ; s'il rit en écolier railleur dans les triolets de *la Fortune de Lazare* ou dans *la Chanson du lundi*, — dans *le Délaissé*, dans *l'Idylle sur le quai*, dans *Mademoiselle Mariani*, M. Emmanuel des Essarts montre qu'il a le don de l'émotion et le don des larmes, et ses *Revenants d'Alice*, dans une ex-

pression lyrique exaltée, arrivent à créer la plus poignante terreur. Mais, — M. des Essarts est implacable sur ce point, — il ne pactise nullement avec les *autres malsains*. Il veut bien à la rigueur nous montrer Marco, mais posant sur un tapis d'Aubusson un petit pied chaussé d'une pantoufle de soie blanche, et appuyant sa main d'enfant sur un guéridon d'ébène, incrusté d'ivoire et d'étain, de la première manière de Boule. D'ailleurs le goût du *biblot* et des préciosités artistiques n'exclut pas chez lui les hautes visées; on sent qu'un poëte sérieux est caché derrière ce Valentin épris des premiers muguets, et qu'il *pelote en attendant partie*. Si nous avions un reproche à adresser à l'auteur des *Poésies parisiennes*, ce serait d'avoir un peu trop ménagé toutes les chèvres et tous les choux littéraires, comme le prouve l'implacable variété de ses dédicaces, qui réunissent des noms bien étonnés de se trouver ensemble; mais à quel âge serait-il permis de tout admirer, si ce n'est à vingt ans? A coup sûr, cela vaut mieux que de tout dénigrer; quoique M. des Essarts ait fait de fâcheux efforts pour imiter un peu tout le monde, malgré lui et en dépit qu'il en ait, il n'est pas un de ses vers où n'éclate son originalité native; il y a là à coup sûr un tempérament qui, un beau jour, s'affranchira des livres et des comédies. M. des Essarts sera lui-même, on n'en peut douter en relisant *le Repentir de Paul* et *la Seconde enfance*. Ce jour-là, son verre ne sera pas des plus petits, et il boira dans son verre.

La Légende d'un cœur, in-12, imprimerie Poupart-Davyl. — Ce petit volume de vers, sans nom d'auteur, tiré à 125 exemplaires dont 25 sur papier rose et ornés d'un portrait, est de M. Joseph Bouhnier, à qui le succès de ses deux précédents ouvrages, les *Rimes loyales* et *Etienne Dolet*, a donné le goût de l'anonyme.

THÉATRES

L'Odéon tient toujours la corde, avec trois pièces nouvelles — ou renouvelées.

Le Comte de Boursouffle, comédie au gros sel gaulois, parade mêlée de déclamations, comme le seigneur de Ferney se les permettait de temps en temps, — pour se délasser des tragédies pseudo-classiques. — Le héros s'appelle Boursouffle et l'héroïne mademoiselle de la Cochonnière. Les noms sont bien trouvés et nos personnages parlent comme on les appelle ; — mais la verve comique est franche. On rit.

On rit moins à la *Jeunesse du chevalier de Grammont*, qui avait pourtant bien de l'esprit, et que M. de Prémaray, qui n'est pas bête, vient d'arranger pour la scène... Jeunes hommes,

ne touchez pas à la hache! Quand un livre est bien fait, il ne faut pas le défaire, et surtout le défaire pour le simple plaisir de mettre un récit en dialogue. — Le public n'y trouve pas toujours son compte. Il est difficile d'ajouter à l'esprit du chevalier de Grammont, — et si on n'ajoute pas, il est inutile de le prendre. — *Est-ce clair?* comme dit M. Sainte-Beuve.

La dernière Idole, de MM. Daudet et Lépine, est un petit drame bourgeois, d'un ton assez sentimental, mais parfaitement juste, d'une touche fine et sobre, — ce qui ne nuit en rien à la puissance et à l'intensité de l'émotion ; — à tout prendre, une des meilleures choses que nous ayons vues depuis longtemps.

Théatre-Italien. M. Calzado a fait l'acquisition d'un *ténor* — nommé Naudin et qui a la modestie de ne pas s'appeler Naldini, ce qui lui serait bien facile. — C'est un chanteur plein de goût et de sensibilité ; la voix est jolie, quoique manquant encore de flexibilité : il chante tout droit. — La Trebelli s'est montrée vaillante dans la *Lucrezia*. La Trebelli fait honneur à Wartel, qui, dit-on, ménage en ce moment une surprise aux amateurs du vrai chant et de la grande et belle musique.

Bouffes-Parisiens. *Lugete, veneres*, Offenbach n'a plus son bâton directorial ; — ce sceptre d'ébène est passé aux mains de M. Varney. — Depuis le départ d'Offenbach, les marchands de corail ont vu baisser de 50 pour 0/0 le prix de leurs petites cornes contre la jettatura. — Mais pourquoi Offenbach est-il parti ?

Mon Dieu ! que j'en ai vu mourir de directeurs !

A ce propos, j'ai vu glisser sur une page du *Papillon* un pleur éloquent, versé par les beaux yeux d'Olympe Audouard sur la retraite de M. de Beaumont. — Tant de gens adorent le soleil levant, que nous savons bon gré à la directrice du journal bleu d'une sympathie très-noblement exprimée et en fort bons termes.

Madame Ugalde-Varcolier a donné vendredi, dans ses beaux appartements de la rue Saint-Marc, une magnifique soirée musicale et dansante, où se trouvaient réunies toutes les célébrités du monde artistique. — La fête s'est prolongée jusqu'au matin, et la maîtresse du logis en a fait les honneurs avec la grâce qu'elle apporte à toute chose.

Envoyer désormais à l'adresse de M. Poulet-Malassis, 27, rue Neuve-Bréda, tout ce qui regarde l'administration et la rédaction.

Les souscripteurs dont l'abonnement est expiré le 1er janvier sont priés d'en envoyer le montant.

Le Directeur : A. Poulet-Malassis.

---

135 — PARIS. TYPOGRAPHIE DE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30.

REVUE ANECDOTIQUE

DE 1862

—

2e QUINZAINE DE FÉVRIER

La manifestation Renan. — Une éphéméride dans l'histoire des immortels. — Un mot de M. Jules de Prémaray ; la candidature de M. Littré. — Un candidat de Palaiseau à l'Académie. — Le calembour par à peu près d'un immortel. — Méry *equitans in arundine longa*. — L'apoplexie du bœuf gras. — La misère d'un lexicographe. — Le fétichisme du condamné à mort. — Etonnement d'un colonel américain. — L'*Amateur d'autographes*, de M. Charavay. — Une profession inconnue. — Quand et comment la caricature de la *Poire* fut inventée. — Où M. Gustave Doré s'arrêtera-t-il? — L'éditeur P. Bry. — La vente du musée du colonel Du Pin. — Les ventes de chinoiseries de cet hiver. — Où se trouve la vérité sur le pillage du palais d'été de l'empereur de la Chine. — M. Antoine Fauchery. — Un nouvel ami de Nadar. — Mort au réalisme! — Une représentation-gala à Béziers. — Un propriétaire sérieux.

LA MANIFESTATION RENAN

Monsieur le rédacteur,

Après la manifestation About, voici la manifestation Renan. Vous plairait-il d'avoir des détails sur celle-ci comme vous en avez eu sur celle-là?

Depuis huit jours, le quartier latin avait changé quatre fois d'opinion au sujet de M. Ernest Renan. Lundi dernier, la jeunesse avait juré sa mort; le mardi suivant, mieux avisée, elle

avait décidé son apothéose. Sera-t-il dit que rien ne puisse se faire en France sans un côté gouailleur?

Certes, la situation de ce célèbre penseur est fort pittoresque : la jeunesse ne sait si elle doit le traîner aux gémonies ou le porter au Panthéon. Vous comprendrez donc la curiosité qui m'a conduit à l'ouverture de ce cours. J'ai été, au péril de mes jours, du nombre de ceux qui ont pu être introduits dans l'amphithéâtre. J'ai dit au péril de mes jours, et je m'explique. Un candélabre, entouré par la queue formidable qui s'était formée au Collége de France, tomba sur mes voisins qu'il blessa plus ou moins. — Certes, c'était là un mauvais présage, et M. Renan aurait dû s'en effrayer, mais on sait qu'il n'a pas beaucoup de préjugés. — Le tapage fut formidable dès notre entrée au cours ; tout d'abord il s'agit de savoir si les cléricaux avaient pu se faufiler en assez grand nombre. En effet, le hasard devait décider la bataille. La *queue* avait été coupée en deux : la première partie était entrée ; la seconde était restée dehors. Dans quelle partie étaient les cléricaux? voilà ce qu'on se demandait.

Je dois avouer que toutes ces opinions se réunirent tout d'abord dans un même cri : *A bas About!* Le nom de l'auteur de *Gaétana* est le mot d'ordre de toute la jeunesse. C'est un nom de passe pour les étudiants, qui le prononcent avec l'intonation dont leurs grands-pères se servaient jadis en disant : Polignac! — Mais, après avoir *engueulé* Edmond About pendant cinq minutes, il fallut procéder à de nouveaux exercices. On cria *Vive Guéroult!* pour indiquer qu'on avait lu et apprécié son article paru la veille au sujet de M. Renan. Mais les *chut!* assez nombreux étouffèrent ces vivats.

Il ne serait pas convenable, à ce que je crois, de faire défiler ici tous les noms politiques que la jeunesse salua de ses vivats ou de ses sifflets. Je veux seulement dire qu'aucune opinion bien caractérisée ne se fit jour : — la jeunesse reprit alors son cri d'*A bas About!* où elle était unanime. Pauvre About! il a trouvé le moyen de réunir les cléricaux et les libéraux, ce qu'a cherché en vain M. de Cavour, et ce qui est le problème du dix-neuvième siècle.

M. Renan paraît; — il est salué par un tonnerre d'applaudissements où se mêlent des sifflets qui rappellent les bruits aigus du vent dans une tempête.

M. Renan salue. — Le tonnerre roulait toujours avec un bruit formidable.

Une des dames qui étaient entrées d'avance (qu'allaient-elles faire dans cette galère ?) me dit :

— Je voudrais bien m'en aller.

Et elle priait ses voisins de la laisser passer; mais le plafond se fût écroulé sans qu'on l'entendît, tant ce monde était assourdi.

Une grossièreté (trois sous furent lancés sur sa chaise) fut faite alors à M. Renan; — elle fit redoubler les applaudissements. Quant à lui, il me rappela ces acteurs de *Gaétana*, qui semblaient jouer la pantomime.

Enfin les applaudissements et les sifflets tombèrent épuisés. — M. Renan put lire son discours imprimé en épreuve. — Je ne le répéterai pas, car, sans aucun doute, il paraîtra quelque part.

De temps en temps, le public saluait, avec des cris, un mot ou une idée qui passait; — les sifflets perdaient du terrain.

Enfin le formidable cri d'*A bas les calotins, à la porte!* s'éleva contre un des sifflets qui était à deux pas de moi; — il se tut; — la bataille était gagnée par les applaudissements. Je ne veux pas apprécier le discours, qui a eu, je crois, une partie grave; — je me contenterai d'en faire remarquer un mot :

« Messieurs, j'ai voulu vous dire tout cela dès aujourd'hui, parce que, devant entrer à mon prochain cours dans le fond de mon sujet, je crois que peu d'entre vous m'y suivront. »

C'était spirituel.

Que je regrette, monsieur, de ne pas écrire à un rédacteur politique; j'aurais des aperçus bien curieux à soulever, et à raconter des historiettes qui ne vous sont pas permises, quoiqu'elles soient anecdotiques.

M. Renan n'est point un orateur; il a un physique fort ingrat; mais il a montré ce sang-froid lymphatique qui, à un moment donné, peut faire un grand homme.

Quant aux étudiants, on dit que ceux qui ont été arrêtés dans les trois journées de la dernière semaine ont fait demander à un libraire de la galerie de l'Odéon les œuvres de Renan. Ils sont curieux de connaître enfin l'écrivain qu'ils ont tant applaudi et à propos de qui ils sont en prison.

—

Une éphéméride dans l'histoire des Immortels. — Le vingt février courant, le feu duc de Broglie a célébré la cinquantaine de ses noces avec l'Académie française sous l'apparence du prince de Broglie, son fils.

— Baiserai-je vraiment, papa? disait Diafoirus fils, dans son horreur, à son père, ombre vaine, et à ses vingt-deux témoins fantômes?

— *Annuerunt.*

—

Il n'y a pas plus de faute sans lendemain que de fête sans lendemain, et il se peut faire que les académiciens n'en soient pas à regretter aujourd'hui ce que rien ne les eût empêchés de faire hier. Quoi qu'il en soit, on peut parier que la plus prochaine nomination sera bonne, ou les palmes académiques, suivant le mot de M. Jules de Premaray, paraîtraient ne plus aimer décidément que les *restes*.

En même temps que de M. Théophile Gautier, on parle de M. Littré pour succéder à M. Biot.

Dans sa provinciale contre l'Académie, M. Sainte-Beuve, on se le rappelle, réclamait un fauteuil pour ce philologue éminent.

Pendant que l'Académie se traîne péniblement sur nous ne savons plus quelle lettre de son dictionnaire, M. Littré met la dernière main à son *Glossaire historique de la langue française.*

—

Lorsque nous avons donné à la candidature académique de M. Tapon-Fougas toute la publicité qu'elle méritait, nous ignorions un fait non moins digne de mémoire, — c'est la candidature de M. Drouin, de Palaiseau.

Non-seulement M. Drouin, de Palaiseau, a la noble ambition de remplacer feu Scribe, mais il a une telle foi dans le triomphe de sa tentative, qu'il a fait imprimer d'avance le

PROJET DU DISCOURS QUI DÉCERNERA UN PIEUX HOMMAGE A LA MÉMOIRE DE M. SCRIBE, LE JOUR DE LA RÉCEPTION DE SON SUCCESSEUR A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Messieurs,

Une pensée dominante me préoccupe et dicte mes paroles, à l'ouverture de la séance consacrée à mon admission parmi vous, comme membre élu par la manifestation de votre volonté, libre, judicieuse et prudente, au rang des illustrations littéraires dont la France s'honore, puisque c'est par votre choix que cette société se renouvelle et qu'elle se perpétue : c'est la pensée attachée à l'admiration qu'inspire à tous les cœurs français le souvenir du gracieux et fécond auteur dont je suis appelé, par la réunion de vos suffrages, à prononcer l'éloge.

J'ai accepté ce devoir, qui en devient la conséquence, avec la crainte de ne pas élever mon style écrit et narré à la hauteur de la noble mission que je suis appelé à remplir, bien que mon élection soit le résultat du désir que je vous ai exprimé et auquel vous avez daigné répondre. Je me vois, avec une juste appréhension, admis à l'honneur de prononcer au sein de l'Académie française le panégyrique de M. Scribe, de glorieuse mémoire.

Cette mission serait aussi active à exciter le zèle et l'émulation de son heureux successeur qu'elle devient agréable et engageante à remplir, si elle n'était pas accompagnée de la certitude d'exciter les vifs regrets des auditeurs d'élite em-

pressés de se rendre à cette convocation, par le rappel à leur souvenir, que ce sémillant et délicieux auteur a fait entendre, pour les agréments des sociétés bien composées, l'expression de sa dernière pensée.

« Mais sa gloire a franchi le plus lointain espace,
« Sur les ailes du temps, si tout fuit et s'efface,
« Chaque siècle conserve intact un souvenir,
« Qu'il est fier de porter aux siècles à venir. »

L'histoire de celui dans lequel nous vivons le félicitera d'avoir vu naître M. Scribe et d'avoir été témoin de sa gloire littéraire, et des prérogatives que notre époque a obtenues de pouvoir la porter à la connaissance et à l'appréciation des siècles qui lui succéderont.

C'est avec l'intention de contribuer à lui faire rendre cet éternel hommage, qu'après vous avoir priés, messieurs, de me permettre de vous présenter une nouvelle expression de ma gratitude et de la satisfaction que j'éprouve d'avoir été admis, par la manifestation de votre volonté bienveillante, à l'honneur de faire entendre ce discours, je me propose de le placer désormais en tête de mon poëme sur *les inspirations et les œuvres de l'esprit.*

Puissent ses lecteurs reconnaître dans sa rédaction la dissertation la plus vraie qu'il soit possible de produire des priviléges attachés au don précieux et éminent de l'esprit, lorsque, à l'exemple de M. Scribe, son heureux possesseur aura su faire, de ce privilége important, un emploi judicieux et remarquable !

La copie de ce discours, dont les premières et les dernières pensées sont reproduites, a été adressée à M. le secrétaire perpétuel de l'Académie française, avec prière d'en donner lecture à messieurs ses collègues, et de le rappeler à leur bienveillante attention, avant le jour de leur convocation, pour l'élection du littérateur appelé à succéder à M. Scribe.

L'auteur de ce projet de discours a l'espérance que le titre que MM. les membres de l'Académie française ont le droit de

lui décerner, fera cesser l'impossibilité qu'il a éprouvée jusqu'à présent de se faire entendre à l'instruction publique et aux deux théâtres français.

Certains lecteurs nous accuseront peut-être d'avoir imaginé ce qui précède. Ce serait nous faire trop d'honneur, car rien n'est, en pareil cas, moins fabuleux que la vérité. Les incrédules pourront s'en convaincre en s'adressant eux-mêmes à M. Drouin, à Palaiseau (Seine-et-Marne), ou bien grande route d'Orléans, 65, à Paris.

—

Le calembour par à peu près s'est glissé à l'Institut. Un académicien, interrogé sur les motifs qui l'avaient fait voter pour M. Autran, s'est contenté de répondre :

— Ma foi ! *Autran* celui-là qu'un autre.

—

Au point de vue comique, les quiproquos les plus féconds en résultats sont incontestablement causés par le grand nombre et la similitude des étages de ces casernes qu'on nomme à Paris maisons.

— Un jour, contait Méry, j'arrive tout haletant à une maison du faubourg Saint-Honoré. On m'avait invité à dîner pour six heures, et il en était bien sept. Je grimpe l'escalier, avec l'idée fixe d'un homme qui craint de tomber au milieu de gens attablés et furieux d'avoir attendu. Je sonne, la porte s'ouvre, et, de l'antichambre, je vois déjà briller les lumières de la salle à manger, et j'entends un cliquetis de fourchettes. — Ma foi ! me dis-je, prenons notre parti en brave et sauvons la position par un trait d'originalité qui peigne mon empressement.

Gardant mon chapeau, mon pardessus, j'enfourche ma canne et je fais irruption dans la salle, dont je commence à faire le tour, avec la pétulance et les hop! hop! d'un écuyer de huit ans. Tout en galopant, j'examine la figure des convives, et non sans surprise, car elles m'étaient toutes inconnues. Enfin, j'arrive au maître de la maison, qui me regarde avec de grands yeux... Fatalité! ce n'était ni mon amphitryon ni ses convives. Je m'étais trompé d'étage, avec la niaiserie d'un héros de Paul de Kock, et mon ingénieuse cavalcade, au lieu de tout réparer, me couvrait de honte et de ridicule...

— Que fîtes-vous alors?

— Ma foi! mon tour de manége n'était pas terminé, et je ne vis d'autre parti à prendre que d'achever en toute hâte. Arrivé à la porte, je tourne brusquement, je traverse l'antichambre et je me jette dans l'escalier toujours chevauchant... Mieux valait passer pour un fou que d'être réduit à confesser bêtement mon erreur.

Paris ne se doute pas des drames qui se jouent au travers de ses joies.

Un bœuf gras, d'énorme venue, devait orner de sa présence la procession traditionnelle. Ses proportions étaient assez monstrueuses pour faire l'orgueil et la gloire de M. Dutrône, l'éleveur philanthrope auquel la France et l'Europe doivent le bœuf sans cornes ou bœuf *désarmé*. Par malheur, le voyage en chemin de fer a tellement incommodé ce noble animal, qu'il a succombé aux suites d'une congestion que n'ont pu arrêter plusieurs saignées. Ce sont les tigres et les lions du Jardin des Plantes qui ont bénéficié du sinistre. — *Lugete, veneres.*

On sait avec quel luxe typographique furent données les anciennes éditions du dictionnaire de Napoléon Landais. Quel contraste entre le volume et l'auteur, lorsqu'on lit cet extrait d'un récent catalogue d'autographes :

16509 NAPOLÉON LANDAIS, lexicographe. *L. a. s.* au baron.... (1848), 1 p. pl. in-4. Il lui expose la profonde misère dans laquelle il se trouve et sollicite de lui une modique offrande, fût-elle de 5 fr. ou même de *cinquante centimes.* 4 »

—

Le fétichisme du condamné à mort continue à fleurir en France. Le *Journal des Débats* (18 février) prête sa publicité à une lettre où Dumollard, cet assassin, ce voleur, est représenté regrettant sa vache en termes bien sentis. « C'était une si brave bête ! » — et parlant du plaisir qu'il éprouvait, après une journée laborieuse, à se désaltérer avec une tasse de lait pur. — L'épisode de la vache ne donne qu'une faible idée des inepties envoyées aux grands journaux par leurs correspondants de Bourg. On s'arrache les photographies de Dumollard publiées par Etienne Carjat, et un pâtissier de Lyon lui dresse des statuettes.

—

Au point de vue naïf, le correspondant de Bourg ne vaut pas encore le correspondant américain du *Moniteur* (même date). Il nous apprend que la guerre des États désunis tend à prendre un caractère *sauvage.* Dans un ordre du jour, le colonel du 1er régiment du Kansas *se plaint amèrement* que des volontaires séparatistes aient tiré sur son arrière-garde. — Pauvre colonel ! vilains volontaires !

—

M. Charavay vient d'avoir une excellente idée en fondant l'*Amateur d'autographes*, journal bi-mensuel. Notre recueil a montré plus d'une fois tout le parti que l'histoire peut tirer de semblables sources. La vérité s'y rencontre mieux que dans maints gros volumes, et toujours sous une forme singulièrement attachante.

La feuille de M. Charavay est divisée en deux parties : l'une, bibliographique, passe une revue chronologique des anciennes ventes, et analyse tous les catalogues parus; l'autre publie un manuel de l'amateur d'autographes (par ordre alphabétique). Une chronique spéciale et un recueil de pièces inédites complètent utilement la publication.

—

Une profession inconnue. — Il existe à Paris un petit jeune homme, on dirait même un petit garçon, à la figure ronde, aux cheveux noirs et crépus, toujours souriant, toujours bien mis, et suffisamment impertinent.

Les dames aiment cela, aussi elles se l'arrachent. Nous parlons des dames de théâtre.

Les directeurs de théâtre le connaissent tous, M. Sari surtout, — est-ce parce qu'il lui ressemble en grand?

Il a pour profession reconnue de donner des nouvelles théâtrales aux journalistes : c'est lui qui fournit Dupeuty au *Figaro* et Prével au *Figaro-Programme*. Cela lui rapporte cent sous de ci, dix francs de là, et même davantage.

Son intimité avec les actrices est étrange; on pourrait croire qu'il est loué par certaines d'elles afin de passer pour leur fils.

Les fils des femmes légères semblent réhabiliter leur mère. (La Rochefoucauld.)

Au demeurant, c'est un garçon utile au monde des théâtres et des journaux.

Il s'appelle, croyons-nous, Victor Koning.

—

En attendant qu'un homme versé dans l'histoire de l'art contemporain, par exemple M. P. Burty, de la *Gazette des Beaux-Arts*, nous raconte la vie de Charles Philippon, mort le mois dernier, fondateur du *Charivari*, créateur des *Physiologies*, puis fondateur du *Journal pour rire*, et par-dessus tout inventeur de la fameuse caricature de la *Poire*, dont le souvenir traversera plusieurs générations, nous pouvons donner la date précise de ce dernier événement, et raconter les circonstances qui l'entourèrent.

Charles Philippon, gérant du journal *La Caricature*, avait déjà eu à subir, le 22 mai 1831, un procès à propos d'une caricature représentant « le gouvernement s'amusant à souffler des bulles de savon » sur chacune desquelles on lisait une belle promesse. Le procès avait roulé réellement sur ce que Philippon avait donné au gouvernement les traits trop reconnaissables du roi. « L'accusé, avait dit M. l'avocat général Aylies, n'aurait-il pas pu choisir, pour personnifier le système gouvernemental, une autre figure que celle du roi, celle du président du conseil, par exemple, et n'est-ce pas là une des conditions de la responsabilité ministérielle? » Après un plaidoyer d'une verve railleuse, Philippon avait été acquitté.

Son second procès fut soulevé à propos de deux caricatures assez faibles : *Le Replâtrage*, qui est, croit-on, d'Auguste Bouquet, et une autre dans laquelle était figuré

M. de Talleyrand. A l'audience du 14 novembre 1861, Philippon eut l'audace de faire passer, sous les yeux mêmes du jury, une feuille de papier (qui fut ensuite imprimée en *fac-simile*), et sur laquelle il avait écrit, au milieu de quatre croquis, déjà trop éloquents : « Si, pour reconnaître le monarque dans une caricature, vous n'attendez pas qu'il soit désigné autrement que par la ressemblance, vous tomberez dans l'absurde. Voyez ces croquis informes auxquels j'aurais peut-être dû borner ma défense : ce croquis ressemble à Louis-Philippe, vous le condamnerez donc? — Alors il faudra condamner celui-ci qui ressemble au premier, — puis condamner cet autre qui ressemble au second... — Et, enfin, si vous êtes conséquents, vous ne sauriez absoudre cette *poire*, qui ressemble aux croquis précédents. Ainsi, pour une *poire*, pour une *brioche*, et pour toutes les têtes grotesques dans lesquelles le hasard ou la malice aura placé cette triste ressemblance, vous pourrez infliger à l'auteur cinq ans de prison et 5,000 francs d'amende!! Avouez, messieurs, que c'est là une singulière liberté de la presse. — Ch. Philippon. »

Cette fois, le jury ne se laissa pas convaincre, et condamna bellement Philippon à six mois de prison.

—

Philippon, qui a fait en tout temps à ses opinions des sacrifices de toute sorte, n'en a pas moins été accusé d'avoir *vendu* le *Charivari* au parti légitimiste, et ce, sans autre raison que le nombre des abonnements légitimistes pris pour soutenir son journal dans sa lutte contre le gouvernement constitutionnel. Cette calomnie, qui, de l'*Histoire* de M. de Nouvion, a passé dans les *Mémoires* de

M. Guizot et dans l'*Histoire de la presse* de M. Hatin, doit donner lieu à des rectifications de la part des auteurs de ces deux derniers ouvrages.

—

De Charles Philippon à M. Gustave Doré, la transition existe, car on sait que les premiers dessins de ce grand Maître Jacques de l'illustration ont paru en 1847 dans le *Journal pour rire*.

On nous dit que le cabinet des estampes, qui tient à jour, autant que possible, la production artistique de la France, ne possède pas en ce moment moins de 45,000 pièces de M. Doré.

La faveur publique a donné un prix élevé aux productions de ce crayon facile et pittoresque, mais s'est d'abord marchandée à lui comme à peu près à tout le monde.

L'illustration entière du Rabelais, qui reste encore l'effort le plus original du jeune maître, surtout pour ceux qui ne connaissent pas *La bonne et la mauvaise fortune* de Boccace avec les figures de Hans Burgmaier, ne lui a été payée dans le temps que 3,000 francs par l'éditeur Bry.

—

P. Bry!!! quand on prononce ce nom, l'écho répond : *C'est qu'il a des bottes, bottes, bottes*, ou quelque autre chant de joie.

On ne peut promener les yeux sur la circonférence de cet homme de plaisir, sans voir en lui la mère Gigogne incommensurable de l'innombrable poussinée des romans à 20 centimes la livraison.

C'est P. Bry, on l'a oublié ou on ne le sait guère, qui a inventé, en 1847, la publication illustrée à 20 centimes,

moitié combinaison commerciale, moitié inspiration démocratique, autant pour témoigner de ses opinions, à ce qu'il dit, que pour faire des affaires.

P. Bry, qui a sur l'éducation des masses des idées à lui, imprimait simultanément en leur faveur le *Livre du Peuple* de M. Alphonse Esquiros, et le *Sopha* de Crébillon fils, à 20 centimes. On pourrait lui demander des explications à ce sujet, mais ni l'un ni l'autre de ces livres ne se vend ou ne se vendent plus.

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

Provenant en grande partie

DU PALAIS D'ÉTÉ

DE YUEN-MENG-YUEN

ET COMPOSANT LE MUSÉE JAPONAIS ET CHINOIS

de

M. LE COLONEL DU PIN

VENTE, rue Drouot, les 26, 27, 28 février et 1er mars 1862

Cette affiche a causé quelque sensation dans Paris à cause de l'incontestable authenticité des objets dont elle annonce la vente.

On avait vu exposée, il y a déjà plusieurs mois, rue Vivienne, une admirable tapisserie du même palais, donnée par le roi Louis XV à un empereur de la Chine. Le prix qu'on en demandait était considérable.

La préface du catalogue du musée du colonel Du Pin commence ainsi :

« Il a fallu que la diplomatie nous donnât accès au

Japon (1858), et que l'épée nous ouvrît la route de Pékin, (1860), pour nous faire connaître les richesses artistiques des deux grands empires de l'extrême Orient. Jusque-là, il n'en était venu en Europe que des spécimens secondaires, généralement modernes. Ceux que présente ce catalogue sont la plupart anciens, et d'une perfection dont les artistes indigènes contemporains semblent avoir perdu le secret. On trouve ici des pièces qui remontent jusqu'au vi^e siècle de notre ère ; il en est même un certain nombre qui sont uniques. »

Le catalogue compte 331 numéros. La 2e section, qui va du n° 282 au n° 331, est consacrée exclusivement aux objets provenant du palais impérial de Yuen-Ming-Yuen.

On y remarque :

282 — COUPE EN OR MASSIF, ornée de grosses perles fines, rubis, saphirs, fabriquée dans la période *Kien-Long*, 1736-1795 (trad. de M. Saint-Julien).

Cette coupe était dans la chapelle secrète de l'empereur.

283 — RELIQUAIRE EN OR MASSIF, orné de turquoises très-anciennes (divinité protectrice du palais), fabriqué le 25e jour du 11e mois de la 42e année de la période *Kien-Long*, 1777. (S. J.)

Au revers, inscriptions dans les quatre langues de l'Empire : chinois, mongol, mantchou et thibétain.

Était dans la chapelle secrète de l'Empereur.

290 — FLACON-TABATIÈRE de l'empereur, creusé dans un bloc de cristal de roche blanc, avec bouchon en cuivre.

306 — Deux ROBES DE L'EMPEREUR, en velours et soie brochés d'or fin, portant le dragon impérial à cinq griffes.

326 — CACHET EN PIERRE VERTE, aux armes de l'empereur de la Chine, et trouvé dans son cabinet particulier.

L'inscription porte : « J'écoute, je reçois les avis, je regarde et j'examine avec soin l'homme qui les donne. » (Teing-Chéou-Tchaï.) (S. J.)

Ce cachet servait à timbrer les pièces que l'Empereur venait de lire et qu'il trouvait assez importantes pour les examiner de nouveau.

329 — GRAND ALBUM REPRÉSENTANT LES 40 VUES DES PALAIS DE YUEN-MING-YUEN, peintures sur soie, légendes en regard de chaque palais, 40 feuilles doubles, collées sur carton, de chacune 0 m. 80 c. sur 0 m. 74 c. (S. J.)

Pièces uniques, et les seules qui nous conservent l'image des palais incendiés.

—

Les amateurs de curiosités chinoises et japonaises voient ainsi passer, dans les ventes de cet hiver, de nombreux et beaux objets de la même provenance, indépendamment de ceux auxquels on l'attribue pour exciter les enchères.

Les expositions qui précèdent ces ventes rappellent avec avantage, à certains égards, — soyons francs, à beaucoup d'égards, — celle faite au pavillon de Flore des présents de l'armée à S. M. l'Empereur.

—

On a beaucoup entendu parler du pillage du palais de Yuen-Ming-Yuen, et, cela va sans dire, en général avec envie par ceux qui n'y avaient pas assisté, quelle que fût leur profession.

La vérité, toute la vérité sur cet épisode extraordinaire de l'expédition en Chine, ne se trouve que dans les correspondances particulières, notamment dans les lettres à ses amis de M. Antoine Fauchery, correspondant officiel du *Moniteur*.

M. Antoine Fauchery, mort au Japon en mars 1861, entra un des premiers, lui septième, dans cet éblouissant garde-meuble. Il raconte qu'il se singularisa en en sortant les mains et les poches vides.

C'était un homme de lettres d'une nature aventureuse et d'un caractère chevaleresque, qui a vécu et qui est mort pauvre.

M. Antoine Fauchery ne figure pas dans la *Biographie des Contemporains*. Plaise à M. Vapereau de lui accorder une place entre madame Fath, élève de M. Robert-Fleury, et M. l'abbé Faudet, prêtre français.

Antoine Fauchery, né à Paris en 1824, étudia d'abord la peinture à l'atelier de M. Cogniet; mais la nécessité de gagner immédiatement sa vie le força à quitter la peinture pour la gravure sur bois. Cet art, qui touche de si près à un métier, satisfaisait mal les goûts poétiques de Fauchery; mis tout naturellement en rapport avec des hommes de lettres par les nécessités de son labeur quotidien, il se tourna vers la littérature et entra au *Corsaire* en 1846, en même temps que Vitu, Fiorentino, Banville, Plouvier, Marc Fournier, Nicole, Busquet. Il a écrit là de nombreux articles et quelques feuilletons excellents. Fauchery, rêveur en action, ne put se contenter

d'une plume en 1848; il partit, avec Nadar et tant d'autres, pour délivrer la Pologne, sur la foi de M. de Lamartine; on sait comment avorta cette expédition projetée. De retour à Paris, Fauchery collabora activement au *Journal pour rire*, au *Magasin des Familles*, dirigé par Léo Lespès, et à la fameuse *Revue comique*. Quelques-uns de ses contes publiés dans le *Magasin des Familles* sont des bijoux d'invention et de style. Fauchery était un *sertisseur*; il lui fallait beaucoup de soin, de temps et de peine pour achever une œuvre courte; plus que jamais il aimait la littérature, mais il comprit tout de suite qu'il n'en vivrait pas, et d'ailleurs le désir de voir l'entraînait au loin. C'était le commencement de l'Australie; Fauchery alla chercher au nouvel Eldorado une fortune qui lui permît de se faire homme de lettres. Après y avoir fait vingt métiers pénibles et dérisoires, et après avoir passé deux ans sous terre, il en a rapporté une vingtaine de mille francs. Par bonheur, il en rapportait aussi les *Lettres d'un Mineur en Australie*, qui, publiées par le *Moniteur*, lui permirent de repartir avec une mission; il devait décrire et reproduire par la photographie des sites de l'Australie, de la Chine et du Japon. Lors de la guerre de Chine, Fauchery obtint, par l'entremise de M. Dalloz, d'être attaché à l'expédition avec un titre officiel, et de devenir le correspondant du *Moniteur*. Au palais d'été, il a vu vingt fois à ses pieds la fortune qu'il avait vainement cherchée; mais il lui semblait moins facile de la ramasser là que de l'arracher à un filon avare. Fauchery, qui a si dignement représenté en Chine la presse française, est mort au Japon, au moment où il mettait en œuvre les matériaux d'un grand ouvrage sur ce pays si peu connu. Une position honorable, une récompense bien méritée l'attendaient en France, mais trop tard, comme toujours. Il a laissé une réputation d'esprit, de gaîté, de bravoure qui ne s'éteindra pas.

M. Nadar a un nouvel ami, — un nouvel ami qu'il ne tutoie pas encore.

Vous tombez, si l'on vous en prie, dans une méditation

profonde pour deviner le nom du mortel qui a pu inspirer au plus familier des hommes un si extraordinaire sentiment de respect.

Vous n'en sortiriez pas, si on ne vous criait à l'oreille : M. LOUIS VEUILLOT.

Mais ce n'est pas tout.

M. Nadar a aussi un ancien album sur lequel il prie les amis dont il est le Xercès de coucher quelques réflexions sur le train du monde, sur eux-mêmes ou sur Nadar.

M. Louis Veuillot n'a pas pu se défendre plus qu'un autre de payer ainsi la bienvenue de son amitié, à la vie, à la mort, avec le sémillant photographe.

Voici ce qu'il a écrit sur l'album :

« O mon Dieu ! pardonnez son flux de paroles à M. Nadar, car il ne sait ce qu'il dit. »

Que M. Louis Veuillot parodie à l'intention de M. Nadar les paroles de son Dieu mourant, c'est à quoi l'on ne pouvait guère s'attendre, et il faut convenir que..... Nadar est bien fin.

—

En attendant qu'on invente des exorcismes efficaces contre le *Réalisme*, on prodigue les imprécations à cette bête noire des imaginations superlatives.

L'académie de Saint-Quentin, qui a ouvert l'année dernière un concours sur le *Réalisme*, vient, dit-on, de dépêcher à Paris un M. Le Pas, avec la mission de combattre à l'encontre de tous les réalistes venants, et aussi de prêcher contre eux la croisade, afin de ne pas laisser moisir le sujet de son beau concours.

M. Le Pas, annoncé par le *Moniteur*, a parlé pour la première fois, le 13 février, au cercle des Sociétés savantes,

quai Malaquais, 3. Nous recommandons au *Siècle* cette éphéméride.

Cette séance n'avait rassemblé que trente-sept personnes, dont neuf dames, mais idéalistes de la première volée.

Nous avons bien peur qu'il en soit du cours de M. Le Pas comme de ce livre où Raymond Lulle avait réuni toutes sortes de syllogismes propres à interloquer le diable, en cas qu'il vînt à le rencontrer.

Le malheur fut que le diable ne se rencontra pas.

On a bien voulu nous adresser de Béziers cette affiche :

Par permission de M. le Maire.

THÉATRE DE BÉZIERS

Mardi 11 *février* 1862

REPRÉSENTATION GALA

LA PIE VOLEUSE

Opéra en trois actes.

L'HOMME AU MASQUE DE FER

Drame historique en cinq actes.

Pour l'Inauguration du Carnaval

INTERMÈDE GASTRONOMIQUE

PATÉ DE LIÈVRE AUX TRUFFES, — DINDE TRUFFÉE, — HAUTE PIÈCE MONTÉE EN BONBONS, — DESSERT, — SUCRERIES, — PANIERS BORDEAUX ET CHAMPAGNE.

NOTA. — Chaque personne prenant une place au Bureau ou à la location, recevra un *numéro* qui, tiré au sort, gagnera une des productions culinaires ci-dessus. Les Abonnés pourront

se faire remettre gratuitement au Contrôle un *numéro* pour le tirage, qui aura lieu à la fin du Spectacle. — La distribution des *numéros* sera *clause* à 9 heures, afin que le Bénéficiaire ait le temps de déposer dans l'urne les *numéros* correspondant à ceux qui auront été délivrés.

LOT ATTRIBUÉ A CHAQUE RANG DE LA SALLE

Premières et Parquet. — PIÈCE MONTÉE EN BONBONS.
Deuxièmes. — DINDE TRUFFÉE (pesant 10 livres).
Troisièmes. — PATÉ DE LIÈVRE AUX TRUFFES (pesant 10 livres).
Quatrièmes. — DEUX CAISSES DE NOUGAT de 5 livres chaque.
Parterre. — SIX BOUTEILLES DE BORDEAUX, SIX DE CHAMPAGNE.

Pour éviter l'encombrement, les bureaux seront ouverts à 6 heures. — On commencera à 7 heures.

Notre ami X***, l'homme au propriétaire, indigné de nos indiscrétions, nous en a récompensés par les révélations suivantes.

Il voyait avec stupéfaction le propriétaire promener chaque matin sous son bras et emporter chaque soir dans sa chambre, en s'en allant coucher, un gros énorme volume jaune dont il paraissait faire ses délices. X*** connaissait parfaitement le livre qu'il voyait à toute heure du jour traîner d'une chambre à l'autre. Il l'avait vingt fois ouvert et refermé aussitôt avec effroi, car c'était un de ces livres écrits pour n'être pas lus, et que l'on fait faire par son secrétaire pour justifier son entrée à l'une des classes de l'Institut. En un mot, c'était le *Traité de la bienfaisance publique*, par Gérando, un ouvrage en quatre volumes in-octavo de six à huit cents pages (petit texte). Que diantre ! se disait notre ami, un pareil être peut-il avoir à faire d'un traité de la bienfaisance publique, à moins qu'il n'y cherche les moyens de se dispenser de faire l'aumône !

Un jour il n'y tint plus :

— Ce livre vous plaît beaucoup?

— Euh ! comme cela. Ça n'est pas très-amusant.

— Je suis bien de votre avis ; aussi je me demande quel charme vous y trouvez.

— Que voulez-vous ! à la campagne il faut bien lire un

peu... on ne peut pas toujours se promener. Oh! je ne vais pas vite! Deux pages le matin, une page le soir, avant de m'endormir... Tenez! dit le propriétaire, en levant le signet, j'ai commencé à la fin de l'automne dernier, et je n'en suis encore qu'à la page 300 du premier volume. — Oh! j'en ai pour longtemps, ajouta-t-il avec un sourire de satisfaction.

— Mais enfin, puisque vous convenez que ce livre est ennuyeux, qui vous force?...

— Oh! oh! il n'est pas très-amusant, c'est vrai; mais il n'est pas trop ennuyeux non plus. Et puis c'est un ouvrage moral...

— Oui...

— Instructif...

— A la bonne heure...

— Il y a de bonnes choses; les idées de l'auteur, ses principes...

— D'accord, mais...

— Et puis enfin, que voulez-vous!... ON ME L'A DONNÉ!

Et comme X*** demeurait ébahi de cet *ultima ratio*, le propriétaire ajouta d'un ton paterne :

— Pendant que je lis celui-ci, j'en lirais un autre *qui m'aurait coûté quelque chose.*

Un soir, dans une réunion, X*** surprend son propriétaire dans un colloque chaleureux avec son voisin. Il parlait d'enthousiasme, et la chose était assez rare pour piquer la curiosité. A force d'attention il attrape, à travers la conversation générale, les paroles suivantes.

— Extrêmement avantageux!!! disait le propriétaire avec feu.

— Vraiment?

— Et songez qu'on ne s'aperçoit de rien : c'est absolument comme si l'on était dans son salon!

— Dans son salon?

— Mon Dieu! oui. L'on vous y conduirait les yeux bandés, vous croiriez être dans le boudoir d'une dame.

— C'est incroyable!

— C'est prodigieux! L'affaire se fait avec promptitude (économie de temps considérable!), sans inconvénient d'aucune sorte, et avec une perfection!... Je ne vous dirai pas qu'il n'en reste pas une goutte... non... mais

je parierais gros qu'il n'en reste pas plus d'un demi-verre, un verre, un verre tout au plus!

— C'est admirable!

En s'informant du motif de cet enthousiasme, X*** apprit qu'il s'agissait d'un nouveau système de vidange.

On jugera du degré d'intimité auquel X*** était parvenu avec son *sujet* par la confidence qu'il en reçut un matin pendant une de leurs promenades.

C'est le sujet qui parle :

« Monsieur, quand je me suis marié, la noce s'est faite ici, dans cette maison qui appartenait à ma mère. Nous avons couché, ma femme et moi, dans la chambre que je vous loue. La bonne qui m'avait élevé me dit, le soir pendant la fête : Monsieur, c'est moi qui ai arrangé votre chambre; et soyez tranquille, votre dame sera contente. — A minuit l'on va coucher la mariée, et quelque temps après l'on vient m'avertir que je pense à aller la rejoindre. Il faut vous dire que j'avais dansé toute la soirée, qu'on était en juillet, et que j'étais, comme de juste, chaussé un peu plus serré que je ne le suis d'habitude. La danse, la chaleur avaient fait gonfler mes pieds ; de sorte que depuis deux bonnes heures je donnais mes bottes vernies au diable. Et, ma foi! je désirais autant quitter la fête pour me déchausser que pour aller me coucher auprès de ma femme. En arrivant dans la chambre, la première chose que je cherche, c'est mon tire-bottes. Ne voilà-t-il pas que cette g... de bonne n'avait pas seulement paré la chambre en y mettant des fleurs, des rideaux blancs, est-ce que je sais ! mais qu'elle en avait retiré tout ce qui lui avait paru vilain pour l'œil d'une demoiselle, tout ce qui lui avait paru, comment dire?... trop garçon, et, entre autres choses, le tire-bottes! Je cherche, je cherche!... Et ma pauvre femme qui me voyait tourner et retourner dans la chambre, me disait de son lit : Mais. mon ami, que cherchez-vous donc ? — Vous ne croiriez pas que je n'osais pas le lui dire? On est si bête quand on est jeune! Je me tordais les cou-de-pied dans les barreaux des chaises ; je m'empoignais les talons... Bah! enfin...

— Mais, interrompit X***, pourquoi ne coupiez-vous pas vos bottes?

— Oh! monsieur, y pensez-vous? des *bottes toutes neuves!*

— Enfin, comment avez-vous fait?

— Ma foi, je me suis enveloppé les pieds tout bottés dans des serviettes, et je me suis couché comme cela!!!

L'anecdote par laquelle nous allons finir nous paraît témoigner que notre ami n'employait pas toujours, dans ses études, les voies les plus légitimes. C'est une véritable violation de la foi conjugale.

Un jour, la femme du propriétaire remarque en se mettant à table que la chemise de son époux dépassait les nuances grisonnantes tolérées même dans la plus grande intimité.

— Mon ami, dit-elle, vous avez là une chemise qu'il faut changer.

L'époux jette un regard négligent sur l'objet incriminé, et ne dit mot.

Le lendemain, au dîner, la même chemise se représente, avec aggravation de délai.

— Mais, mon ami, dit la dame un peu offensée, je croyais vous avoir averti que vous aviez à changer de linge!

— C'est bon, dit le mari.

Le jour suivant, même chemise, arrivée au troisième degré du crime.

Voilà une femme furieuse qui s'indigne, qui s'écrie, qui se révolte.

— Est-ce donc une si grande affaire, monsieur, que de mettre une chemise blanche???

— Une chemise blanche! Tu es bonne, toi! Tu crois que cela se fait comme cela! Une chemise blanche! — Mais pour mettre une chemise blanche, IL FAUT UNE OCCASION!

Envoyer désormais à l'adresse de M. Poulet-Malassis, 27, rue Neuve-Bréda, tout ce qui regarde l'administration et la rédaction.

Les souscripteurs dont l'abonnement est expiré le 1er janvier sont priés d'en envoyer le montant.

Le Directeur : A. POULET-MALASSIS.

175.—PARIS. TYPOGRAPHIE DE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30.

REVUE ANECDOTIQUE

DE 1862

1re QUINZAINE DE MARS

Petite chronique de la *Reine de Saba*. — Bruits académiques : Avénement de M. Dufaure. La candidature de M. Auguste Barbier. Ce qu'on gagne à être un poète célèbre. — Une phrase de M. le prince de Broglie. — Résultats de la vente Labédoyère. — Murger jugé deux fois par M. AlphonseDuchesne. — Une aliénation de bibliothèque militaire. — Les trois photographies de madame Audouard. — La Fontaine à la Bourse. — Un café trop cher. — La vente des *Lions*. — Quelques pseudonymes. — *L'Alliance des lettres* et le *Petit journal du mois*. — A propos d'uniformes. — La propriété littéraire et le mémoire de M. Charpentier. Révélations financières sur les productions de Balzac, G. Sand, Victor Hugo, etc. — Œuvres inédites de La Rochefoucauld. — Deux nouveaux combats pour et contre Alaise. Les conclusions de M. Delacroix.

HISTOIRE DE L'OPÉRA DE LA REINE DE SABA.

L'Opéra est le pays de la tradition; tout est tradition dans ce fameux théâtre, depuis le salut particulier que les contrôleurs en cravate blanche adressent à l'entrée à *messieurs les abonnés*, jusqu'aux suisses en grande livrée impériale, culotte courte, chapeau à trois cornes, qui ont la police des coulisses. Or, il est de tradition à l'Opéra que les premières représentations n'y aient lieu que le vendredi. On ne manque jamais, à la veille de l'apparition

d'un grand ouvrage nouveau, d'annoncer que pour cette fois il sera joué dès le premier jour de la semaine prochaine, irrévocablement lundi; — non moins irrévocablement la représentation est remise et toujours elle a lieu le vendredi suivant. On allègue une indisposition subite de la première chanteuse, un enrouement de la basse, un bal à la cour, raisons colorées et qui servent d'excuse auprès du public naïf : la seule raison, la vraie raison, la raison sans réplique, c'est la tradition ! « Les premières à l'Opéra ont lieu le vendredi ! »

Donc, c'est le vendredi 28 qu'a eu lieu *la première* de la *Reine de Saba*, l'ouvrage de l'année (l'Opéra ne joue jamais par an qu'un seul grand opéra nouveau), le dernier ouvrage de M. Gounod, l'auteur heureux de *Faust*, l'auteur malheureux de la *Nonne sanglante*. Le poëme est le début, en fait de grand opéra, de deux *paroliers* en grande vogue à l'Opéra-Comique, MM. Michel Carré et Jules Barbier, lesquels auraient mieux fait pour leur gloire de ne pas sortir de leur petit jardin. Il est difficile de rien imaginer de plus plat, de plus banal, de plus long et de moins dramatique que l'action qu'ils ont tirée de la légende biblique. Notez que le sujet est superbe : c'est Salomon dans toute sa gloire, et cette reine venue des contrées merveilleuses, attirée par sa renommée ; c'est la construction du Temple, ce grand événement mystérieux et symbolique qui a ébranlé les imaginations si vivement que l'ordre des Templiers au moyen âge et la franc-maçonnerie, encore aujourd'hui, prétendent remonter jusqu'aux affiliations des ouvriers du temple de Salomon. Le Talmud contient là-dessus de très-curieuses et poétiques légendes: Il y a quelques années, un Israélite érudit, M. Joseph Cohen,

jadis rédacteur en chef du *Pays*, s'était occupé à extraire et à coordonner les principales, et il y avait deviné un admirable sujet d'opéra. Il en remit le projet à son ami Halévy, et le sujet enthousiasma l'auteur de la *Juive*. Malheureusement l'idée ne fut pas poursuivie. M. Halévy était déjà préoccupé de son opéra de *Noé ou le Déluge*, qu'on dit terminé maintenant, qu'on annonce pour l'an prochain afin de ne pas sortir de la Bible, et le roi-prophète eut tort devant le patriarche.

Vers le même temps, M. Joseph Cohen fit connaître quelques-unes de ces légendes, traduites du Talmud, à Gérard de Nerval ; c'est l'origine du roman publié dans le *National*, d'où les librettistes actuels ont tiré le poëme sur lequel s'est escrimé M. Gounod. Il n'est pas question de raconter ici toute l'histoire. Salomon le sage, que les poëtes appellent Soliman, — idée ingénieuse, couleur orientale ! — y joue un rôle assez mesquin ; on en a fait un jaloux d'opéra-comique. La reine de Saba, non moins opéra-comique, s'éprend d'Adoniram, l'architecte en chef de Salomon.

Adoniram est le ténor, c'est le grand rôle ; aussi les suites de l'action apprennent que cet entrepreneur de bâtiments n'est point ce qu'un vain peuple pense, c'est un prince déguisé, un petit-fils de Tubalcain ; la reine peut donc l'épouser sans mésalliance et il deviendrait roi de Saba, n'étaient trois ouvriers mécontents qui le poignardent au coin d'un bois. On l'enterre en grande pompe avec un finale et une escorte de flambeaux qui rappellent légèrement le dénouement du *Tannhauser*.

La mise en scène de cet opéra a donné lieu à quelques particularités anecdotiques. La *Reine de Saba* avait cinq

actes à l'origine ; au dernier moment on a amputé non sans douleur, un acte tout entier, celui qu'on appelait dans les coulisses l'*acte du four*. Il avait pour sujet une vaste opération de fonderie, la coulée de *la mer d'airain*, piscine de bronze gigantesque qui figurait, paraît-il, dans le temple de Jérusalem. On devait voir le fourneau dans lequel bouillonnait le métal en fusion, le moule devait éclater au moment décisif et inonder le théâtre de cette lave enflammée. Ce tableau pyrotechnique marchait assez mal, l'effet de terreur était complétement raté, et les flammes de Bengale assez maigres qui éclairaient le fourneau effondré ne parvenaient point à donner l'idée d'un grand péril, la musique elle-même était fort monotone, et rien ne marchant, le peuple des coulisses avait baptisé ce tableau l'*acte du four*, moitié pour le fourneau, moitié pour l'effet manqué, car on sait qu'en argot de théâtre on appelle *un four* tout ce qui ne réussit point.

L'acte du four a manqué de passer néanmoins, ce n'est qu'à la dernière répétition générale que sa suppression fut décidée. Cette répétition en très-petit comité, trente ou quarante spectateurs en dehors des gens du théâtre, se prolongea jusqu'à une heure avancée de la nuit ; le ministre d'État et la comtesse Walewska, le prince et la princesse de Metternich, patronne invaincue du *Tannhauser*, y assistèrent jusqu'au dernier moment ; la princesse applaudissait avec enthousiasme en croquant des bonbons. A la fin, le comte Walewski fit à Gounod un geste amical avec deux doigts, imitant les ciseaux, qui voulait dire : Coupons ! coupons ! Ce fut l'arrêt de mort de l'*acte du four*. Restait à le signifier aux intéressés : M. Royer emmena les auteurs au café Anglais pour préparer les raccords séance tenante,

et c'est alors que fut prononcée par M. Jules Barbier, toujours solennel, cette parole mémorable : « Je ne souffrirai pas qu'on mutile un pareil chef-d'œuvre ! » Nonobstant le chef-d'œuvre fut mutilé. Il n'y a de regrettable dans l'acte enlevé qu'un chœur d'ouvriers d'un effet grandiose et un sextuor, l'invocation à Tubalcain, *dieu du feu*.

La *Reine de Saba* n'a pas eu de répétition générale avec costumes, c'est un accroc aux traditions de l'Opéra. On s'est aperçu au dernier moment que tant de loges, tant d'entrées avaient été promises par le ministre, par ses amis, par les auteurs, etc., etc., qu'on ferait salle comble, et que ce serait la vraie première représentation, une première représentation dans les conditions les plus périlleuses, une première représentation sans David et ses lévites. David est le chef de claque de l'Opéra; c'est un personnage; sa charge vaut plus de soixante mille francs.

Quelques mots du ballet. Il est long : il le fallait pour satisfaire le parti de la danse, tout-puissant à l'Opéra. Il y a deux premières danseuses, ce qui ne s'était jamais fait et ce qui est plein de dangers pour l'avenir. Si d'aventure Mlle Zina a plus de succès que Mlle Livry, il y aurait beaucoup de chances pour que celle-ci se sentît, au bout de quelques représentations, de grandes dispositions à être subitement malade. Quand une danseuse a une faiblesse dans un orteil, il n'y a pas de médecin qui puisse en conscience assurer qu'il n'en est rien. A la rigueur on voit clair dans le gosier des cantatrices, mais les jambes des danseuses sont un mystère impénétrable. C'est ici qu'il faut que David se distingue par l'impartialité politique de ses applaudissements.

On a remarqué que ce ballet est dénué de ce pas de six

ou de huit avec la petite variation de rigueur pour chacune des charmantes personnes qui y figurent, qu'on introduit dans presque tous les ballets et qui s'appelle ordinairement le *pas des protections*, parce que les danseuses qui y paraissent ne l'obtiennent que par la grâce de références de premier ordre. Deux premières danseuses, nul pas des protections! tout ceci est fort sinistre. Où allons-nous? Un degré de plus et nous tombons en pleine révolution, dans quelque chose d'aussi radical et d'aussi subversif que M. Wagner, qui parlait tout simplement de supprimer le ballet.

Un des poëtes de la *Reine de Saba* a parlé fort irrévérencieusement du charme de la danse, s'adressant à M. Petipa, ex-danseur et chorégraphe en titre de l'Opéra. On peut croire que le librettiste a été remis à sa place du ton qui convient à un maître de ballet parlant à un simple poëte. Si les auteurs de la *Reine de Saba* s'amusent à offenser la danse, si l'orchestre, comme on le prétend, n'éprouve pour eux qu'une sympathie fort discrète, et si David lui-même est à leur égard du parti modéré, voilà des gens bien mal lotis, et pourtant M. Gounod est un habile homme, un homme plein de ressources et d'adresse. M. Gevaërt le sait bien.

—

M. Dufaure fait partie de l'Académie depuis le 3 mars 1862.

Quoique, suivant l'usage, le vote ait été secret, tout le monde sait que pour la première fois M. Guizot et M. Thiers ont donné leur voix au même candidat, M. Dufaure.

MM. Camille d'Houssaye et Autran se sont tenus en cariatides à l'entrée de la salle du scrutin.

Pour supporter un poids si lourd,
Sisyphe, il faudrait ton courage.

M. Autran se désespère; on lui a dit que le titre de son second recueil de vers, *Ludibria ventis*, est sybillin. On le traduit ainsi :

Autran en emporte le vent.

On a quelque peu parlé de la candidature de M. Auguste Barbier au fauteuil de M. Biot.

Nous la mentionnons sans y croire, mais nous prendrons occasion de cette nouvelle, fausse ou vraie, pour montrer, par l'exemple de M. Barbier, combien peu, quand elle se vend, la poésie fait vivre son homme.

Réserve faite des œuvres poétiques de MM. de Lamartine, Victor Hugo, Béranger et Alfred de Musset, aucun volume de vers n'a eu, depuis quarante ans, un plus grand succès de vente que les *Iambes* de M. Barbier.

Ce livre, publié pour la première fois en 1831, a atteint cette année-ci sa douzième édition.

Depuis 1855 qu'il est exploité par M. Dentu, chaque nouvelle édition se tire à 1,500 exemplaires.

A supposer que le tirage de toutes les éditions, depuis la première jusqu'à la dernière, se soit toujours tenu à ce nombre, ce qui est peu probable, cela ferait un total de 18,000 exemplaires, sur chacun desquels il peut revenir à M. Barbier 50 cent., peut-être moins, mais pas davantage. — Soit, en trente ans, 9,000 fr.

Et voilà comment ce qui donne la gloire n'assure pas l'existence.

Ajoutons, pour rassurer les admirateurs de M. Barbier, qu'il avait heureusement pris la précaution de naître avec une vingtaine de mille francs de rente.

—

Tous les amis de M. de Broglie ont oublié de faire valoir son plus beau titre à l'immortalité. Ce titre, nous le rappelons d'autant plus volontiers qu'il consiste en une simple phrase :

« ... C'étaient les eunuques, ces victimes dévouées de l'immoralité des cours anciennes, toujours pressés de cacher leur humiliation sous l'éclat du pouvoir, et de tromper par l'activité de l'intrigue l'oisiveté de leur vie. »

(*L'Eglise et l'Empire romain*, par A. de Broglie. — Deuxième partie, tome 1er, pages 14 et 15.)

—

La vente La Bédoyère a produit un peu plus de 155,000 fr. Les prix atteints par un grand nombre d'articles prouvent que le goût des beaux livres n'est pas près de s'éteindre, et que les amateurs deviennent plus intrépides à mesure qu'ils deviennent plus difficiles. Ainsi, des livres acquis à des ventes qui passèrent, dans leur temps, pour avoir fait faire bien des folies, aux ventes Renouard, Coislin, de Bure, ont été revendus beaucoup plus cher qu'ils n'avaient coûté. L'histoire du Vieux et du Nouveau Testament, de David Martin, achetée 180 fr., de Bure, en 1849, a été vendue 700 fr.; les trois cents dessins de Marillier pour la Bible, achetés 1,299, de Bure, avec le texte, ont été adjugés tout seuls au prix de 3,995 fr. les dessins du même pour les œuvres de l'abbé Prévost, achetés 627 fr., Renouard, ont été vendus 1,105 fr.; les *Fables* de Dorat, épreuves *avant le texte* (n° 1,068), achetées 192 fr., Coislin, vendues 600 fr.; les *Contes* de La Fontaine, édition des fermiers généraux, achetés 205 fr.; même vente, vendus 790 fr.; le *Daphnis et Chloé*, édition

dite du Régent, avec une magnifique reliure de Padeloup, qui a été vendu 1,210 fr., avait coûté 295 fr. Le recueil de divers petits ouvrages de Perrault, manuscrit avec des dessins originaux de Lebrun et de Séb. Leclerc, acheté 600 fr., Coislin, a été vendu 1,585 fr. Nous pourrions citer beaucoup d'autres articles sur lesquels des bénéfices assez jolis ont été réalisés; nous ne parlerons plus que de la perle de la vente, l'*Adonis*, de La Fontaine, magnifique manuscrit de Jarry. M. de La Bédoyère le possédait depuis 1825, et l'avait payé 2,900 fr. Lors de sa première vente, il le racheta moyennant 1,550 fr., et bien il fit, car ce manuscrit a été poussé jusqu'au prix très-respectable de 9,025 fr.

Un homme qui possède pour 155,000 fr. de livres peut assurément passer pour un bibliophile; mais M. de La Bédoyère avait bien d'autres droits à ce titre : on assure que ses doubles, flanqués de quelques livres qu'on a laissés de côté, bien qu'ils ne fussent pas sans importance, formeront la matière d'un second catalogue aussi volumineux que le premier. Quant à sa collection de journaux et brochures relatifs à la révolution, elle se compose de quelque chose comme 50,000 volumes ou cartons.

Alphonse Duchesne ou la Double conscience.

Alphonse Duchesne.

> Oh ! mon Dieu ! quel mystère étrange !
> J'aperçois deux hommes en moi.

En 1857, M. Alphonse Duchesne rédigeait le *Diable boiteux*, et dans un article très-habilement fait, en vérité, célébrait la Brasserie des Martyrs et donnait des éloges à ses habitués.

Alors, *le café de la Belle-Poule* n'était pas inventé.

En 1857, M. Alphonse Duchesne écrivait donc :

« Continuons, historien consciencieux et trop véridique, à dévoiler à la France les mystères de la mirifique Brasserie des Martyrs. — Une consolante pensée nous soutient

dans nos labeurs ardus. Nous savons que la postérité reconnaissante nous récompensera de lui avoir légué les silhouettes fidèles de tant de grands hommes que sans nous elle n'eût jamais connus. Vaste berceau de petites gloires et de renommées *in partibus*, la Brasserie sera devenue immortelle, et nous mourrons satisfait. »

(Le Diable boiteux. Dimanche 26 avril 1857. — Article intitulé : *Les Docks de l'Esprit.*)

En 1860, M. Alphonse Duchesne ne chante plus la Brasserie ni ses « illustrations. » Il les combat, il les attaque.

Il a changé de café, voilà tout.

Le Diable boiteux, dimanche, 26 avril 1857. — *Les Docks de l'Esprit*, signé : Alphonse Duchesne.

« Permettez-moi de vous présenter d'abord un homme qui se présenterait beaucoup mieux lui-même, l'auteur de *la Vie de Bohême* et du *Pays latin*, H. Murger, le plus grand parmi les jeunes et le plus spirituel parmi les forts. C'est assurément lui qui, dans la génération intermédiaire, représente avec le plus d'éclat le roman français : il a le trait, il a la grâce, il a le sentiment. Il charme, il passionne, il fait rêver. Dans ses œuvres de la seconde manière, préférables peut-être aux autres, — dans *es Buveurs d'eau*, par exemple,

Figaro, jeudi 7 novembre. *Lettres de Junius.* — II. *Casaque Verte.* — M. de Villemessant a avoué que cette lettre était d'Alphonse Duchesne.

« Mürger, j'en suis convaincu, ne laissera dans l'histoire littéraire d'autre trace que celle de ces *poetæ minores*, agréables et rien de plus, qui abondent en ce demi-siècle si fertile en jolies médiocrités de toutes sortes. Par quoi vivrait-il? par le style? Il s'était fait, par un travail méthodique et un procédé artificiel, une langue macaronique, tourmentée, peu française, qui n'est autre chose que la préciosité dans le trivial, la phrase-peuple habillée en duchesse, le bal masqué du dictionnaire. Par

il ouvre aux imaginations alertes des horizons merveilleux, et fait arriver, par une pente insensible, à une sorte de voluptueux attendrissement, les âmes pénétrées de vagues mélancolies. Mürger a de l'esprit, disent les hommes. Mürger a du cœur, pensent les femmes. Il a beaucoup de l'un et beaucoup de l'autre, ne vous en déplaise, et ajoutez-y une forte dose de bon sens. »

la gaîté? Elle est plus apparente que réelle, plus à la surface qu'au fond. Elle s'alimente à des sources insalubres, et l'on sent que lui-même n'y croit pas. Il rit, mais de choses profondément tristes; quoi de plus triste, en effet, que les choses malhonnêtes? et son rire dégénère souvent en grimace et devient macabre. Par son esprit? Esprit de mots, bric à brac, cliquetis, paillettes, étincelles; il vous étonne quelquefois, comme le tour de force ou d'adresse d'un acrobate, voilà tout. L'esprit, chez Mürger, ne jaillit presque jamais que du choc des expressions; il réside rarement dans la pensée; il manque de portée. La capsule brille, le coup part — et fait long feu.

Plusieurs régiments de la garde ont des bibliothèques particulières, ce qui est certes une excellente idée.

La collection du 4e voltigeurs se distinguait entre toutes par le nombre et par le choix des livres qui la composaient. Aussi avons-nous été fort étonné de voir les étalages des bouquinistes du quai ornés de volumes au timbre de ce régiment. Plusieurs personnages, entre autres les généraux M... et L..., n'y ont pas reconnu sans déplaisir des ouvrages qu'ils avaient été heureux d'offrir à une

institution utile, mais qu'ils n'auraient, à aucun prix, voulu voir vendre sur la voie publique.

Nous ne tenons pas à nous enquérir des motifs qui ont déterminé une pareille aliénation, mais elle paraît condamnable à un certain point de vue. Que la bibliothèque dont nous venons de parler vende des volumes provenant d'achats, elle est dans son droit ! mais elle aurait pu brûler ou tout au moins distribuer ceux qu'on lui avait donnés il y a deux ans à peine.

—

Le procès intenté par madame Olympe Audouard à son mari a fait tout le bruit qu'il méritait. Les plaidoyers des deux parties ont présenté ceci d'étrange qu'ils ont puisé leurs arguments, — pour et contre, — dans un seul et même livre.

Nous voulons parler de *Comment aiment les hommes*, ce roman par lettres ou plutôt ce dithyrambe fougueux contre le sexe masculin. Sexe peu rancunier toutefois ! car il s'est précipité avec idolâtrie sur les petites éditions d'amateurs ornées des trois photographies qui représentaient madame la rédactrice en chef du *Papillon* sous trois costumes : 1° En toilette de ville ; 2° en robe de chambre ; 3° en turque. — En turque? — Parole d'honneur.

—

Le monde de la bourse, qui s'occupe peu de littérature, accueille cependant avec faveur une petite fable due, s'il faut en croire la chronique, aux méditations d'un de nos grands financiers. Voici ce joli morceau; la morale n'en est pas neuve, mais elle est encore moins consolante :

La bourse ayant haussé
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la baisse fut venue.
Elle alla crier famine
Chez la banque sa voisine
N'ayant plus d'obligation
Pour faire aller la maison.
La banque n'est pas prêteuse,
C'est là son moindre défaut :
« Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
— Chaque jour, à tout venant.
Je haussais ne vous déplaise.
— Vous haussiez, j'en suis fort aise;
Eh bien ! baissez maintenant.

Ce qui ne baisse point c'est le prix des cafés. Le café du Helder, boulevard des Italiens, vient d'être vendu pour la faible somme de 650,000 francs. Le Pactole coule chez les marchands de limonade.

Une vente nouvelle va s'ajouter à toutes celles qui sont inscrites déjà dans les fastes de la galanterie parisienne. A l'heure où nous mettons sous presse, les amateurs de curiosités, les fanatiques du *bibelot* s'apprêtent à prendre le chemin des Champs-Elysées pour assister à la vente de mademoiselle Anna Délion, fort tambourinée depuis trois jours dans les annonces des grands journaux. On parle surtout d'un collier de 606 perles fines, et d'une excellente bibliothèque *classique* (*sic*). — On appelle cette vente :

la vente des *Lions*. — Cette folâtrerie paraît d'un excellent augure pour la composition du public enchérisseur.

—

L'auteur de la brochure *Victor Hugo devant Napoléon* est M. Louis Lavedan.

M. Charles Dècle a usé du pseudonyme de Gaston Dargy pour publier les *Miettes du festin de la jeunesse*.

Les feuilletons de la *Presse* signés Antoinette sont de mademoiselle Dubois d'Yerres.

Le courriériste des *Salons de Paris*, *revue anecdotique du grand monde* : Manuel de Notine, lisez : Madame Marie de Grandfort.

—

Deux périodiques nouveaux :

L'*Alliance des lettres*, recueil des œuvres inédites des savants et des littérateurs, sous la direction de M. Marchal (de Verdun), doit paraître 52 fois par an lorsque les abonnés seront au nombre de 3,000 ; et au-dessus de ce nombre, augmenter ses livraisons de pages supplémentaires.

Le *Petit Journal du mois*, mensuel, écrit, dit-on, par la jeune rédaction de la *Revue française* de M. Desmarets, a donné, dans son numéro de février, les noms des membres de l'Académie qui ont voté pour M. de Broglie, le scrutin ayant été *secret*. Très-vif d'un bout à l'autre. Nous empruntons à sa Gazette deux traits pris *au hasard* dans la chronique mondaine.

Pour peu qu'on reste quelques années chez soi, l'on est tout surpris, en rentrant dans le monde, des réformes de toute sorte qui s'y sont opérées. Ainsi, autrefois, un maître de maison

s'habillait exactement comme ses invités. La seule chose qui le distinguât, c'est qu'il laissait son chapeau dans sa chambre à coucher, au lieu de le tenir à la main comme les autres. Il paraît qu'il n'en est plus ainsi. M. le ministre des affaires étrangères a paru à son bal en habit noir, en culottes courtes, en bas de soie, un chapeau à plumes de sénateur sous le bras.

Nous savions bien que M. Thouvenel était le meilleur rédacteur de dépêches de son temps, un bon ambassadeur, un ministre de talent, mais nous ignorions qu'il fût un novateur en matière d'étiquette. On apprend tous les jours.

Aux soirées de M. Delangle, un fait à peu près pareil s'est produit. M. Delangle est un excellent avocat, qui a été bâtonnier, et qui a l'esprit, propre aux gens supérieurs, de s'en faire gloire. Il reçoit chez lui des magistrats qui n'y viennent ni en robe rouge, ni en robe noire, mais simplement vêtus de fracs, comme il convient. Quelle n'est pas la stupéfaction de ces graves personnages de voir au milieu d'eux le secrétaire particulier de M. le ministre vêtu d'un superbe uniforme! Est-ce encore une mode nouvelle que les secrétaires de ministres soient en uniforme? est-ce un vœu? est-ce un pari?

—

Une séparation qui fit jadis grand bruit dans le monde parisien fut amenée par une anecdote que la *Revue anecdotique* regretta toujours de ne pas avoir saisie au passage. Cependant, en ces occasions-là comme en beaucoup d'autres, mieux vaut tard que jamais. Voici donc cette histoire ; elle est ce qu'on pourrait appeler *à triple détente*.

(1°) X. était de ces maris nerveux qui ont le tort d'aller prendre femme dans un monde artistique où la philosophie et le sang-froid sont une règle de conduite nécessaire. Mais il aimait, mais il était jaloux, mais il ne pouvait se dispenser d'éclater après une sortie insolite ou une absence trop prolongée.

Un soir, l'orage fut plus violent que d'habitude. X avait attendu pendant toute une journée la rentrée de sa femme.

Celle-ci écoute impassible une kyrielle de reproches désespérés, et finit par dire avec une froideur candide :

— Mon Dieu! mon ami, vous allez bien regretter tout ce que vous venez de dire. Et pour cela il me suffira de vous apprendre que je quitte le chevet de cette pauvre Clara.

Clara, — une artiste amie de la maison, — était en effet malade. X., qui ne l'ignorait pas, ne peut parer cette botte inattendue. Il essaie de dissimuler la honte secrète d'avoir été trop loin, en demandant, pour la dignité de sa retraite, quelques détails sur *cette pauvre Clara*.

— On ne peut dire qu'elle soit réellement mal, achève l'épouse triomphante. — Cependant son état exige des soins, et il était de mon devoir de....

— Je conçois parfaitement. Mais aussi pourquoi ne pas prévenir? etc., etc.

X. s'excusait encore lorsqu'on annonça Z., un intime.

On se serre la main et l'on cause.

— Eh bien! dit Z. en faisant crier mélancoliquement sa tabatière, — vous savez la fâcheuse nouvelle?

— Quelle nouvelle?

— Cette pauvre Clara!!! fait Z. en faisant disparaître la même tabatière avec un geste tragique.

— Que dites-vous? crie X. hors de lui.

— Ce que je dis, mon ami, hélas! il faut bien le dire.... *Elle* a vécu....

Au bout de quelques minutes, S. se retire en laissant le couple le plus consterné de la terre. La consternation était surtout du côté masculin.

(2°) A peine X. se retrouve-t-il en tête à tête, qu'il éclate plus terrible encore.

— Vous avez entendu, madame!... Cette Clara ! cette amie à laquelle vous avez prodigué vos soins, cette malade dont vous ne jugiez pas la situation désespérée!...

— Encore ! répond l'épouse avec un flegme écrasant ; — mais vous ne voulez donc rien comprendre. Il faut tout vous expliquer.

— C'est trop fort!

— Tenez ! tous ces emportements, toutes ces colères déraisonnables légitiment encore ma conduite qui vous paraît si étrange. Comment! c'est à un homme aussi impressionnable que j'aurais annoncé sans préparation.... Mais, mon pauvre ami, c'était pour vous une nuit terrible.

Au bout de cinq minutes, X. demandait grâce et merci pour la seconde fois.

(3°) Le lendemain, X. parcourt distraitement un petit journal qui a la prétention d'être bien informé, et tombe suffoqué sur ces lignes :

« Nous apprenons une bonne nouvelle à l'instant de mettre sous presse. Mademoiselle Clara, dont la mort avait été annoncée beaucoup trop prématurément, est, au contraire hors de tout danger. »

—

Le 28 décembre dernier, sur la proposition de M. le ministre d'État Walewski, l'Empereur a nommé une commission, chargée d'étudier et de résoudre la question tant controversée de la propriété littéraire.

Le comité a admis la perpétuité conformément au mot fameux de M. Alphonse Karr : *La propriété littéraire est*

une propriété ; — reste, après avoir reconnu le principe, à passer à l'application.

En attendant, il trouve des contradicteurs, ce principe, dont les réflexions doivent être prises en grande considération.

Sous ce titre : *De la prétendue propriété littéraire et artistique*, un libraire expérimenté, M. Charpentier, vient de publier dans la *Revue nationale*, qu'il dirige, un article, où nous glanerons, non pas des arguments à l'appui de son opinion, qui est que le droit des auteurs doit s'étendre à leur vie et se prolonger seulement cinquante ans après leur mort au profit de leurs héritiers ou ayants-droit, mais des faits relatifs aux variations du commerce de la librairie, et des anecdotes littéraires, dont nos lecteurs tireront la moralité.

— Les tribunaux ayant déclaré, par différents jugements, que des traductions faites sans le consentement des auteurs ou éditeurs étrangers étaient des contrefaçons, la librairie française a renoncé en partie à en publier, ou pour mieux dire, elle ne le peut presque plus.

Voici pourquoi :

Quel que soit le mérite d'un livre étranger, à moins qu'il ne soit un chef-d'œuvre hors ligne, il ne peut avoir, surtout pour nos lecteurs, le mérite d'une œuvre française qui lui serait très-inférieure.

Les traductions françaises des ouvrages étrangers ont généralement, en France, un débit assez faible. Cependant, quand nos éditeurs n'avaient à payer, pour ces ouvages, que le prix de leur traduction, prix généralement peu élevé, car on trouve facilement, à Paris, dix mille personnes capables de traduire passablement et à très-bon compte des ouvrages écrits dans les principales langues de l'Europe, ces éditeurs publiaient fréquemment des traductions de livres étrangers, et l'on peut se

rappeler le temps où, chaque semaine, paraissait à Paris un roman ou tout autre ouvrage, traduit de l'anglais, de l'allemand ou de l'italien.

— M. Macaulay, ce grand et noble esprit, qui, par parenthèse, était l'adversaire déclaré de la propriété littéraire quoiqu'il y eût plus de droits qu'un autre, nous autorisa, il y a plusieurs années, à faire traduire en français son *Histoire d'Angleterre*, en refusant le prix que nous lui en offrions. Cette traduction faite par M. Emile Montégut, et dont Macaulay fut très-satisfait, nous en avons vendu aujourd'hui trois mille exemplaires, chiffre peu considérable, eu égard à l'un des plus beaux livres de l'époque; mais sur ce chiffre de trois mille exemplaires vendus depuis sept ans, deux mille au moins, plus des deux tiers, l'ont été à l'étranger.

— M. Scribe, qui a voté au congrès de Bruxelles pour la perpétuité de la propriété littéraire, n'a-t-il pas largement puisé dans les théâtres étrangers? N'a-t-il pas pris à tout le monde? jusqu'aux saillies qui sortaient de la société vive et spirituelle, et qu'il notait avec soin sur son agenda en disant: — Voilà un mot que je pourrai servir à mes bourgeois dans six mois, et qui les amusera bien; plus tôt, ils ne le comprendraient pas.

— Un patient et intelligent érudit, M. Becq de Fouquières, a relevé tous les emprunts d'André Chénier aux poëtes grecs et latins; il en a trouvé plus de cinq cents qui seront signalés dans une édition de ce poëte, que M. Becq de Fouquières prépare.

— Les œuvres de Voltaire, recherchées et lues par le monde entier avant la révolution de 1789, n'ont pas trouvé, dans les trente-six années qui suivirent, cinquante acheteurs, mais on en a imprimé et vendu plus de soixante mille exemplaires durant les douze dernières années de la Restauration, vente qui a représenté un chiffre de recette d'au moins quinze millions. On n'aurait pas trouvé, en 1816, mille écus de la propriété des œuvres de Voltaire, mais celui qui l'aurait achetée un million en 1818 aurait gagné une fortune énorme. Les mêmes œuvres de Voltaire, après la révolution de Juillet, ne se ven-

dirent plus qu'avec un rabais considérable; leur valeur est remontée beaucoup depuis sept à huit ans, — on sait pourquoi; — mais que la séparation du pouvoir temporel d'avec le spirituel ait lieu, que l'Eglise devienne complétement indépendante de l'Etat, la valeur des œuvres de Voltaire baissera plus que jamais.

— Quand MM. Hetzel, Furne et Paulin traitèrent avec Balzac pour une édition complète de ses œuvres, j'avais la fleur de ces œuvres dans ma collection. J'aurais pu les avoir toutes; Balzac le désirait fort. Cette édition de MM. Hetzel, Furne et Paulin, en vingt volumes au prix de 100 fr., ne se vendit pas; pourquoi? parce que la mienne avait la préférence. Ces messieurs vendirent avec perte leur édition. L'acquéreur aurait fait une détestable affaire sans la mort de Balzac. Cette mort, qui frappa le public, les justes regrets qu'elle excita, les éloges que tous les journaux firent alors du talent de Balzac, éloges si rares durant sa vie! enlevèrent l'opinion, et l'auteur d'*Eugénie Grandet* eut après sa mort un succès dix fois plus grand que pendant sa vie.

Pour les œuvres de madame Sand, la seule édition in-8° qui en a été faite, il y a vingt ans environ, a été cédée par ses éditeurs à un libraire qui n'a pas eu non plus beaucoup à se louer de son acquisition.

Quant aux éditions in-8° des œuvres de M. Victor Hugo, avec ou sans gravures, le succès n'a pas été plus grand. En 1839 ou 1840, M. Renduel en avait dans ses magasins plus de 60,000 volumes, qui lui avaient coûté au moins 170,000 fr., et qu'il vendit en bloc à la Société Duriez et Ce 70,000 fr. Chacun peut se rappeler avoir vu plus tard ces éditions au rabais sur les quais de Paris. Perte sèche pour M. Renduel, 100,000 francs. Cette même Société Duriez et Ce, qui fut pendant dix ans propriétaire des œuvres de M. Victor Hugo, voulut aussi en publier de belles éditions avec gravures. Elle y perdit son capital (240,000 fr.); et cette perte eût encore été plus grande si cette même Société ne nous avait cédé l'exploitation de ces mêmes œuvres dans notre Bibliothèque, d'où il résulta pour elle un bénéfice de 100,000 fr. environ.

D'après la législation en vigueur, les propriétaires par succession ou à d'autres titres d'un ouvrage posthume, ont les mêmes droits que l'auteur, mais à la charge d'imprimer séparément les œuvres posthumes et sans les joindre à une nouvelle édition des ouvrages déjà publiés et devenus propriétés littéraires.

Cette disposition, qui rendra impossible les éditions complètes des grands écrivains, tant qu'on découvrira d'eux quelque ouvrage ou quelque fragment d'ouvrage nouveau, va déterminer la publication partielle de manuscrits inédits de La Rochefaucauld qui eussent été classés régulièrement et méthodiquement dans ses œuvres, si ce classement n'eût pas équivalu pour les ayants droit à une renonciation à leur propriété.

Indépendamment du manuscrit original des *Maximes*, dont le texte est complétement différent de celui de la première édition de 1665, cette publication comprendra douze morceaux nouveaux de La Rochefoucauld, sous ces titres : *Réflexions sur le faux. — Des coquettes et des vieillards. — De l'incontinence. — De la retraite. — De la nature et de la fortune. — De l'origine des maladies. — Du rapport des hommes avec les animaux. — De l'incertitude; de la jalousie. — De l'amour de la vie. — Des exemples. — De l'amour et de la mer. — Du vray. —Des événements du siècle.*

Le tout était conservé en autographes ou en copies corrigées de la main de l'auteur, dans les archives de la famille de La Rochefoucauld, au château de la Roche-Guyon.

—

Il y a bien six mois, nous sentions le besoin de faire ici même le résumé des débats sur le véritable emplacement de la ville gauloise d'Alaise, débats qui dégénèrent, depuis sept ans environ, en une petite guerre scientifique. Deux combats nouveaux ont été livrés. M. le commandant Coynard vient de faire pour le parti bourguignon cinq articles dans le *Moniteur de l'armée*. Sous le titre de

Alaise et le Moniteur, M. A. Delacroix publie, de son côté, un Mémoire volumineux dont les conclusions témoignent en faveur de l'honorable et courageuse persistance du parti franc-comtois.

« Depuis six années, le système d'Alise a pour lui les plus forts bataillons ; et pourtant chacune de ses attaques est marquée par la perte de quelqu'une de ses meilleures armes, tandis que chaque fois le système contraire en acquiert de nouvelles.

« Nous avons vu M. le duc d'Aumale descendre dans la lice contre nous et finir par associer une réserve à ses conclusions.

« Nous n'avons pas eu pour nous ni l'appui de l'Institut, ni les faveurs de la Commission des antiquités de la France, ni l'assentiment de la Commission de la carte des Gaules. Bien plus, nous étions condamné par *« les appréciations que, dans deux circonstances, l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut impérial de France avait été appelée à émettre sur le véritable emplacement d'Alesia.* » Et, néanmoins, au sujet de ce coin des montagnes du Doubs, où l'on niait, en 1857, qu'il y eût rien à chercher, ni traces d'habitations celtiques, ni *tumulus*, ni armes, ni champs de guerre, ni une colline où sont les Petites-Montfordes, ni une plaine sur les rives du Taudeure, ni même cette petite rivière et son nom que l'on disait également fabuleux, le *Moniteur* de 1861 en est déjà venu à dire au nom du système opposé au nôtre : « *Quelle est la grande bataille qui s'est livrée sur les plateaux d'Alaise et d'Amancey? Quel est le choc formidable, ignoré de l'histoire, dont a été témoin ce sol tout couvert de ruines, de retranchements, de vestiges de castramétations, et où les tumulus se comptent par milliers? Les fouilles opérées jusqu'à ce jour et dont les produits composent en grande partie le musée des antiquités de Besançon, n'ont pas encore permis de résoudre la question.* »

« On contestait, en 1857, jusqu'à la possibilité que le nom d'Alaise eût jamais été, en latin, *Alesia;* et voilà qu'au mois d'octobre 1861, comme pour affirmer l'exactitude de la lecture de ce mot sur le tesson de poterie antique, et la sincérité des vieux manuscrits de l'abbaye Saint-Paul et de la collégiale de Saint-Anatoile de Salins, reparaît, sous la poussière des archives de Myon, un registre paroissial qui répète plus de cent fois de suite ALEZIA.

« En même temps que le nom d'ALAISE-ALESIA revenait ainsi à la vie dans les parages du Doubs, on voyait se rétablir d'une manière non moins authentique celui d'ALISE-

Alisia. Si les habitants de l'ancien *pagus* des *Alisienses* ne consentent pas encore à redevenir, en outre, les *Brannovii* des bords de la Brenne, ils ont du moins renoncé à la vieille prétention d'avoir été des *Mandubii* venus des bords du Doubs, et perdu toute espèce de preuves que ce dernier *nom* ait jamais été accolé à celui d'Alise.

« Pourqui cette persistance du hasard à produire des documents en notre faveur? Pourquoi de telles différences d'appréciations sur Alaise en 1857 et en 1861, de la part des très-puissants, mais non moins savants défenseurs du système d'Alise? C'est que les partisans d'Alaise, sans cesse proclamés vaincus, toujours debout, ont simplement raison. »

LIVRES

Les Morts vivants. Sous ce titre antithétique, la librairie Poulet-Malassis vient de publier un petit livre que nous recommandons à nos lecteurs, surtout à nos lectrices, que leur sexe expose plus que les hommes à cette mort affreuse dont nous menace, grands et petits, jeunes et vieux, le mode d'inhumation aujourd'hui en usage. Ce sujet, traité bien des fois, ne l'avait pas encore été, que nous sachions, d'une manière à la fois plus dramatique et plus complète; c'est à faire dresser les cheveux sur la tête et à ôter aux plus déterminés l'envie de mourir.

Annuaire des Beaux-Arts, par Ernest Fillonneau. 1861-1862, in-12. Curieux répertoire de faits et de noms intéressant l'art contemporain. Renseignements utiles sur les musées, les expositions et les ventes d'objets d'art; cette dernière partie, faite avec soin, est appelée à rendre un véritable service aux amateurs qui y trouveront, pour les œuvres qu'ils possèdent, un certificat d'origine; aux historiens de l'art, qui y puiseront des documents certains pour leurs travaux. Les notices nécrologiques sur MM. Abel de Pujol, Diébolt, Hurtrel et Vernier sont dues à M. Châlons d'Argé; tous les autres travaux contenus dans cet annuaire sont de M. Ernest Fillonneau, le secrétaire de l'exposition établie au boulevard des Italiens.

Marat, par M. Ch. Brunet. On n'a pas oublié la consciencieuse étude sur Hébert et sur le *Père Duchesne* qu'on doit au même auteur. Cette monographie nouvelle excitera non moins d'intérêt. Elle abonde en détails curieux, semble, avant tout préoccupée du fidèle exposé des faits et ne se perd point dans des lieux communs déclamatoires qui gâtent presque tous les historiens de la révolution. (Malassis.)

Lucy Vernon, par Félix Rocquain. — Ce volume sort des limites ordinaires. Ecrit par un esprit convaincu, il ne cherche et il ne voit dans le roman qu'un cadre plus large pour exposer certaines impressions délicates, certaines pensées généreuses. C'est de la psychologie passionnelle au premier chef.

Origines de l'artillerie française, par Lorédan Larchey. (Première période : 2 fr.) — Prologue d'une publication qui formera deux forts volumes avec environ 60 planches. En dehors de l'intérêt qu'elle présente aux archéologues, elle n'est pas indigne de l'arme au passé de laquelle elle est consacrée. La conscience des progrès de l'artillerie moderne ne saurait exister sans une notion exacte des phases qu'elle a parcourues. L'histoire du tiers état, dont l'attention publique est maintenant si préoccupée, est liée d'une façon non moins étroite à un sujet qui, malgré son aridité apparente, touche à un côté fort curieux du développement de la nationalité française. Il y aura peu de villes qui ne doivent fournir à l'auteur quelques pages glorieuses et peu connues de leurs annales particulières.

Envoyer désormais à l'adresse de M. Poulet-Malassis, 97, rue Richelieu, tout ce qui regarde l'administration et la rédaction.

Les souscripteurs dont l'abonnement est expiré le 1er janvier sont priés d'en envoyer le montant.

Le Directeur : A. Poulet-Malassis.

214.—PARIS. TYPOGRAPHIE DE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC 30

REVUE ANECDOTIQUE

DE 1862

2e QUINZAINE DE MARS

Une vente. — Les pantoufles de mademoiselle Anna Delion. — Le bureau de cannes de la maison Hachette. — M. Henry Scheffer. — Le pantalon de nankin de M. X... — Henri IV et Cartouche. — La franchise républicaine de M. Biot. — Un mot de M. Cousin. — La bibliothèque révolutionnaire de M. La Bédoyère. — M. Paul de Molènes. — La décoration de M. Vitu. — Le roman de madame de Grandfort. — Madame de Grandfort. — Trois amis de Henry Murger. — L'enseigne d'un épicier. — La Société d'agriculture, sciences et arts de la Marne. — Un bal où on ne danse pas. — Un prestidigitateur à Saint-Quentin.

UNE VENTE

Elle a fait du bruit dans le Landernau galant, au Jockey, au club de la rue Royale et même à l'Opéra. « Qui la force à vendre ? disaient les petits vicomtes, ses créanciers ? Un désespoir d'amour ? ou bien sa fortune faite et le dessein de quitter les affaires ? Allons-nous la perdre, cette fière et accommodante beauté, la perdre après qu'un si grand nombre d'entre nous a mangé sa légitime, épuisé son crédit et écorné la dot de ses petites sœurs pour la lancer, la mettre en vogue et lui faire ce paradis capitonné, digne des dieux et des princes, qui va se disperser sous le marteau du commissaire-priseur ? »

Ainsi soupiraient, avec des variations touchantes, les petits vicomtes de la table de baccarat. Les comtes, les marquis et les

barons des parties de whist, gens sérieux auxquels les années ont enseigné la constance, qui ont traversé toutes les révolutions avec une frivolité sereine, parlaient de l'événement sans émotion et avec cette froideur ironique qui sied aux hommes d'État.

Un baron octogénaire, Nestor de la galanterie, qui dans sa jeunesse soupa avec Clotilde, cette danseuse à laquelle le prince Pignatelli et l'amiral Magaredo faisaient 1,600,000 francs de rente, qui a porté dans la coulisse la pelisse de Fanny Essler, qui a vécu dans l'intimité de toutes les célébrités légères de son siècle, consolait les vicomtes avec ces mots profonds :

« Belle opération! Marque d'une intelligence sérieuse et d'un grand esprit de conduite, que cette vente à grand orchestre, en plein succès, en pleine beauté. D'abord, c'est une déclaration officielle de veuvage, et c'est encourageant pour les nouveaux venus. Figurez-vous bien qu'il débarque chaque année à Paris, des pays les plus extravagants, nombre de gentilshommes, jaunes, verts ou mulâtres, qui brûlent de dépenser quelques cent mille francs en se formant aux belles manières. Il n'en faudra que deux ou trois de bonne qualité pour reconstituer un mobilier plus splendide que celui qui va disparaître, et ces heureux seigneurs, ayant été des amis sérieux et publics de notre chère belle, en acquerront un lustre incomparable ; ils entreront de plain-pied parmi nous; ses bonnes grâces sont une confrérie. Soyez donc sans inquiétudes ; vous la verrez avant un an plus brillante, plus éblouissante, plus éclaboussante que jamais.

« Quelle réclame plus splendide une femme à la mode peut-elle se faire à elle-même qu'une exposition et une vente de tout son butin? En montrant cent mille francs de pierreries, trois cent mille francs de meubles, cinquante mille francs d'argenterie, c'est dire au public : Voyez ce que je vaux! Les imaginations impressionnables fermentent sur ces chiffres fantastiques. Quel doit être ce mérite si luxueusement apprécié?... Quels dons mystérieux... quelles vertus secrètes... quels charmes inexpliqués que ceux que les fidèles ont fêtés si généreusement! Or, comme tout ceci est affaire d'imagination, je vous réponds

que le mobilier futur sera plus resplendissant que le mobilier actuel. Allons cependant lui faire nos adieux et saluer une dernière fois ses divans hospitaliers. »

Le conseil du baron a été largement suivi, et rarement exposition attira plus de monde que celle de l'appartement de l'avenue des Champs-Élysées, n° 146, laquelle exposition, avant d'être ouverte au public, a eu deux jours soi-disant réservés, pendant lesquels on n'était admis qu'avec des cartes. Ces cartes, ce qu'on nomme *tout Paris* en était pourvu et ce fut pendant ces deux jours, dimanche 16 et lundi 17, que la foule des visiteurs fut réellement curieuse à observer. Voilà de ces occasions où les mœurs contemporaines se laissent saisir et apprécier sur le vif, et l'amateur de curiosités morales ne pouvait manquer d'y faire une intéressante moisson.

Un mot du logis. — Ne vous attendez pas à un de ces petits hôtels galants, discrets, raffinés, comme on en construisait au siècle dernier pour Sophie Arnould, la Guimard ou la petite Huss, une petite maison de fermier général ou de prince de Soubise; le temple de cette divinité contemporaine était tout uniment le premier au-dessus de l'entresol d'une grande maison de location au bout des Champs-Élysées. Un tiers d'agent de change en bonne veine logerait là volontiers; mais sa femme, pour peu qu'elle eût le goût délicat, trouverait la maison vulgaire, l'entrée mesquine et l'escalier singulièrement banal. Il est vrai que cet appartement donnait de l'autre côté sur un jardin clos d'une grille, faisant façade sur la rue Lord Byron, combinaison d'un luxe économique qui permet au locataire de dire : Mon hôtel !

Entrons et voyons les enchantements de ce paradis. Distribution ordinaire : les deux salons et le boudoir de rigueur. A droite une assez belle chambre à coucher, *incedo per ignes*, cabinet de toilette, salle à manger, dégagement. Rien de plus luxueusement bourgeois que les salons : le grand salon rouge et or, cet éternel salon que les tapissiers à la mode reproduisent partout; beaucoup de rideaux, beaucoup de portières, un beau lustre, des meubles, une pendule style Louis XVI, aucune originalité.

Petit salon soi-disant bibliothèque : tenture de soie jaune, beaucoup de bibelots, quelques-uns bien choisis, du Barbedienne, des réductions Colas, des glaces dont une très-belle à biseau, un lit de repos de tournure engageante, un pot à tabac en ivoire, et même une bibliothèque remarquable comme meuble, remplie de quelques centaines de livres de parade avec des reliures de jour de l'an; rien de curieux en fait d'ouvrages, pas même une belle édition de *Manon Lescaut*. Le tapissier avait dû être chargé de former la bibliothèque comme tout le reste.

Rien de particulier dans le boudoir, le même luxe, le même goût moyen; un piano, quelques tableaux, dont un bon Troyon. Il ne reste à signaler que l'argenterie de la salle à manger, véritablement très-belle. Cent vingt kilogrammes d'argent ciselés et niellés par Maurice Meyer ; puis nous arriverons à la chambre à coucher. C'est là que se portait tout d'abord la curiosité de la foule, et surtout l'empressement de la foule féminine. On sentait bien que tout le reste n'était qu'accessoire ; mais la chambre à coucher c'était le saint des saints, la maîtresse-pièce, le grand ressort de cette fortune. La chambre était grande, entièrement tendue de soie amarante :

Ne dis plus qu'il est amarante,
Dis plutôt qu'il est de ma rente.

Pourtant l'aspect de cette chambre était assez encourageant. Le ton chaleureux de cette soirie avait quelque chose de réconfortatif. Au fond, un ample lit très-bas, entièrement capitonné et de taffetas amarante comme le reste, un vaste divan, des causeuses et un canapé de bois doré recouvert de satin blanc brodé à la main, force glaces, dont une magnifique dans un cadre sculpté entre les fenêtres faisant face au lit, des petits meubles, des coffrets, une garniture de cheminée style Louis XVI; au demeurant, un assez bel ensemble, mais rien de personnel, aucune originalité. Il est probable que le tapissier chargé de sa confection a dû refaire déjà bien des fois, dans des dimensions quelconques, la même chambre rouge à l'usage des beautés brunes qui l'honorent de leur confiance.

Passons le cabinet de toilette tendu de perse, confortable et rien de plus, que les visiteuses néanmoins scrutaient avec une curiosité mystérieuse, comme si elles avaient espéré y trouver des recettes de philtres ou des préparations cosmétiques merveilleuses, et voyons l'exposition des bijoux. Voilà pour le coup des monuments irrécusables d'une vie active et d'une existence appliquée. C'est un vrai magasin de joaillerie! Un collier de huit rangs composé de 600 perles, huit ou dix autres colliers avec les fermoirs de diamants, vingt ou trente bracelets tous couverts de perles et de pierreries, l'un d'eux portant cette inscription : *Honni soit qui mal y pense*, — recommandation superflue, — un monceau de bagues, une accumulation de boucles d'oreilles, un tas de broches et des boutons! La pluie de Danaé.

Hélas! c'est ici qu'une nouvelle édition des *Bijoux indiscrets* eût été véritablement intéressante et que l'historique de chacun de ces précieux brimborions, avec accompagnement de biographies intimes, fût devenu un morceau de haute curiosité; quelques légendes circulaient parmi certains groupes de visiteuses plus particulièrement initiées à ces histoires. On disait que l'illustrissime collier de perles n'avait pas eu toujours neuf rangs, qu'à l'exemple de toutes les grandes choses et de la France elle-même, il s'était fait petit à petit et par voie de conquêtes successives. On citait presque un beau nom par rangée de perles. On montrait un bracelet de grande richesse et on disait que pour celui-ci le donataire ne le ferait pas racheter bien certainement, étant pour l'heure occupé dans quelque régiment d'Afrique à conquérir des galons de sergent.

Il y a eu d'ailleurs une industrie ingénieuse fort pratiquée pendant l'exposition de ce mobilier : celle des *racheteurs*. On rencontrait une foule de gentilshommes à tenue irréprochable, toute la tribu des cols cassés, répondant invariablement :

— Cette pauvre Anna! je ne suis pas venu revoir son appartement, je ne le connais que trop! je suis venu prendre le numéro d'un petit objet que j'ai eu jadis le plaisir de lui offrir et que je veux faire racheter.

Les amies de la maison assurent que si les bijoux indiscrets

avaient parlé, ils n'auraient eu cependant aucune histoire à raconter sur le compte de ces cavaliers mélancoliques. C'étaient *les poseurs au cadeau.*

Le public était curieux; il y avait le camp des bourgeoises qui s'y portait avec frénésie et qui parcourait ces épaisses splendeurs avec des airs effarouchés, une pruderie bruyante et des étalages d'indignation; la chambre à coucher était visitée d'une manière terrible. Il y avait des étrangers qui tâchaient de comprendre et de se faire expliquer. Il y avait les *collègues* de la propriétaire qui calculaient, supputaient, soupesaient et dénigraient. Il y avait quelques grandes dames qui passaient avec une simplicité dédaigneuse et comme surprises de ne rien trouver à imiter pour elles dans les lourdes élégances de cet intérieur encombré. Il y avait quelques philosophes mondains, des collectionneurs d'histoire naturelle sociale venus en quête d'observations. Nous avons recueilli de l'un de ceux-ci, dans l'escalier, les réflexions suivantes qui peuvent servir de conclusion et de moralité à cette esquisse :

— Nierez-vous, disait-il, le triomphe de l'industrie et l'envahissement irrésistible des mœurs industrielles? En voici, ce me semble, un incomparable et significatif échantillon. Notez que je n'ai pas le mauvais goût de m'indigner, de déclamer et de faire des tirades sur la vertu pauvre. Ce que nous venons de voir est de tous les temps et de tous les pays : depuis celle qui s'offrit de rebâtir à ses frais les murailles de Corinthe jusqu'à la belle Impéria, qui affolait les Pères du concile de Constance, nous savons que la beauté et l'or ont d'éternelles affinités; ces deux éléments s'attirent et se combinent irrésistiblement. C'est un des points les mieux démontrés de la chimie sociale. Mais ce que je vous prie de remarquer, c'est le caractère particulier et très-moderne du luxe que nous venons de voir. Il est impersonnel et anti-artistique. Nulle part la reine de ce logis ne semble avoir imprimé sa personnalité, son cachet spécial dans cet intérieur où elle a vécu : c'est brillant et banal. On peut se croire dans une hôtellerie à l'usage des millionnaires. On a pris les meubles de la meilleure fabrique et le tapissier en renom; on a l'air d'avoir monté la maison pour une exploitation régulière

et raisonnée. C'est une entreprise bien conduite dans laquelle le luxe est indispensable. Bref, on établit l'hôtel du Louvre de la volupté. Mon Dieu ! que le plaisir industrialisé doit être monotone, fastidieux et endormant; ces tables d'hôte à l'américaine finiront par ramener les hommes au bœuf et aux choux du ménage. On finira par faire le vice si plat et si réglé, qu'on reviendra à la vertu comme plus poétique et plus variée...

— Ta! ta!... prêche, mon bonhomme; tu n'oublies qu'une chose : la vanité des hommes!...

Telle fut l'exclamation d'une petite blonde à la mine effarouchée qui déboula tout à coup devant notre philosophe comme une avalanche de dentelles, et qui coupa court à son sermon.

En effet, aller à Corinthe! la belle affaire ; c'est un lieu comme un autre. Mais être allé à Corinthe, qu'on le sache et qu'on le dise! voilà qui est tout.

—

Nous n'avons pas vu figurer sur le catalogue de vente de mademoiselle Anna Delion ses fameuses pantoufles.

Le pied de mademoiselle Delion est célèbre. S'il ne rayonne pas d'immortalité comme celui que Mercier vit dans la charrette fatale, il rayonne d'autre chose. Pied de la tentation de saint Antoine, si l'on veut.

C'est pourquoi M. Jules de Goncourt a gravé à l'eau forte les pantoufles qui ont moulé ce pied charmant. Pantoufles de Anna Delion. Nous avons sous les yeux la gravure imprimée à la sanguine; mais comme elle n'a été tirée qu'à une dizaine d'exemplaires, les annalistes de la galanterie contemporaine auront quelque peine à se procurer cette pièce essentielle au dossier de mademoiselle Delion.

—

M. Hachette a établi récemment, dans le vestibule de sa librairie, un bureau de cannes et de parapluies, voire de chapeaux.

Quoique ce bureau ne soit rien de bien extraordinaire dans une maison où tant de gens entrent et sortent, et qui, par ses priviléges des livres classiques, son monopole des chemins de fer, ses deux mille correspondants, ses journaux, ses littérateurs appointés, est une sorte de ministère de la librairie, il a pourtant donné à gloser.

On a dit : C'est de peur de chapitres à ajouter au livre *du Rôle du bâton dans l'histoire des lettres.*

Mon chapeau, ton chapeau, son chapeau, cela se décline. Heureux les gens de lettres de M. Hachette qui ont des chapeaux neufs. Ils n'auront pas à craindre désormais de substitution du genre de celle qui avait inspiré à Murger cette inversion douloureuse :

Venu du quartier Tirechappe,
Contre un feutre de tout poil veuf,
Échangea mon chapeau tout neuf
Un monsieur dont le nom m'échappe.

Pour avoir fait continuellement le grand écart de la Comédie-Française au Palais, la Colombine du *Figaro*, a dérouté les aimables travestis qui l'entreprenaient en s'écriant : Je te connais beau masque! et aventuraient leurs doigts à effleurer la barbe de son loup.

Les voici présentement perplexes sur le sexe de la personne qui a emboité le pas à Me Picard, avoué de la ville, après avoir levé le pied à la hauteur de mademoiselle Brohan.

Rien de tel que deux têtes sous le même bonnet pour faire rêver les moralistes à nez de carton.

Madame Bernard-Derosne et M. Paul Andral en savent quelque chose.

En attendant que nous donnions à nos lecteurs, sur Gaschon de Molènes et sur Fromental Halévy, autre chose comme anecdotes que ce qu'ont répété depuis huit jours les revues et les gazettes, voici quelques notes précises sur Henry Scheffer, mort, comme le soldat-écrivain et le compositeur, dans la dernière quinzaine.

Henri Scheffer était le deuxième frère d'Ary Scheffer. Le troisième était cet Arnold Scheffer, auteur du *Salon* de 1827, publié dans la *Revue française* (n° 1, janv. 1828), et que l'on attribue généralement à Ary Scheffer, à cause de l'identité d'initiale dans le prénom.

A vrai dire, H. Scheffer n'eut jamais de talent. Son tableau du Luxembourg : *Charlotte Corday protégée par les membres de la section contre les fureurs du peuple après l'assassinat de Marat*, est fort médiocre, et dut son succès, au salon de 1830, un peu à l'effervescence patriotique et beaucoup au goût de la bourgeoisie pour le mélodrame tempéré. La même chose arriva pour le *Spartacus* de Foyatier.

Henri Scheffer a exécuté pour le musée de Versailles quelques grandes toiles très-faibles, et dont même on assure qu'Ary lui avait fourni ou arrangé les compositions.

Quant à ses portraits, il n'en faut pas parler.

Ary, dans les derniers temps de sa vie, faisait à son frère une rente de 12,000 fr. Lorsqu'il mourut, Henri se fâcha

avec sa nièce, madame Marjolin, et fournit à M. Etex des matériaux pour une étude sur Ary. Il avait obtenu du gouvernement, il y a quelques mois, une pension de 1,500 fr., en même temps que M. Dreux-Dorcy.

Henry Scheffer laisse un fils, M. Arnold Scheffer, qui fait aussi de la peinture, et a, dit-on, du talent.

—

La mort d'Henri Scheffer nous rappelle un fait que l'histoire des arts ne saurait dédaigner.

M. Ary Scheffer avait été chargé par un des grands ministres du gouvernement de Juillet d'une œuvre d'art dont le sujet était difficile à bien traiter. Il s'agissait de représenter M. X. prosterné devant le lit de sa femme qu'il chérissait tendrement et qui était morte depuis peu. Celle-ci, entourée d'un nuage, dominait la situation avec le regard ineffable qu'on prête aux élus.

La toile terminée, M. X. annonce, sur l'avis donné par l'artiste, sa visite pour un lundi. Le hasard fait que M. Scheffer se trouve justement ce jour-là mandé par la reine Marie-Amélie. Que faire? Il serait impossible de faire remettre à un autre jour la visite annoncée. D'un autre côté, l'invitation de la reine devait prendre le pas sur tout. Ary se résout à laisser son frère à l'atelier. M. X. arrive, agrée les excuses et le tableau qu'il trouve bien compris. Seulement, une question de détail paraît le tourmenter fort, et il part en répétant pour la troisième fois :

« C'est bien rendu. Veuillez dire à monsieur votre frère que je suis content. Seulement, il a oublié que ce jour-là

je portais un pantalon de nankin. C'est une omission à réparer. Qu'il ne l'oublie pas! »

« Je ne l'oublierai jamais ! » dit Ary lorsqu'on lui fit part de la recommandation.

L'historiette peint l'homme si éminent à tant d'égards qui en fut le héros. Pendant toute sa vie politique, il n'a eu qu'un tort, c'est celui de tenir trop souvent à sa culotte de nankin.

—

L'ordonnance du cabinet de curiosités de la bibliothèque Sainte-Geneviève respire l'amour des contrastes les plus effrénés. Comme pendant à un moulage de la figure de Henri IV, exécuté lors de la violation des sépultures de Saint-Denis, on a placé un masque de Cartouche. Le brigand est encadré avec soin. Le monarque a son plâtre pour toute parure.

—

Feu Biot se piquait d'une impartialité singulière, si nous en croyons le mot suivant; il nous est rapporté par un de ses anciens amis.

Un Montmorenci venait de soutenir certain examen d'une façon très-brillante. Biot avait tout exprès poussé le candidat un peu loin, et il ne l'avait trouvé court sur aucun point. Il finit par lui témoigner son contentement avec cette réserve toute républicaine :

« On doit fournir à votre nom, monsieur, des occasions de se produire avec éclat, mais on ne lui doit que cela; ne l'oubliez jamais. »

—

Sans quitter la Sorbonne, passons à une autre anecdote non moins inconnue, non moins authentique.

M. Le Clerc, le doyen de la faculté, demandait à un candidat pour la licence dans quelle rue demeurait Horace.

L'interrogé restait coi. M. Cousin le tira de peine avec cette interpellation dont la malice portait à plein sur le côté par trop minutieux de la demande.

« Si vous savez le nom de cette rue, monsieur, il faut le dire; si vous ne le savez pas, demandez-le à M. Le Clerc, et nous l'apprendrons ensemble. »

—

Outre les livres déjà vendus, feu La Bédoyère avait une collection d'ouvrages et d'estampes sur la révolution de 89, dont le catalogue ne sera point achevé avant cet automne, et formera un fort volume in-8°. Il y a quelque temps, des pourparlers ont eu lieu pour la cession de ce fonds précieux à la Bibliothèque impériale, mais ils n'ont pas été suivis de résultat. On flottait entre 100 et 150 mille francs.

—

M. Paul de Molènes, un de nos plus charmants et délicats romanciers, vient de mourir d'une chute de cheval, dans un manége. M. Paul de Molènes était entré dans l'armée après le licenciement de la garde mobile; il était de ceux que ne pouvaient même pas rebuter la perte de son grade et la dure condition de simple soldat, tant était vif et irrésistible en lui le goût de la vie militaire, goût qui datait de son enfance, et qui profita, pour se satisfaire, d'une révolution imprévue. Certes voilà un vigoureux trait

d'originalité chez un littérateur. Qu'un ancien militaire devienne littérateur dans l'oisiveté d'une vieillesse songeuse, cela n'a rien d'absolument surprenant; mais qu'un jeune écrivain, ayant déjà savouré l'excitation des succès, se jette dans un corps révolutionnaire par pur amour de l'épée et de la guerre, voilà quelque chose qui est plus vif, plus singulier, et, disons-le, plus suggestif.

Jamais auteur ne se dévoila plus candidement dans ses ouvrages que M. de Molènes. Il a eu le grand mérite, dans un temps où la philosophie se met uniquement au service de l'égoïsme, de décrire, souvent même de démontrer l'utilité, la beauté, la moralité de la guerre. « *La guerre pour la guerre!* » eût-il dit volontiers, comme d'autres disent : « *L'art pour l'art!* » convaincu qu'il était que toutes les vertus se retrouvent dans la discipline, dans le sacrifice et dans le goût divin de la mort!

M. de Molènes appartenait, dans l'ordre de la littérature, à la classe des raffinés et des dandys; il en avait toutes les grandeurs natives, et quant aux légers travers, aux tics amusants que cette grandeur implique souvent, il les portait légèrement et avec plus de franchise qu'aucun autre. Tout en lui, même le défaut, devenait grâce et ornement.

Certainement il n'avait pas une réputation égale à son mérite. L'*Histoire de la garde mobile*, l'*Étude sur le colonel Latour du Pin*, les *Commentaires d'un soldat sur le siége de Sébastopol*, sont des morceaux dignes de vivre dans la mémoire des poëtes. Mais on lui rendra justice plus tard; car il faut que toute justice se fasse.

Celui qui avait échappé heureusement à tous les dangers de la Crimée et de la Lombardie, et qui est mort victime d'une brute stupide et indocile, dans l'enceinte

banale d'un manége, avait été promu récemment au grade de chef d'escadron. Peu de temps auparavant il avait épousé une femme charmante, près de laquelle il se sentait si heureux, que lorsqu'on lui demandait où il allait habiter, en quelle garnison il allait être confiné, il répondait, faisant allusion aux présentes voluptés de son âme : « En quel lieu de la terre je suis ou je vais, je ne saurais vous le dire, puisque je suis en paradis ! »

L'auteur qui écrit ces lignes a longtemps connu M. de Molènes ; il l'a beaucoup aimé autant qu'admiré, et il se flatte d'avoir su lui inspirer quelque affection. Il serait heureux que ce témoignage de sympathie et d'admiration pût distraire pendant quelques secondes les yeux de sa malheureuse veuve.

Nous rassemblons ici les titres de ses principaux ouvrages :

Mémoires d'un gentilhomme du siècle dernier. (Primitivement : *Mémoires du baron de Valpéri*).

La Folie de l'épée (titre caractéristique).

Histoires sentimentales et militaires (titre représentant bien le double tempérament de l'auteur, aussi amoureux de la vie qu'insouciant de la mort).

Histoires intimes.

Commentaires d'un soldat (Sébastopol et la guerre d'Italie).

Chroniques contemporaines.

Caractères et récits du temps.

Aventures du temps passé.

L'Enfant et l'Amant.

—

M. Auguste Vitu vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. Cette distinction était bien due à ses longs et brillants services dans la presse gouvernementale; car, lui excepté, ces messieurs des *Débats* n'y trouvent guère à qui parler.

Nous l'avons rencontré montant la rue Richelieu, le ruban rouge à la boutonnière. Il s'arrêtait aux devantures, heureux comme un homme qui n'a pas perdu son reflet.

—

Il ne tient qu'à nos contemporains de se former un sérail plus nombreux que celui de Saladin, en galerie s'entend, car les plus charmants modèles devancent nos désirs en se faisant graver, lithographier et surtout photographier à qui mieux mieux.

Ce n'est pas nous qui nous plaindrons de cette émulation. Nous avons même signalé aux amateurs, dans notre dernier numéro, les trois portraits de madame Olympe Audouard : comme tout le monde, en robe de chambre et en Turque. En robe de chambre surtout, madame Audouard est adorable; ainsi costumée, elle rappelle invinciblement une phrase de M. Proudhon : « C'est Lisette qui nous enivre dans la mansarde! »

Une femme dont la beauté impérieuse ne se prête pas à ces familiarités de langage, madame Marie de Grandfort, vient à son tour de donner au public son portrait lithographié en tête d'un roman intitulé *Ryno*.

Nous ne dirons rien de ce portrait : il faut le voir; ni rien du livre : il faut le lire.

Mais quel est ce Ryno?

Henri Heine, parlant de madame de Staël et de son livre *De l'Allemagne* dirigé contre l'empereur Napoléon, fait

observer qu'une femme n'écrit jamais que l'*un des yeux tourné vers un homme*. Il ne fait d'exception que pour la comtesse Hahn-Hahn, laquelle n'avait qu'un œil.

Or, l'épigraphe de *Ryno* est empruntée, *sans qu'on le dise*, à la traduction de Gœthe du prince de Polignac.

Donc.....

—

Madame de Grandfort a publié plusieurs romans remarquables. Ouvrons Vapereau, il nous donnera infailliblement quelques détails biographiques sur une femme également connue par son esprit et sa beauté.

Mais non, Vapereau est muet. Plongé dans les biographies de chefs de bureau ou de *grands* propriétaires, Vapereau n'a vu passer ni le talent ni la grâce.

Madame Marie de Grandfort, née Marie-Antoinette Barsalou, à Castel-Jaloux (Lot-et-Garonne), en 1831, d'une famille de magistrats et de jurisconsultes. De bonne heure, son goût pour la littérature se traduisit en pièces de vers et en nouvelles qui obtinrent du succès. L'amour des voyages la conduisit en Amérique, où elle fit l'admiration de la haute société. Sa beauté remarquable, son esprit délicat, sa distinction native lui gagnèrent tous les esprits, en même temps que sa bienveillance et son amabilité lui conciliaient tous les cœurs. A la Nouvelle-Orléans, son salon fut aussi recherché que l'a été à Paris celui de madame de Girardin. Dans cette ville, elle tint le sceptre de l'élégance et dirigea la mode. Une revue fondée et rédigée par elle, *le Coup d'œil*, était le tribunal de ses arrêts sans appel. Rentrée en France, madame de Grandfort a su grouper autour d'elle une élite de littérateurs et d'artistes. Dans les rares loisirs que lui laisse la vie du monde, elle a publié l'*Autre Monde*, piquante critique des mœurs américaines, *Comment on s'aime quand on ne s'aime plus*, *Madame n'est pas chez elle*, *Octave* et *Ryno*. En ce moment, elle a sous presse un roman, *Éva*, et en termine un autre, *les Chercheurs d'amour*.

—

Histoire de Murger, pour servir à l'histoire de la vraie Bohême, par trois buveurs d'eau, — in-18. Collection Hetzel.

Il a été écrit que la cendre de Henri Murger serait longtemps remuée.

Les *trois buveurs d'eau* sont MM. Nadar, Léon Noël et Lelioux. Ce n'est pas que ces messieurs fassent leur habitude de boire de l'eau, mais ils étaient membres, en même temps que Henri Murger, d'une société dite « des buveurs d'eau, » fondée à peu près dans le même but que la société du *Cheval rouge*, dont Théophile Gautier a parlé dans ses souvenirs sur Honoré de Balzac.

Il s'agit, dans ce livre, de Murger avant le sevrage, de la sainte enfance de Murger, et aussi de celle des trois auteurs. MM. Nadar, Noël et Lelioux y déposent à chaque page de leur sensibilité. Non plus que Rachel, ils ne seront jamais consolés. Il est dur, en quittant la vie, d'y laisser de pareils amis.

—

Il est impossible de ne pas s'arrêter en se frottant les yeux devant l'enseigne de M. Degré, épicier, 43, boulevard Saint-Jacques.

Cette enseigne représente des anges groupés à la Cimabué, dans une perspective savamment fausse, en adoration devant un pain de sucre, et ce pain de sucre contraste, par sa réalité, avec les formes archaïques des chérubins en extase devant lui.

Nous avons cru d'abord avoir affaire à quelque épicier *véridique*, comme on disait en 1848, lequel avait voulu exprimer allégoriquement qu'il exerçait le commerce des

denrées coloniales avec tant de religion que les anges eux-mêmes descendaient du ciel pour rendre hommage à la sincérité de ses produits.

Mais nous allions chercher midi à quatorze heures.

La vérité est que M. Degré, succédant au domicile d'un fabricant de tableaux d'église, a, en signe de changement de commerce, substitué l'adoration du pain de sucre à celle du saint-sacrement que l'enseigne représentait primitivement.

C'est encore bien la faute à Voltaire.

—

La Société d'agriculture, commerce, sciences et arts de la Marne, séante à Châlons, vient de publier un volume de « Notions sur les communes du département de la Marne pour servir au Dictionnaire géographique, historique et archéologique de la France, » qui se prépare sous les auspices du ministère de l'instruction publique. C'est très-bien ; mais M. le ministre de l'instruction publique n'accueillera sans doute ces *notices* que sous bénéfice d'inventaire.

On n'est pas très-fort à Châlons. Exemples :

Isse, p. 45. — « En creusant ce canal on a trouvé des « amphores romaines et des ossements d'animaux anté- « diluviens *qui ne se trouvent plus vivants.* »

Nussement, p. 51. — « Un titre de 1598 cite les reli- « gieux du Temple, *ou plutôt* les chevaliers de Malte, « comme propriétaires dans ce village. » Mais l'ordre des Templiers fut aboli en 1312 !

Soudron, p. 60. — « On reconnaît, sur les clefs de voûte

« de l'église, les armes des princes de Gondy. » Quels princes de Gondy?

Vésigneul, p. 61. — « A un kilomètre de ce village se « trouve une éminence terminée en plate-forme, que les « gens du pays prétendent être le tombeau d'Attila. *Mais « on sait que ce guerrier mourut en Pannonie, en* 452. » Même en 453.

Bussy, p. 75. — « C'était autrefois une baronie *distin- « guée*, appartenant à la maison Quinque-Poix d'Amboise. » Mystère!

Pierry, p. 140. — « Les religieux du Temple perce- « vaient des droits sur ce village en 1326. » Mais non! puisque l'ordre du Temple a été aboli en 1312.

Bussy-le-Repos, p. 299. — « Le surnom de Repos *lui* « vient probablement de sa situation sur l'ancienne petite « route d'Allemagne. » Oh! oh!

« Un titre de 1100 constitue les Templiers de Maucourt « propriétaires d'une partie des dîmes de ce village. » Mais non, puisque l'ordre ne fut fondé qu'en 1118.

Jussecourt, p. 302. — « L'ordre du Temple de Maucourt « y exerçait quelques droits en 1511. » Mais non, puisque l'ordre fut aboli en 1312.

Saint-Eulien, p. 351. — « Il y avait autrefois un châ- « teau surmonté d'un donjon *entouré* de fossés. » Des fossés suspendus!

Saint-Amand, p. 368. — « Il y avait, sur ce territoire, « un arbre séculaire appelé Arbre de la Vierge. Cet arbre, « deux fois foudroyé, ne conserve plus que quelques « branches et un tronc presque *pourri* qui *commandent « encore le respect.* »

Etc., etc., etc., etc., etc.

Terminons par une phrase d'érudition agricole assez amusante.

Blaise-sous-Hauteville, p. 312. — « Son territoire, « arrosé par la Marne, est fertile et produit des céréales, « *du fromage* et du vin estimé. »

Les *Notions* sur le département de la Marne ont été recueillies par une commission de dix membres, dont le rapporteur se nomme M. Salle.

—

Le bal où l'on ne danse pas..., il revient tous les ans au commencement du carême, il a lieu à l'Opéra-Comique. C'est le bal des artistes dramatiques. A vrai dire, c'est une exposition des produits de la beauté et de la bijouterie parisienne. Force étrangers, provinciaux et bourgeois attirés par la promesse fallacieuse de voir de près des actrices; les quelques messieurs qu'on est assuré de trouver à Paris partout où l'on passe la nuit d'une façon élégante; huit ou dix couples, impossibles à définir, qui viennent on ne sait d'où et qui à eux seuls représentent la partie chorégraphique de la fête; une foule compacte, immobile et funèbre d'hommes en habit noir massés au parterre, le cou tendu, le nez en l'air, regardant les femmes qui trônent dans les loges, essayant de se les faire nommer ou croyant les reconnaître, tel est l'aspect général de cette fête glaciale qui se prolonge jusqu'aux environs de trois heures du matin.

Ce qui domine habituellement dans la partie féminine de l'assemblée, c'est ce qu'on nomme sur le boulevard *la haute bicherie*. Il y a entre ces dames, ce jour-là, grand concours de toilettes et de diamants, et la fête n'a réellement d'intérêt que pour ceux qui connaissent à fond *la carte du Tendre interlope*. Cependant il y a aussi quelques vraies actrices; cette année on prétend qu'elles étaient un peu plus nombreuses que de coutume; les théâtres

secondaires avaient surtout donné. Les bouquets de lilas blanc étaient répandus sur le devant des loges avec une profusion monotone; toutes les femmes semblaient s'être entendues pour arriver avec une botte de lilas blanc; le lilas formait tout autour des premières loges une guirlande interrompue seulement par le bouquet démesuré de roses mousseuses qui cachait à moitié mademoiselle Duverger. Un statisticien a prétendu qu'il y avait dans la salle pour 10,000 francs de lilas, ce qui n'est pas tout à fait invraisemblable si l'on songe que ces bottes de lilas blanc se vendent couramment les jours de bal 40 ou 50 francs.

De l'Opéra, on n'a vu à ce bal absolument que mademoiselle Sax : toilette rose, seule dans sa loge, peu de visites, un député et un critique du grand format.

De la Comédie-Française, mademoiselle Denain, sereine et paisible comme une reine-mère ; belle toilette, admirables diamants, une cour nombreuse et choisie. Mademoiselle Edile Riquier, très-jolie, très-souriante, médiocrement réussie comme toilette; à côté d'elle une jeune personne inconnue qu'on disait élève du Conservatoire; ravissante, la beauté la plus fine de la collection.

Dans la loge suivante, mademoiselle Roger et Roger avec des amis et une foule sans cesse renouvelée de connaissances.

Deux loges d'hommes, l'une à M. Perrin, directeur de l'Opéra-Comique; dans l'autre figuraient le marquis de Caux, le jeune prince Stanislas Poniatowski, M. de Valdrôme, le comte de Choiseul et M. de Lutteroth.

Autre loge. Mademoiselle Duverger, avec cette fameuse rivière de diamants dont on a tant parlé, et que Mortimer, joaillier de Londres, a vendue, dit-on, 300,000 francs, broche assortie, boucles d'oreilles, bracelets, une véritable orgie de pierreries : du reste, toujours belle, coiffure extravagante, yeux superbes; beaucoup d'amis en visite à tour de rôle.

Mademoiselle Léonie Leblanc, du Vaudeville, plus jolie que jamais; premier prix de beauté; toilette réussie, des perles et des diamants; beaucoup d'amis.

Mademoiselle Schneider, du Palais-Royal : un éclat rare, blanche, blonde et souriante comme un Rubens, une coiffure de plumes bleues particulièrement audacieuse ; à côté d'elle, pour la faire ressortir, la brune mademoiselle Bilhaut.

Mademoiselle Blanche Pierson, premier prix de simplicité; toilette blanche, moins fraîche que son teint, elle n'a fait que paraître. Un jeune prince russe a occupé sa loge le reste de la nuit. On peut nommer encore madame Cabel, toilette ordinaire, air ennuyé; elle était venue par dévouement; mademoiselle Duplessy, du Vaudeville; mademoiselle Ferraris, des Variétés (ne pas confondre avec la grande Ferraris de l'Opéra, qui a du talent); puis, enfin, toutes les dames qui échappent à la nomenclature dramatique, puisqu'elles ne jouent pas devant une rampe régulière et autorisée. Le diamant et la perle foisonnaient dans ces parages, mais la bijouterie de mademoiselle Duverger tuait toutes ces pauvres parures qui n'avaient seulement pas peut-être coûté 100,000 francs.

Le soleil est levé, retirez-vous, étoiles.

En fait d'hommes sérieux, on a remarqué M. Samson, de la Comédie-Française, colportant son même petit compliment bien senti dans toutes les loges; le baron Taylor, qui n'a point prononcé de discours; et un homme grave qui joint à d'importantes fonctions la spécialité aimable de connaître toutes les femmes de Paris. Il a paru dans toutes les loges avec une ponctualité magistrale. Nous l'y retrouverons au prochain bal.

On nous envoie de Saint-Quentin le programme d'une séance de prestidigitation. Ce programme est imprimé en rouge seulement, quoique le prestidigitateur ait dû en faire voir de toutes les couleurs aux habitants de cette bonne ville.

AUJOURD'HUI

à une heure mystérieuse

SCURT-SEGITSERP-SEUGALB

OU

REPRÉSENTATION EXTRAVAGANTE

DE

MAGIE MULTICOLORE PRESTIDIGITISÉE

PAR

MOI

BLASONNÉ DU TITRE DE ***

Pour TREIZE mérites méphistophélesques inexprimables en prose.

Plus de Cartes biseautées !
Plus de Trappes ! !
Plus de Compères ! ! !

MAIS.....

PRESTIDIGITATION ABRACADABRANTE

(n'escamotant aucune occasion d'être agréable au public)

ÉLECTRICITÉ ALGÉBRIQUE

(animant tout)

SPIRITISME MAGNETIQUE

(dominant tout)

ALCHIMIE LIBÉRALE

(produisant tout et le reste)

PRIX DES PLACES : Indulgence et aménité.

PROLOGUE

Le vice des *Prestidigitateurs* c'est de se poser en *malins*, — ce qui leur donne le privilége de contrarier bien plus que d'émerveiller leurs spectateurs.

Je m'inscris en faux contre cette bévue, en criant indulgence à mon triple public, savoir :

1° A celui qui, ignorant mes petits prodiges, désire s'en égayer à la bonne franquette (*à celui-ci je me déclare tout dévoué et tout reconnaissant*).

2° A celui qui connaît quelques-uns de mes tours de main et de cuisine Robert-Houdine (*à celui-ci je prouverai tous mes efforts pour ne pas monotoniser ses impressions*).

3° A celui qui est initié à tous les secrets de l'art (*à celui-là je tends la main et ma baguette magique en lui disant : Ne sois jamais assez naïf pour faire rater nos miracles ni pour dévoiler nos trucs, car mes succès, si succès il y a, témoigneront de ta propre puissance*).

En foi de quoi je signe :

SCURT-SEGITSERP-SEUGALB (1)

(1) Anagramme de Blagues-Prestiges-Trucs.

Envoyer désormais à l'adresse de M. Poulet-Malassis, 97, rue Richelieu, tout ce qui regarde l'administration et la rédaction.

Les souscripteurs dont l'abonnement est expiré le 1er janvier sont priés d'en envoyer le montant.

Le Directeur : A. Poulet-Malassis.

259.—PARIS. TYPOGRAPHIE DE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30

REVUE ANECDOTIQUE

DE 1862

—

Ire QUINZAINE D'AVRIL

Ab Jove principium. — La pudeur objective de l'Académie française. — Le *Cotillon* dans les salons et au Vaudeville. — Le *Oui et le Non des femmes.* — M. Champfleury et le tailleur de MM. les Universitaires. — *Pierre de Médicis.* — Le colonel de La Combe. — Un appendice aux séances de la *Société du Puff couronné.* — Un nouveau pseudonyme. — Les travailleurs de septembre 1792. — Deux anecdotes sur M. Ingres. — Histoire d'une des décorations de M. Ponson du Terrail.

AB JOVE PRINCIPIUM.

Il semble improbable que la presse se hasarde d'ici quelque temps à parler à fond du grand livre de M. V. Hugo : *Les Misérables.*

Une analyse de M. Hector Malot à l'*Opinion nationale*, une boutade de M. Edouard Fournier, les zézaiements de Colombine, des articles *faits divers* dans les correspondances parisiennes ont à peine rompu le silence qui s'est fait devant cette œuvre colossale. L'étonnement de la critique se compliquera de l'énormité d'un succès sans précédent dans l'histoire littéraire de la France.

Voici, si nous sommes bien informé, le *lancement* des *Misérables* en France et à l'étranger.

TROIS ÉDITIONS FRANÇAISES ORIGINALES.

1° Celle de Paris, pour la France et l'Algérie, imprimée par J. Claye, à	15,000 exemp.
2° Celle de Bruxelles, pour la Belgique et l'Étranger, imprimée par les éditeurs, A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, à	12,000 —
3° Celle de Leipsick, pour l'Allemagne, imprimée par de Vrient et Gieseck, à	3,000 —
	30,000 exemp.

TRADUCTIONS.

TRADUCTIONS.	ÉDITEURS.	TRADUCTEURS.	TIRAGES.
1 Anglaise.	Jeffs, à Londres.	.....	3,000
2 Allemande.	Steinacker, à Leipsick.	Dietzmann, rédact. en chef de l'*Illustration allemande*.	3,000
3 Italienne.	Daelli, à Milan.	Le rédact. en chef du *Politechnico*.	3,000
4 Espagnole.	1re F. Cuesta et Montemar, à Madrid.	F. Cuesta.	5,000
5 Id.	2e Brachet, à Paris, p. l'Am. du Sud.	Luis Florez.	1,650
6 Hollandaise.	Nygh, à Rotterdam.	Calisch.	1,600
7 Polonaise.	Krazewski, à Varsov.	.....	3,000
8 Hongroise.	Heckenast, à Pesth.	.....	1,200
9 Portugaise.	De Villeneuve, à Rio-Janeiro.	.....	1,500
			25,950

L'édition française originale de Paris n'a été faite que pour éviter les formalités de douane. Elle a été tirée d'abord à 7000 exemplaires. Mise en vente le 3 avril, elle faisait prime, le 5, à 15, 16, 18 et même 20 fr. Le 6, on eût battu toutes les librairies de la rive gauche et de la rive droite pour en trouver un exemplaire. — Plus confiant dans le succès que les éditeurs, l'imprimeur, M. Claye, avait heureusement pris sur lui de faire faire des *empreintes*, sans lesquelles la seconde mise en vente du 17 eût été impossible.

Non-seulement M. Claye a participé à l'événement par ce trait d'audace intelligente, mais encore il l'a solennisé en laissant tirer sur le *mobile* les *capitales antiques* du titre du livre, un des joyaux de son matériel typographique.

Les Misérables ont paru, *le même jour*, à Paris, à Bruxelles, à Leipsig, à Londres, à Milan, à Madrid, à Rotterdam, à Varsovie, à Pesth, à Rio-Janeiro.

Outre les concessions résultant des traités il y a les contrefaçons.

Un éditeur hollandais, M. Tergunne, à Deventer, publie une traduction néerlandaise.

MM. Gaillardet, propriétaires du *Courrier des Etats-Unis*, avaient fait une offre dérisoire pour avoir communication des bonnes feuilles de chaque volume un mois à l'avance. M. Hugo leur a répondu : « J'aime autant que vous me voliez. »

Ils vont DONNER le livre avec tranquillité à leurs lecteurs.

En préparation, *les Misérables*, sous la forme de drame, par M. Charles Hugo.

—

Depuis que M. Dufaure a refusé d'être le dix-neuvième ministre du roi Louis-Philippe à l'Institut, un membre de l'Académie des sciences morales et politiques ne l'appelle plus que «la pudeur objective de l'Académie française.»

—

LE COTILLON DANS LES SALONS ET AU VAUDEVILLE.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.

Heureux qui peut dire le fin mot des choses et savoir d'où les affaires ont procédé.

Dans l'espèce il s'agit d'un méchant vaudeville, de deux jeunes dames, de quelques *gentlemen*, de coups de poingt, de gros mots, de la jeune noblesse et des sergents de ville, du droit au sifflet et du privilége de la claque, de la liberté, du gouvernement, du Café anglais, des principes de 89, de l'indignation de ces demoiselles, le tout contenu pêle-mêle dans les plis orageux de ce *cotillon*, qui pendant trois jours a préoccupé, ému, passionné tout Paris... ; mais qui pourra jamais dire tout ce qu'enserre un cotillon distingué!

Le Vaudeville est gouverné par une trinité d'honorables burgraves qui unissent aux dons du plus heureux naturel les avantages d'une expérience consommée.

M. Dormeuil se souvenait que jadis, du temps de M. Guizot, quand la polka parut à l'horizon, on avait composé, dans le but de faire connaître la nouvelle danse au peuple français, une façon de vaudeville, dans lequel, encadré de couplets de circonstance et d'une intrigue à l'avenant, cette chorégraphie inédite avait opéré son entrée dans le monde, soit aux Variétés, soit au Palais-Royal. Cette rare invention avait plu énormément.

M. Duponchel, non moins lettré, se rappelait qu'à l'aurore du quadrille des lanciers (ce fameux quadrille des lanciers relégué aujourd'hui parmi les vieilles lunes, mais qui fit un hiver la fureur de la cour et de la ville), on avait composé en l'honneur

des lanciers une certaine pièce qui transporta d'aise le public des Variétés.

M. Benou, troisième personne de la trinité du Vaudeville, moins artiste que ses confrères en sa qualité d'administrateur et de financier, ne trouvait pas de souvenirs analogues à adjoindre à ces exemples mémorables, mais ceux-ci suffisaient à former sa conviction, et dans le sens de ses collègues il opinait du bonnet.

Il résulta de cet accord la résolution de produire sur leur théâtre une danse qui fît suite à la polka de l'ancien temps et au défunt quadrille des lanciers, et le *Cotillon* fut inventé.

Quand je dis inventé, excusez l'hyperbole, c'est uniquement au point de vue dramatique qu'il faut entendre l'invention, car ce cotillon est une danse consacrée depuis nombre d'années dans tous les salons qui se respectent, et je ne ferai pas l'injure au lecteur civilisé de lui décrire cette valse compliquée qui se commence aux environs de trois heures du matin. A ce moment le bal se dépeuple des douairières, des jeunes filles débutantes qui n'en sont qu'à leur première année de monde et de ces femmes sérieuses que d'incorrigibles disgrâces ont décidées pour les principes et qui rentrent chez elles de bonne heure par austérité.

Ah ! alors le bal devient délicieux; il ne reste que les intrépides ; chaque femme a produit son effet, épluché ses voisines, remporté tous les petits triomphes de vanité qui constituent la première portion de chaque fête mondaine et qui forment un apéritif et un excitant au plaisir et à l'intimité. A ce bienheureux moment les toilettes sont assez froissées pour qu'on ne s'en soucie plus, les chevelures ont perdu leur apprêt et le cérémonial du coiffeur, les bandeaux palpitent et les nattes frissonnent, les fleurs achèvent de se faner aux corsages et répandent des senteurs passionnées, les bougies à demi consumées dans les lustres semblent éclairer avec plus d'abandon, l'atmosphère surchauffée des salons est pénétrante et molle, tout imprégnée de parfums vagues et d'effluves féminines ; c'est alors, seulement alors, qu'un cotillon bien compris est un plaisir inestimable.

Nous avons connu plusieurs hommes du monde, raffinés et raisonnant leur plaisir, qui s'arrangeaient pour n'arriver jamais au bal que quelques instants avant le début du cotillon; jusqu'à ce moment ils restaient tranquillement au club à faire leur whist. Quelques-uns furent dans leur temps des conducteurs de cotillon émérites, car c'est un grand art, un rare talent et qui assure à qui le possède à fond des immunités précieuses, une foule de petits succès et de menus suffrages qui ne paraissent frivoles qu'aux philosophes mal peignés qui n'en ont jamais joui.

Un bon conducteur de cotillon a une position faite, on se l'arrache, on se le dispute. Songez que sa charge réclame de l'imagination : il s'agit d'inventer des combinaisons nouvelles et des figures imprévues et, avant tout, de prolonger la fête le plus longtemps possible. On n'est pas sans avoir dans les coins et dans les embrasures des maris mélancoliques qui, pendant que leurs femmes tourbillonnent aux bras des cavaliers, songent à la baisse du crédit mobilier; des mamans sur les banquettes, humant tristement les derniers verres de punch en supputant le total des factures de la couturière. Tout ce monde inactif aspire après son lit aussi ardemment que le cerf altéré après l'eau des fontaines.

Tant que le cotillon dure, le droit d'interpellation est suspendu.

Aussi combien sont fêtés les danseurs ingénieux qui savent le prolonger indéfiniment! On finit par leur faire un sort; pour peu qu'ils aient d'esprit, ils s'établissent brillamment; quelque danseuse préférée, à l'âge de quitter la danse, leur fait épouser sa fille qui sort du couvent. Ces mariages sont d'habitude heureux et tolérants. Cependant, on a cité naguère un jeune fonctionnaire, un des princes du cotillon, qui ayant imaginé une dernière figure, qui consistait à conduire à l'église une danseuse infiniment trop riche, fut envoyé par la famille achever la contredanse dans une sous-préfecture lointaine. Il était aussi dépaysé qu'Ovide chez les Sarmates.

Voilà la poésie du cotillon ; au théâtre tout cela s'évanouit, et l'excellent M. Dormeuil, qui prétendait la faire connaître

au bon public bourgeois, qui ne va pas dans le monde et pour lequel il semble posséder une instinctive prédilection, était bien incapable assurément de l'initier aux petits mystères qui forment son charme pour les adeptes; tout ce qu'il pouvait faire, c'était d'exhiber un cotillon classique, réglé par un Cellarius ou un Markowski quelconque, et enjolivé de tous les cerceaux, drapeaux, têtes de carton, enfin de tout l'arsenal d'engins *cotillonesques* inventés par Giroux.

Ainsi fut fait. De la pièce, il est bien inutile d'en parler; elle était de M. Clairville et de M. Choler, vaudevilliste adjoint ; *C'était Clairville en tiers à sa proie attaché*. Tout ce qu'on peut dire, c'est que nous en avons vu des myriades, de non moins sottes et de non moins niaises, passer comme des lettres à la poste.

Quomodo cecidit potens? — Pourquoi donc la pièce est-elle tombée?

C'est ici que nous entrons dans la légende anecdotique; il est bien clair que les phénomènes successifs de cette tempête dans une cuvette ne sont pas susceptibles d'être prouvés juridiquement; mais à l'aide de toutes les lettres publiées dans les journaux de théâtre, et des articles d'une administrative brièveté insérés dans des journaux graves, complétés d'inductions privées, on peut en reconstruire l'exégèse à la manière allemande.

Muse de Strauss, d'Evald et de M. Renan, soyez-nous en aide dans cette pieuse restitution.

« Des rivalités d'amour-propre dans la distribution des rôles, a dit je ne sais plus quel journal, semblent avoir été l'origine des troubles du Vaudeville. »

Pour appeler les choses par leur nom, on assure que la jolie blonde, mademoiselle Pierson, et la jolie brune, mademoiselle Athalie Mauroy (elle ose s'appeler Athalie, cet âge est sans pitié!...), trouvèrent, dès le principe, fort indigne de leur valeur artistique d'avoir à faire toilette à la fin de la soirée, dans le seul but de dire cinquante mots et de figurer ensuite dans le fameux cotillon. Pour des élèves du Conservatoire qui comptent bien, un de ces soirs, débuter à la Comédie-Française, positi-

vement c'était déroger. « Nous prend-on pour des sauteuses? Veut-on faire de nous des Rigolboches? »

Les directeurs objectèrent modestement, sachant les égards qu'on doit au beau sexe, quand il est beau, jeune, frais et bien apparenté, qu'après tout cette danse était d'une décence irréprochable, que mademoiselle Schneider, mademoiselle Crénisse, au Palais-Royal; mademoiselle Lucile Durand, aux Variétés; Alphonsine elle-même, une artiste incontestée, en avaient dansé bien d'autres et d'autrement accentuées, aux grands applaudissements des amis dévoués de mademoiselle Pierson et de mademoiselle Mauroy, nonobstant clameur de haro et en dépit des mouchoirs de MM. les critiques, dont on avait beaucoup ri : — *Cachez ceci, que je ne saurais voir...* et qu'enfin les engagements ne stipulaient rien contre la danse, que c'était écrit et qu'il le fallait!

Qu'advint-il ensuite? Il y a ici une lacune; les rideaux de dentelle des boudoirs enveloppent de leur ombre inviolable ce moment de notre histoire. Ces demoiselles ne cachaient pas leur mécontentement; elles en faisaient part à leurs amis, et en vérité la colère devait être bien douce à respirer sur d'aussi jolies lèvres.

> Pour servir sa vengeance et plaire à ses beaux yeux,
> J'ai fait la guerre aux rois; je l'eusse faite aux Dieux.

Ainsi disait le grand Condé. Toute proportion gardée de M. Dormeuil à Mazarin, de notre jeune noblesse au grand Condé, et de mademoiselle Pierson à la duchesse de Longueville, ce fut encore le mot de la situation. Aussi, quand le *Cotillon* apparut, un dimanche, il fut sifflé très-gentiment par des messieurs de l'orchestre de la tournure la plus aristocratique; le reste du public n'y comprenait pas grand' chose. Ils furent une dizaine à ce premier assaut : un jeune seigneur russe, un jeune duc français et quelques autres de moindre qualité, qui les avaient suivis en volontaires, comme les gentilshommes qui, au dix-huitième siècle, accompagnèrent le maréchal de Belle-Isle à l'expédition de Hongrie.

Le lendemain lundi, l'entreprise fut plus vive. On siffla dès

avant le lever du rideau, puis avec une unanimité valeureuse, au moment où la danse allait commencer. Les pilotis du Vaudeville cédèrent à l'orage, on baissa la toile. Tout devait faire croire que le *Cotillon* avait vécu, et rien n'empêchait le club de la rue Royale (*vulgo* club-moutard) d'illuminer pour célébrer sa victoire.

En effet, mardi plus de *Cotillon*.

M. Dormeuil, dans une lettre adressée aux journaux, déclare qu'il reçut alors l'ordre de remettre sur l'affiche le vaudeville orageux.

Déclarons que les principes conservateurs de l'ordre social n'étaient pas absolument attachés à sa réapparition. Toujours est-il qu'à cette représentation du jeudi la salle était comble : le plus beau monde, toutes les dames du demi-monde qui ont un nom fait sur la place, la plus célèbre pour le quart d'heure, en grande loge et en grand deuil, de son mobilier probablement, au milieu du premier rang ; une loge au delà, le baron de Rothschild, d'autres dames, tout l'orchestre rempli de *gentlemen* de la première catégorie, quelques auteurs, des journalistes, bref, un public de *grande première*. Les sergents de ville ne manquaient pas. M. Camille Doucet, tout frais meurtri de son échec académique, assistait discrètement dans une baignoire. On a vu aussi M. le préfet de police.

La soirée fut chaude. Au moment où la danse commençait, les sifflets partirent avec un ensemble touchant.

Presque en même temps les agents de l'ordre happèrent à l'orchestre M. le duc de G...-C..., M. le marquis de M... et quelques autres dont la postérité recueillera les noms. Il faut bien convenir que cette expulsion ne fut pas exécutée avec des procédés absolument semblables à ceux qui règnent dans les salons. Quelques auteurs, M. Barrière, M. Meilhac se trouvèrent compromis dans la bagarre. Au poste on s'expliqua et ces messieurs furent relâchés.

Pendant ce temps, une autre scène s'engageait entre l'orchestre et le parterre. Le parterre n'était pas précisément composé de la fleur des pois du monde parisien : d'aucuns prétendent y avoir reconnu le *rempart de Cahors* et le lutteur Arpin.

Le parterre se mit à prendre fait et cause pour la pièce au point de vue démocratique, et à adresser aux gentlemen de l'orchestre des interpellations colorées.

Pendant ce temps les dames des loges poussaient des cris passionnés. Que la surexcitation sied bien aux femmes! Quel fard incomparable que la colère! Les physionomies, pour la plupart éteintes par les plaisirs, ternies par les veilles et les labeurs nocturnes, devenaient superbes et flamboyaient sous le fouet de la passion. L'une d'elles, dans une baignoire, qu'on prendrait au repos pour une tête de mort *maquillée*, devenait splendide de terreur et d'exaspération. A la fin elle s'évanouit entre les bras d'un journaliste sentimental.

On se sépara dans un état d'animation difficile à décrire, et jusqu'au matin le Café anglais retentit des propos révolutionnaires des soupeurs. On n'a pas fait plus de serments pour délivrer les Provinces-Unies ni pour prendre la Bastille; ce fut un *Jeu de paume* au vin de Champagne.

Le lendemain, ce fut le grand soir. Tous les clubs à la mode avaient donné et remplissaient le Vaudeville. On dit même que le Jockey-club avait ébranlé sa gravité et se tenait prêt à descendre dans l'arène.

Ici, en vérité, le ton badin n'est plus de mise. Ces scènes ont été déplorables. Si frivole que fût l'origine de la querelle, on ne saurait voir sans chagrin des hommes bien élevés appréhendés aussi vigoureusement que l'ont été MM. P... de B..., d'E..., de G..., etc., etc. On se trouva en un instant bien loin du *Cotillon* et des sots couplets de M. Clairville. La solidarité qui unit tous les gens comme il faut s'éveilla avec une singulière et soudaine âpreté. *Viro milite quies* (1), dit Tacite; ce soir-là nous ne nous en sommes pas aperçus.

Comme il faut que les ridicules humains reprennent toujours le dessus, le lendemain tous les jeunes gens du beau monde que l'on rencontrait et auxquels on demandait : — N'étiez-vous pas hier au Vaudeville ? répondaient : Certes, j'y étais!

(1) C'est la devise composée par Tacite pour les boutons d'uniforme de la garde municipale de Rome.

du même ton qu'un officier disant : J'étais à Solferino! Il a été question de fonder une médaille du Vaudeville à l'instar de celles de Crimée et d'Italie; on l'eût portée suspendue à un ruban bleu tendre à lisérés blancs, les couleurs de Mlle Pierson.

La pièce a enfin été retirée par ordre. Elle ne méritait d'être ni attaquée ni défendue avec une insistance aussi cruelle. Nous ne trouverions probablement pas pour une œuvre d'art de premier ordre des passions aussi actives.

—

Une dame qui doit quelque famosité à une rencontre dont les conséquences ont été désagréables pour un des peintres les plus en faveur de ce temps-ci, va publier prochainement, chez M. Michel Lévy, un livre à ce propos, ainsi qu'il convient, car à quoi servirait-il d'être l'héroïne d'une histoire, si l'on ne pouvait la raconter à sa façon ?

Ce livre paraîtra sous ce titre alléchant : *Le Oui et le Non des femmes.*

Un autre éditeur, commerce et galanterie mêlés, avait proposé à madame S*** de la payer *comme madame Sand*, pour peu qu'elle consentît, suivant la mode du jour, à se faire photographier en tête de son livre ; madame S*** lui a répondu simplement : — Excusez-moi, monsieur, mais je ne puis consentir à ce que le pavillon couvre ici la marchandise.

—

Que si l'on nous demandait de caractériser d'un mot la tournure d'esprit de M. Champfleury, nous n'hésiterions pas! Nous dirions : Champfleury, agent provocateur au ridicule.

Qu'on lise son dernier livre, *le Violon de faïence :* n'est-il pas clair que pour mieux peindre ses personnages il les

a tous encouragés dans leurs manies. N'a-t-il pas dû irriter le désir de possession du violon de faïence chez le bon et gai Dalègre? N'a-t-il pas feint une admiration hypocrite pour les flèches bleues dont l'hospitalier M. Gorenflot ornait les arbres de la forêt de Grateloup? Enfin n'a-t-il pas fait verdoyer aux yeux du professeur Turck les palmes de la gloire anthropologique pendant, peut-être, qu'il allumait l'imagination de madame Turck par l'envoi quotidien de bouquets de plantes polyandres?

Et ne sait-on pas que s'il ne peut vous induire un ridicule *tout bénin*, *bénin*, il a l'art infernal de vous infliger un ridicule foudroyant? Nous n'en voulons pour exemple que ce musicien, doué pourtant de quelque talent, auquel il a cassé l'année dernière douze œufs coup sur coup sur le ventre, et cela traîtreusement, car Chosel'*œuf* (ainsi l'appellent aujourd'hui ses meilleurs amis, au lieu de Chose*lin*, qui est son nom) était à peine réveillé. Mais M. Champfleury ne tombe pas tous les jours sur d'aussi bonnes pâtes d'hommes que Chosel'œuf et le professeur Turck. La correspondance suivante, que nous ne devons pas à une indiscrétion de la poste, le prouvera.

MAISON DE CONFIANCE
et de commission
POUR
Messieurs les Universitaires

QUATESOUS
tailleur
5, rue de la Bourse, 5

Lettre première.

A M. Champfleury, homme de lettres.

Monsieur,

Vous serait-il agréable de m'envoyer un fort à-compte à valoir sur ma facture de 1,807 francs, soit en argent, soit en billets, en échelonnant ces derniers de façon qu'ils ne dépassent pas

l'année 1862. Vous n'ignorez pas que, règle générale, le tailleur ne peut offrir à son client qu'une année de crédit, et que toutes mes fournitures sont de 1861. Vous seriez bien aimable de suivre la règle établie dans le commerce et qui est dictée par la raison.

Croyez-moi, monsieur, votre dévoué serviteur.

QUATESOUS.

Lettre deuxième.

A M. Quatesous, tailleur.

Cher monsieur,

Vos pantalons vont très-mal, et le dernier gilet, que je vous ai fait couper dans un châle de l'Inde de ma grand'mère, est d'une coupe tout à fait saugrenue. La générale Bibikoff a trouvé qu'il faisait *poche* partout, et en y regardant plus attentivement, je me suis trouvé habillé comme un cuistre. Je n'en suis plus étonné, aujourd'hui que j'ai remarqué votre tête de lettres: *Maison de confiance pour messieurs les universitaires.* Choisissez donc entre ma pratique et celle de M. Sarcey, et enlevez cette étiquette d'Ecole normale qui ne saurait me convenir.

Je vous salue bien, cher monsieur.

CHAMPFLEURY.

MAISON DE CONFIANCE
et de commission
POUR
Messieurs les Universitaires
QUATESOUS
tailleur
5, rue de la Bourse, 5

Lettre troisième.

A M. Champfleury, homme de lettres.

Monsieur,

J'ai grand besoin de valeurs ; les affaires sont lourdes. Ne m'épargnez pas si vous avez besoin de mon ministère, mais veuillez, je vous prie, m'envoyer votre règlement dans le plus bref délai.

Quant à changer l'adresse de ma maison, vous savez, monsieur,

que cela ne se fait pas dans le commerce. Messieurs les universitaires m'ont toujours témoigné trop de confiance pour que je songe à abandonner leur bienveillant patronage. Il est facile d'ailleurs d'enlever les *poches* dont vous vous plaignez; vous aurez sans doute maigri cet hiver.

Avec l'espérance de recevoir demain votre règlement, j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre dévoué serviteur.

QUATESOUS.

Lettre quatrième.

A M. Quatesous, tailleur.

Cher monsieur,

Je me brouille décidément avec vous si vous n'enlevez cet horrible étiquette de *Maison de confiance pour messieurs les universitaires*. Pourquoi ne prendriez-vous pas le titre de *Tailleur réaliste?* Votre fortune serait faite promptement, et vous établiriez plus facilement vos charmantes filles.

Salut, cher monsieur Quatesous.

CHAMPFLEURY.

DÉNOUEMENT.

A la requête de M. Quatesous, tailleur de confiance pour messieurs les universitaires, demeurant rue de la Bourse, 5, j'ai, Jean Griffart, huissier, laissé copie du présent à M. Champfleury, l'assignant à payer 1,807 *francs, valeur reçue en marchandises, dans la huitaine qui suivra la présente assignation, sauf à s'entendre condamner par le Tribunal, etc., etc.*

Inutile d'ajouter que la correspondance étant montée à ce ton, M. Champfleury s'est exécuté; car pour peu qu'on lui passe d'être celui qui crée le plus de types grotesques après Dieu, il reste un honnête homme, même dans l'ac-

ception commerciale du mot, et s'en pique. Sa carte de visite, que voici, en fait foi.

PAYE CE QUE DOIS

Champfleury

14, rue Notre-Dame (Montmartre)

—

Le *four* de *la Reine de Saba*, à l'Opéra, nous a valu la reprise de *Pierre de Médicis*, du prince Poniatowski. Cette reprise a exalté, parmi les employés du ministère chargé des destinées de l'Académie impériale de musique, la joie la plus folle : — quand les chats n'y sont pas, les rats dansent; or, quand le public remet, et pour cause, son plaisir à un soir meilleur, il y a largesse dans les bureaux du ministère ; *Pierre de Médicis* est, pour le surnuméraire, l'employé à 1,500 francs, voire pour le garçon de bureau et les dames de ces messieurs, l'opéra par excellence, l'égal au moins de *Santa Chiara*, de Son Altesse le prince de Saxe-Cobourg-Gotha, ou de *l'Etoile de Messine*, du comte Gabrielli.

—

Le colonel de La Combe (Joseph-Félix Le Blanc), qui vient de mourir subitement à Tours, était né à Lorient, le 18 mai 1790. Son père était colonel d'artillerie de marine; c'est dans cette arme que M. de La Combe com-

mença sa carrière. Il était brigadier dans l'artillerie de la garde impériale lorsque survinrent les événements de 1814. Il entra à ce moment dans les gardes du corps (compagnie de Noailles). Un concours de circonstances tout à fait singulier, fortune à laquelle sa belle mine et son talent de musicien ne furent peut-être point étrangers, lui fit atteindre en une année le grade de lieutenant-colonel. A vingt-cinq ans, il était colonel d'un régiment d'artillerie de ligne, et en 1830, selon l'expression consacrée, « il brisa son épée. » N'en éprouva-t-il point depuis quelques regrets? c'est ce que nous n'avons point à examiner, ne voulant parler ici de lui qu'au point de vue de l'histoire de Charlet.

En quelle année le colonel de La Combe fit-il la connaissance de Charlet, c'est ce qu'on ne saurait établir d'une façon certaine. Mais dès qu'il eut mis le pied dans l'atelier du maître, celui-ci devint son idole. Il était alors du bel air, même parmi les militaires, — témoin le colonel du 2e hussards, de Rigny, et M. His de la Salle, officier dans les cuirassiers, — de collectionner des gravures et des lithographies. M. de La Combe obtint de Charlet un bon pour ses imprimeurs-éditeurs, les frères Gihaut, et recueillit ainsi, au sortir de la presse, la plupart des belles épreuves qui composent sa collection. Inutile d'ajouter qu'on rencontre dans cet œuvre, le plus complet après celui de M. de la Salle, les admirables pièces que Charlet fit imprimer chez Lasteyrie et chez Delpech à sa sortie de l'atelier de Gros : *La mort du cuirassier*, l'*Aumône*, le *Siége de Saint-Jean-d'Acre*, le *Tombeau du maréchal Brune*, la *Vieille armée française*, scènes pathétiques et grandioses, souvenirs éloquents et types

merveilleusement exacts de toute la période des dernières années de l'Empire. Ce sont des tableaux d'histoire comme un enfant du peuple de 1815 seul pouvait les sentir, et comme un élève de Gros, sorti à vingt ans de l'école, pouvait seul les rendre. Ces lithographies sont déjà fort rares aujourd'hui : le jour est proche où elles se vendront vingt fois plus cher que la plus mince toile du musée de Versailles.

En 1856, M. de La Combe a publié un volume, *Charlet, sa vie, ses lettres, suivies d'une description raisonnée de son œuvre lithographique.* — Chez Paulin et Le Chevalier, — in-8°. Le bon colonel, enivré par les cajoleries à double tranchant de Charlet qui « déjeunait volontiers avec les républicains, et dînait plus volontiers encore avec les légitimistes : » le bon colonel *coupa* dans toutes les charges de Charlet, prit au sérieux ses boutades de corps de garde contre la monarchie de Juillet, pour esprit comptant ses calembours moins que par à peu près, et pour un cœur d'or l'esprit le plus caustique, le camarade le plus sec, le quémandeur le plus audacieusement blagueur qui ait tenu le pinceau. Il était de si bonne foi, son amitié pour Charlet était si chevaleresque, que personne n'eut le courage de protester contre le portrait tout de fantaisie qu'il avait peint. Le catalogue était du reste excellent, à quelques erreurs légères près, et le livre s'épuisa rapidement. M. de La Combe se proposait d'en publier une nouvelle édition, lorsque la mort est venue le surprendre : « Patience, écrivait-il huit jours avant sa mort à M. Purty qui lui proposait un éditeur, il faut de toute nécessité que les corrections soient faites rigoureusement par moi, et j'espère que mon livre verra le jour dans cinq ou six ans peut-être. »

Nous lisons encore dans une lettre que nous communique M. Burty, écrite en 1859 : « Vous me priez de vous donner la bibliographie des articles sur Charlet; je les ai tous réunis et aucun d'eux n'a pu m'être utile pour mon travail. Tous sont écrits par des hommes de lettres qui ont fait plus ou moins de poésie à propos de Charlet, mais qui ne connaissaient que superficiellement sa personne, encore moins son œuvre, et la plupart du temps étaient étrangers à l'une comme à l'autre.

« Il était difficile de pénétrer jusqu'à Charlet et de connaître ce qu'il était. « Je ne le connaissais pas avant « d'avoir lu votre livre, me disait Hippolyte Bellangé, et « cependant j'ai vécu avec lui dans la plus grande intimité « pendant dix ans. » — Ce que je recommanderai pardessus tout à M. Charles Blanc, ce que je ne saurais trop vous recommander à vous-même (parlez-en à M. Charles Blanc, je vous prie) (1), c'est à propos de Charlet de ne pas amener Béranger. Je ne puis vous dire à quel point je suis fatigué de voir ce dernier nom toujours accolé au premier.

« Entendons-nous.

« Parle-t-on de Béranger, on saura bien amasser tous les lyriques anciens et modernes pour lui servir de piédestal, mais jamais le nom de Charlet ne sera prononcé ; s'agit-il au contraire de celui-ci, je vous mets au défi de trouver la moindre monographie où le trait saillant ne soit fourni par un rapprochement avec Béranger. C'est le

(1) Charles Blanc préparait en ce moment une notice sur Charlet pour *l'Histoire des peintres de toutes les écoles*. Il va sans dire qu'il n'a tenu aucun compte de la recommandation.

Béranger de la peinture... c'est son frère... son cousin-germain, etc., etc. Je suppose que la guerre faite à la Restauration par ces deux poëtes a seule amené cette confusion. Jamais deux hommes n'ont été plus dissemblables.

« Je vous ai lu la lettre (je pourrais dire les lettres) de M. Eugène Delacroix. Il va trop loin, suivant moi, dans son admiration pour Charlet. Suivant lui, c'est le premier des artistes modernes; disons *un* des premiers et l'un des plus grands artistes de tous les temps. »

Le colonel de La Combe était le plus beau vieillard que l'on pût voir. Grand, mince, élégant, la tête couverte d'une forêt de cheveux blancs longs et soyeux, la figure coupée par de grosses moustaches ; il était fort recherché dans les salons sous la Restauration; il jouait du cor à ravir. Il était très-lié avec Scudo, avec Mène le sculpteur, et recevait souvent de charmantes lettres de Jules Janin, qui a aussi le préjugé de l'esprit-Charlet.

Le colonel de La Combe est mort subitement à Tours, le 28 mars. La veille encore, il disposait dans un cadre de magnifiques aquarelles de Charlet, qu'il se proposait d'envoyer à l'exposition de Londres. C'est mourir sur la brèche.

—

Le théâtre des Bouffes, ainsi qu'on le sait, a passé des mains de M. Offenbach dans celles de M. Varney.

Il y a trois mois, la Société des auteurs était réunie à l'effet d'aviser au moyen d'empêcher M. Offenbach d'envahir son théâtre à lui seul. Il fut alors décidé que M. Offenbach n'aurait plus, à l'avenir, que le droit de donner deux ouvrages de lui par soirée. — La joie fut grande parmi la plèbe des aspirants compositeurs.

Quelques mois plus tard, M. Offenbach quittait la direction des Bouffes, et M. Varney, son successeur, écrivait dans le *Figaro* : « Les portes sont ouvertes, venez à moi, petits et grands ! »

La joie des futurs Rossini fut alors à son comble.

Depuis lors M. Offenbach, qui n'avait droit qu'à deux pièces sur quatre par soirée, tient l'affiche tout entière. — Ainsi le veut, dit-on, la loi des traités.

Ceci nous rappelle le dénoûment d'une des séances de la *Société du Puff couronné*, de tintamaresque mémoire :

GALLOT, *qui demandait la parole depuis deux ans.*

Je demande la parole.

LE PÈRE AYMÈS.

Je te l'accorde, mon pichoun.

GALLOT, *s'apprêtant à parler.*

Mes.....

LE PÈRE AYMÈS.

La séance est levée.

Nouveau pseudonyme. — LA MARQUISE D'ORMSAY, pseudonyme de madame Manoury d'Ectot, directrice de la *Revue biographique*, bi-mensuelle, avec un portrait photographié à chaque numéro. Cette revue paraît depuis le 15 mars.

Les Travailleurs de septembre 1792, document sur la Terreur, publié par le comte Horace de Viel-Castel, in-18 de 60 pages, imprimé en noir et

De la belle couleur du sang,
Que l'on verse pour la patrie,

a été retiré de la circulation, pour reproduction non autorisée, dit-on, de documents empruntés aux archives de l'Empire.

Que ce soit cette raison ou une autre, ce petit livre, composé d'une préface insignifiante et de la liste des égorgeurs de septembre au nombre de 66, a mis son auteur en plus de frais de typographie que de talent.

—

La louange adressée à un grand artiste devant son maître paraît souvent à celui-ci une dépréciation de son propre talent.

M. Ingres lui-même n'est point à l'abri de ce petit sentiment.

A la suite d'un dîner officiel, l'amphitryon se félicitait d'avoir réuni à la même table « le peintre de l'antiquité et le peintre de la religion catholique, M. Ingres et M. Hippolyte Flandrin. » On se sépare. M. Ingres, dont le front était resté sombre pendant la fin de la soirée, arrête sur le trottoir l'ami qui lui donne le bras et alignant dans l'air, d'un geste expressif, des figures symétriques : « Peintre religieux, gronde-t-il, parbleu! la belle affaire : des quilles! des quilles!! des quilles!!!

Au moment où M. Ingres venait de terminer pour le duc de Luynes, au château de Dampierre, ce fameux *Age d'or* qui ne fut jamais livré aux regards des profanes, M. Duchâtel vint, accompagné d'un jeune secrétaire, pour examiner le chef-d'œuvre. Il se confondait en louanges et son jeune secrétaire restait modestement muet. Ce silence irrita la fibre impressionnable du maître. « Et vous, monsieur, lui demanda-t-il, n'aurai-je point l'honneur de recevoir vos critiques? Vous le voyez, les Jeux, les Ris, les Grâces régnaient alors, et l'humanité n'avait point encore l'usage des métaux. » Le jeune secrétaire s'incline, se répand en expressions admiratives. « Non, monsieur, ce sont des critiques que je veux entendre. » Et M. Ingres le pousse tellement, que l'interpellé lui donne naïvement à entendre que si les métaux n'avaient point encore été employés par l'homme, on pouvait se demander comment avait été taillé l'autel en marbre blanc qui occupe la droite de la composition. M. Ingres rougit, bleuit, éclate : « Mais, monsieur, vous voulez donc alors anéantir la liberté dans l'art... »

—

Il vient de paraître une petite brochure assez curieuse intitulée : *Comment M. Ponson du Terrail entend la collaboration.* — L'auteur de cet opuscule est M. Paul de Lascaux.

Rien de plus drôle que ce factum récriminatif ; il dévoile un coin de la vie littéraire du vicomte de lettres et donne des fragments d'une correspondance qui vaudra de l'or un jour dans les salles de l'hôtel Drouot.

Voici l'histoire de ce livre, histoire beaucoup plus curieuse que le livre lui-même.

Laissons un instant la parole à M. Paul de Lascaux :

« Au mois de mai 1859, je fis part à M. Ponson du Terrail, que je voyais assez souvent à la *Société des gens de lettres*, du projet que j'avais conçu d'écrire une histoire du martyre qu'avait souffert l'Italie sous la domination de l'Autriche. M. Ponson du Terrail m'offrit sa collaboration, et ce qui valait bien mieux pour moi, je le croyais du moins, il voulut éditer le livre et le faire vendre par livraisons. — J'acceptai. »

Delavier fut choisi comme vendeur, et le livre parut.

Le vicomte Ponson du Terrail écrivit la préface, *vingt pages*, — et la signa seul. — M. Paul de Lascaux écrivit *vingt-trois* livraisons.

A ce moment, il y eut une altercation entre le vendeur et les auteurs. — Delavier n'est pas un homme facile ; — quand il perd de l'argent il devient méticuleux ; il y eut procès.

Un jour, — pendant que l'affaire se poursuivait, — maître Delavier rencontre M. Ponson du Terrail ; un tiers les rapproche ; ils discutent beaucoup, et les contestations sont près de s'éteindre. Le vicomte, pour en finir, invite Delavier à déjeuner le lendemain au café des Variétés.

Rendez-vous est pris pour onze heures et demie.

A cette époque on déjeunait encore au café des Variétés, — il y avait là MM. de Villemessant, Wolf, Léon Beauvallet, etc., etc.

A onze heures, le vicomte qui avait faim oublie qu'il a invité Delavier ; il se met à déjeuner tranquillement, et ce n'est que lorsqu'il prend son café que son invité arrive.

Si Delavier est vexé quand il perd de l'argent, il ne l'est pas moins quand on déjeune sans lui ; cependant

il se met à table près du vicomte et déjeune à son tour.

La discussion recommence, mais vive, acerbe, aigrie; le vicomte s'emporte, et même lève un siphon pour assommer le vendeur.

On l'arrête.

Le vicomte veut se battre.

— Envoyez vos témoins, dit-il à Delavier.

— Les voilà! répond celui-ci en montrant ses poings, — je me bats à la manière anglaise.

Tout le café prend part à la discussion, — qui devient très-amusante. — Delavier, ayant été un peu loin dans ses épithètes, est réprimandé par M. de Villemessant qui lui dit :

— Vous avez tort! vous l'insultez.

Alors Delavier se lève et, d'un air digne, dit au vicomte :

— Monsieur Ponson du Terrail, si je vous ai insulté, je vous fais mes excuses, — car je ne veux pas être dans mon tort, — mais ça n'empêche pas que je me f... de vous!

Enfin le vicomte s'éloigne, ce qui termine l'incident.

Le procès a lieu.

Les auteurs perdent au tribunal de commerce.

En Cour impériale, l'affaire s'arrange de cette façon.

Citons la lettre que M. Ponson du Terrail écrit à M. de Lascaux :

« Voici en résumé les conditions de cette transaction :

« Les traités et le jugement sont considérés comme nuls « et non avenus; M. Delavier et « moi, » nous nous enten- « drons sur le mode de terminaison et d'écoulement de l'ou- « vrage, *que j'ai pris l'engagement d'écrire seul.*

« *J'ai pris cet engagement, et vous m'en saurez gré; car « jusqu'à* la VINGT-TROISIÈME LIVRAISON, SAUF L'INTRODUCTION « QUI EST DE MOI, VOUS AVEZ ÉCRIT TOUT CE QUI A « PARU DE L'OUVRAGE, et *il est donc juste* que je reste « chargé de *la rédaction de la dernière partie.*

« Les comptes de M. Delavier et *les miens ont été réglés et « fixés.* M. Delavier a pris l'engagement de faire les avances « nécessaires pour terminer l'ouvrage en volumes. C'est ce qui « m'a déterminé à lui abandonner la propriété de l'édition « actuelle, nous réservant la propriété pleine et entière de « l'*Histoire d'Italie* sous toutes les formes et dans toutes les « conditions de librairie. »

Il restait donc soixante pages à faire.

Avant de raconter comment ces pages se firent, disons que dans sa brochure M. de Lascaux se plaint amèrement de la décoration que son livre a value à M. Ponson du Terrail.

Il est en vérité désolant de voir un *préfacier* l'emporter sur un véritable historien! Ah! que M. de Lascaux doit regretter *le temps de sa Catherine de Lescun!*

Pour en revenir à ce fameux livre, voici comment et par qui il fut terminé.

M. Ponson du Terrail rencontre un jour un jeune homme nommé Georges Detouche, et lui propose, à *raison de trois francs la page*, de terminer le livre de M. Paul de Lascaux.

Misère n'est pas vice. Georges Detouche accepte.

Le vicomte se marie. Trois jours après la noce, Detouche espérant, à la faveur de la lune de miel, toucher quelque petit à-compte, se rend chez M. du Terrail. On l'avait consigné, mais il insiste, et poussant brusquement la porte, il entre dans le salon où était M. du Terrail avec quelques amis.

Detouche réclame son argent, le vicomte le lui refuse; il allègue qu'il n'est pas en fonds; Detouche élève la voix... Madame du Terrail entre tout effrayée...

— Qu'y a-t-il, mon ami?

— Ah! madame, dit Detouche, vous êtes femme, vous êtes bonne, je viens réclamer à votre mari l'argent de mon travail et il me le refuse... Je suis père de famille... madame! Un jour aussi vous aurez des enfants, etc., etc...

— Allons, allons, payez cet homme, dit la jeune femme à son mari.

Detouche emporta deux louis...

Georges Detouche n'envie pas, non plus que M. Paul de Lascaux, la décoration de M. du Terrail, mais il trouve que l'*Histoire d'Italie sous la domination autrichienne* devrait s'intituler :

Histoire d'Italie — *sous la domination de M. Ponson du Terrail.*

Le Directeur : A. Poulet-Malassis.

322.—PARIS. TYPOGRAPHIE DE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30.

REVUE ANECDOTIQUE

DE 1862

—

2e QUINZAINE D'AVRIL

—

AVIS

Les personnes dont l'abonnement est expiré sont priées de le renouveler pour ne pas éprouver de suspension dans le service.

La REVUE ANECDOTIQUE rend compte régulièrement de tous les livres déposés dans ses bureaux pendant la quinzaine.

L'eau-forte est à la mode. — Note complémentaire à la biographie de M. Beulé. — *Ces petites dames du théâtre.* — Le portrait de M. Théophile Sylvestre. — Comment finit une vieille amitié. — Bon voyage, cher Champfleury! — M. Ingres est en froid avec M. Vitet. — Une lettre prétendue inédite du P. Caussin. — Vers pour le portrait de M. Emmanuel des Essarts. — La vérité sur l'assassinat du duc de Berry. — Note sur l'excellence de la Bohême classique. — La chronique locale de Saint-Laurent-en-Caux. — Bibliographie.

Décidément, l'eau-forte devient à la mode. Certes nous n'espérons pas que ce genre obtienne autant de faveur qu'il en a obtenu à Londres il y a quelques an-

nées, quand un club fut fondé pour la glorification de l'eau-forte et quand les femmes du monde elles-mêmes faisaient vanité de dessiner avec la pointe sur le vernis. En vérité, ce serait trop d'engouement.

Tout récemment, un jeune artiste américain, M. Whisller, exposait à la galerie Martinet une série d'eaux-fortes, subtiles, éveillées comme l'improvisation et l'inspiration, représentant les bords de la Tamise; merveilleux fouillis d'agrès, de vergues, de cordages; chaos de brumes, de fourneaux et de fumées tirebouchonnées; poésie profonde et compliquée d'une vaste capitale.

Il y a peu de temps, deux fois de suite, à peu de jours de distance, la collection de M. Méryon se vendait en vente publique trois fois le prix de sa valeur primitive.

Il y a évidemment dans ces faits un symptôme de valeur croissante. Mais nous ne voudrions pas affirmer toutefois que l'eau-forte soit destinée prochainement à une totale popularité. C'est un genre trop personnel, et conséquemment trop aristocratique, pour enchanter d'autres personnes que les hommes de lettres et les artistes, gens très-amoureux de toute personnalité vive. Non-seulement l'eau-forte est faite pour glorifier l'individualité de l'artiste, mais il est même impossible à l'artiste de ne pas inscrire sur la planche son individualité la plus intime. Aussi peut-on affirmer que, depuis la découverte de ce genre de gravure, il y a eu autant de manières de le cultiver qu'il y a eu d'artistes *aqua-fortistes*. Il n'en est pas de même du burin, ou du moins la proportion dans l'expression de la personnalité est-elle infiniment moindre.

On connaît les audacieuses et vastes eaux-fortes de M. Legros : cérémonies de l'Église, processions, offices

nocturnes, grandeurs sacerdotales, austérités du cloître, etc., etc.

M. Bonvin, il y a peu de temps, mettait en vente, chez M. Cadart (l'éditeur des œuvres de Bracquemond, de Flameng, de Chifflart), un cahier d'eaux-fortes, laborieuses, fermes et minutieuses comme sa peinture.

C'est chez le même éditeur que M. Youkind, le charmant et candide peintre hollandais, a déposé quelques planches auxquelles il a confié le secret de ses rêveries, singulières abréviations de sa peinture, croquis que sauront lire tous les amateurs habitués à déchiffrer l'âme d'un peintre dans ses plus rapides gribouillages (*gribouillage* est le terme dont servait, un peu légèrement, le brave Diderot pour caractériser les eaux-fortes de Rembrandt).

MM. André Jeanron, Ribot, Manet, viennent de faire aussi quelques essais d'eau-forte, auxquels M. Cadart a donné l'hospitalité de sa devanture de la rue Richelieu.

Enfin nous apprenons que M. John-Lewis Brown veut aussi *entrer en danse*. M. Brown, notre compatriote malgré son origine anglaise, en qui tous les connaisseurs devinent déjà un successeur, plus audacieux et plus fin, d'Alfred de Dreux, et peut-être un rival d'Eugène Lami, saura évidemment jeter dans les ténèbres de la planche toutes les lumières et toutes les élégances de sa peinture anglo-française.

Parmi les différentes expressions de l'art plastique, l'eau-forte est celle qui se rapproche le plus de l'expression littéraire et qui est le mieux faite pour trahir l'homme spontané. Donc, vive l'eau-forte!

—

L'Académie des beaux-arts vient de procéder à l'élection de son secrétaire perpétuel, en remplacement de M. Halévy, et, pour ne pas nommer M. Berlioz, elle a nommé M. Beulé.

Nous avons été étonné, en ouvrant le *Dictionnaire universel des Contemporains*, de voir que M. Vapereau, toujours bien informé et compendieux lorsqu'il s'agit d'un élève de l'Ecole normale, a passé sous silence la période la plus active de la vie de M. Beulé.

Nous avons trop témoigné de notre plaisir à apporter des matériaux à son monument littéraire, pour ne pas nous empresser de le compléter en ce point.

En 1848, M. Beulé était élève à l'Ecole normale de Paris, et fut un des jeunes patriotes que le ministre de l'intérieur, Ledru-Rollin, envoya dans les provinces pour proclamer la république.

Le *Progrès du Pas-de-Calais*, rédigé par F. Degeorge, a rapporté, dans ses numéros des 27 et 28 février, et en mars, les prouesses du citoyen Beulé, qui était entré avec un zèle extrême dans les intentions du citoyen Delécluze, commissaire du département du Nord.

On peut lire dans le *Progrès du Pas-de-Calais* un certain nombre de discours du citoyen Beulé, qui promettaient autre chose qu'un orateur à l'Académie des beaux-arts. Il prononça entre autres, à la mairie d'Arras, l'éloge de Maximilien Robespierre.

Pour le reste de la vie de M. Beulé, M. Vapereau est exact; cependant il a omis de mentionner que M. Beulé est élève du collége Rollin, et ne parle pas non plus des doutes présentés par le *Times* sur les découvertes faites

à Carthage par M. Beulé. Les articles très-savants du journal anglais sont restés sans réponse.

Au moment où M. Beulé préparait le succès de son élection de secrétaire perpétuel, il a publié, dans la *Revue des Deux-Mondes*, dans la *Revue nationale* et dans la *Gazette des Beaux-Arts*, trois morceaux littéraires sur l'antiquité, qui sont incontestablement ce qu'on a vu de mieux en ce genre depuis le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*.

—

Ces petites dames du théâtre, in-16, Paris, chez tous les libraires. — Indépendamment de ce titre, ce petit livre blanc et rose porte sur sa couverture, en guise d'enseigne, un escadron de jambes cambrées dans des attitudes diverses. Elles témoignent si l'éditeur croit avec Alfred de Musset

Que, quand on voit le pied, la jambe se devine.

Les petites dames de théâtre sont, suivant la définition de l'auteur : « Tout le menu fretin du cabotinage en jupon, » mais lui démêle, dans ce fretin sans nom, de grandes petites dames, au nombre de vingt-six, qu'il prend soin, non de classer, mais de définir et de décrire.

Par une combinaison bien entendue, le livre se vend avec le portrait de l'une de ces vingt-six dames, au choix. Chacun peut emporter platoniquement sous le bras sa chacune ; mais les polygames de la photographie ne se tiennent pas de faire emplette des vingt-six, à trente-neuf francs la botte.

L'auteur, se résumant, conclut que, « pour bien con-

naître chacune des petites dames de théâtre, c'est une question de *tant*. »

On dit que cet auteur n'est rien moins que M. Paul Mahalin.

Place aux jeunes! Ils iront loin.

—

M. Théophile Sylvestre, l'auteur très-spirituel et très-vivant de l'*Histoire des peintres contemporains*, d'*Etudes sur l'art anglais* et de portraits critiques qui sont une des bonnes fortunes littéraires du *Figaro*, a eu, lui aussi, dans un des derniers numéros de ce journal, l'honneur, peut-être prématuré, d'un portrait plus qu'en buste.

C'était la composition d'un de ses élèves, M. Potrel, pour qui les souliers de son maître, qui chausse une bonne mesure, sont encore un peu trop larges.

L'exposition, par avancement d'hoirie, de cette peinture, destinée à la postérité, a excité une surprise dont M. Charles Monselet, toujours ingénument malicieux, s'est fait l'interprète.

« THÉOPHILE SYLVESTRE! s'est-il exclamé avec une inquiétude non feinte, en dépliant le *Figaro* : il est donc mort! »

—

E..x, le grand sculpteur, passe pour être un des hommes de Paris qui perdraient le plus à la suppression des mots *je* et *moi* dans le vocabulaire de la langue.

Des ambitions précoces, développées par des débuts brillants, l'ont accoutumé de bonne heure à regarder les

miroirs avec respect et à prendre sa propre biographie pour l'histoire de France.

Pas de moyen de raconter en sa présence une anecdote quelconque sans qu'il n'en exhibe immédiatement une autre, plus forte, dont il est le héros; pas de moyen de louer chez quiconque une vertu, un mérite, qu'il ne trouve aussitôt plus développé en lui-même; pas de malheur même que vous puissiez conter sans qu'il ne prouve aussitôt qu'il l'a subi dans des circonstances autrement intéressantes que celles que vous dites.— *Moi! moi!! moi!!!* et toujours MOI !

Un de ces jours derniers, E..x, entrant dans un salon du faubourg Saint-Germain à l'heure des visites, eut le malheur de trouver la parole prise — et gardée — par un jeune homme charmant, plein d'esprit, de grâce, et causant si bien que chacun faisait, de bon gré, silence pour le mieux entendre et pour le mieux voir. Grand sujet de dépit pour un homme tel que E..x !

Au milieu de son succès, le jeune homme sortit, et, avant que la porte fût fermée, put entendre éclater la rumeur la plus flatteuse.

— Eh! ma chère, dit une des dames présentes à la maîtresse de la maison, — comment faites-vous pour trouver des jeunes gens aussi aimables? Il n'y a vraiment que chez vous que l'on rencontre de pareils phénix!

— Ah! répondit la maîtresse de la maison en se redressant, n'est-ce pas qu'il est gentil et que j'ai bien un peu le droit d'être fière? — Et là-dessus elle raconte à ses visiteuses émerveillées que le *sonnet* des jeunes gens, orphelin dès son plus jeune âge, avait été confié à la tutelle de son mari. — J'espère, reprit-elle, que l'éducation nous

fait honneur! Et encore n'avez-vous rien vu! Vous avez pu juger qu'il est charmant de visage et de manières, qu'il cause comme un ange et qu'il est rempli d'esprit; mais ajoutez que personne n'a jamais été mieux doué, et dans tous les genres; qu'il apprend et qu'il fait tout ce qu'il veut; que ses études ont été des plus brillantes; qu'il dessine et peint à ravir; qu'il chante à merveille; qu'il est musicien... comme on ne l'est pas; qu'il monte à cheval et fait des armes à la perfection... Et, chose non moins extraordinaire, c'est qu'avec tant de qualités et tant de talents, il est d'une modestie sans pareille. Et, au fait, depuis que nous le connaissons, c'est-à-dire depuis qu'il sait parler, nous en sommes encore à lui entendre prononcer, pour la première fois, le mot *moi!*

— Eh bien, dit en se levant E..x, qui n'avait pas écouté sans souffrance ce long panégyrique, — eh bien, C'EST COMME MOI!!!

—

L'autre soir, deux vieux amis, B*** et L***, l'un peintre, l'autre poëte, à la suite d'un repas joyeux, se disent des vérités trop vraies et finalement se brouillent.

Le lendemain, L***, en s'éveillant, repasse par toutes les péripéties de la scène et se sent un peu confus. « Évidemment, se dit-il, B*** avait tort; mais une vieille amitié ne se refait pas; il est le plus jeune, c'était à lui de revenir; soyons doublement généreux. » Il s'habille, il part; il traverse la ville; le voilà dans l'escalier du peintre. Il monte, il sonne: B*** vient lui ouvrir lui-même habillé et le chapeau sur la tête : — « J'allais chez toi. » — Les deux amis tombent dans les bras l'un de l'autre.

Il était près de midi: B*** fait mettre le couvert. On s'attable, et, tout en déjeunant, l'on reparle du *bon temps*, des aventures communes, bonnes ou mauvaises, des bonnes parties, des ambitions anciennes.

— Et quand je pense qu'hier!... disait l'un.

— Ne parlons plus de cela, répondait l'autre; deux vieux amis qui se sont une fois réconciliés sont à l'épreuve de la balle!

Les heures passent; on est rentré dans l'atelier. L***, étendu sur le divan, fume; B*** travaille.

— Cette histoire d'hier, dit L***, était d'autant plus bête... car, enfin, c'est bien fini, n'est-ce pas?

B*** fait un geste d'horreur.

— ... Eh bien, alors je puis bien te dire que c'était bien toi qui avais tort?

— Moi!!!

Et ils se rebrouillent, cette fois, pour la vie.

O cœur humain! dirait M. de Latena, le Montaigne de la Cour des Comptes.

M. Champfleury est parti ces jours derniers pour l'Italie. Il se propose de continuer dans les collections du musée de Naples et sur les murs de Pompéi, ses études sur la caricature antique dont il a publié trois intéressants fragments dans la *Gazette des beaux-arts*. Son livre, orné de nombreuses figures, sera édité par la librairie Renouard.

Les études sur la caricature antique de M. Champfleury ont fait quelque sensation dans le monde savant, quoique l'auteur ne soit rien moins que savant, ce qu'il confesse d'ailleurs aisément; mais ses facultés d'observateur lui

donnent souvent un véritable avantage sur les érudits de profession, et il lui arrive d'expliquer, haut la main, par analogie morale, des énigmes qui avaient dérouté les commentateurs.

Voici, entre plusieurs, un exemple de l'esprit de liberté qu'il a apporté dans ses études.

Tous ceux qui se sont un peu occupés d'art antique connaissent la caricature découverte à Pompéi par M. Mazier, et qui représente *un atelier de peintre.* Cette caricature a été vulgarisée par les *magazines.*

Derrière les personnages représentés, qui sont des *grotesques*, une oie, ouvrant un large bec, semble pousser un cri d'admiration en entrant dans l'atelier.

On a voulu voir dans cette oie « la représentation d'un chanteur ou d'un joueur d'instrument qu'on avait peut-être coutume d'introduire dans les ateliers pour désennuyer ceux qui se faisaient peindre. »

M. Champfleury dit très-judicieusement :

« C'est là une explication tirée par les cheveux. Les savants, trop souvent ignorants des détails de la vie, en sont réduits à chercher des commentaires en eux-mêmes et adoptent quelquefois les plus éloignés de la réalité. Cet oiseau, qui se promène dans l'atelier, a côté d'enfants curieux, fait connaître le caractère des peintres à toutes les époques. Il a toujours fallu quelque bizarrerie tapageuse dans les ateliers : des singes, des hiboux, de grands chiens. L'artiste, aimant la liberté, se plaît avec les animaux libres.... »

—

M. Vitet, qui n'a pas oublié ses anciens amis du *Globe*, a publié récemment dans la *Revue des Deux-Mondes*, sur la *chapelle des Saints-Anges* de M. Eugène Delacroix, un article qui, à cause des opinions qui y sont exprimées, a été très-remarqué.

Les amis de M. Ingres s'étaient entendus pour étouffer autour de lui le bruit qu'avait fait l'événement, et les louanges de « l'homme qui sent le soufre » n'étaient pas arrivées jusqu'au maître impeccable, quand M. Philippe Burty, dans la *Chronique des arts et de la curiosité*, s'est avisé de donner en note, avec une joie visible, la substance de l'article de M. Vitet :

« Pour moi, si classique qu'on soit, je soutiens qu'on est inaccessible aux émotions de l'art et qu'on ne sent même pas ces beautés plus sévères qu'on prétend admirer (celles de l'œuvre de M. Ingres), si l'on n'a de temps en temps des tendresses pour M. Delacroix. Qu'on le querelle, je l'admets ; de rudes vérités, je les comprends; mais à la condition de les entremêler de francs et sincères éloges... » Telles sont quelques-unes des lignes qui terminent cet article, auquel on pourrait très-justement retourner le très-juste éloge qu'il fait à la dernière œuvre du peintre, « son charme, sa parure, c'est la vie. » Oui, cet article, « à l'entraînement et l'éclat de la jeunesse, » joint la sûreté de jugement de l'âge mûr, la science exquise d'une plume rompue à toutes les habiletés de la forme. Que de chaleur dans les exclamations qu'arrachent à M. Vitet les beaux traits du maître! Que de délicatesses dans les critiques présentées sous forme d'interrogation! Quelle rare indépendance dans ce parallèle entre l'*Héliodore* du peintre français et celui du peintre d'Urbin, et quel arrêt inattendu que la supériorité du premier constatée par un écrivain aussi autorisé!

Ph. B.

Cette note imprudente est arrivée sous les yeux de

M. Ingres, qui immédiatement a pris le lit avec une forte fièvre.

Il n'a fallu rien moins, pour le faire revenir à la santé, que l'hymne ému, adressé dans le *Moniteur*, par M. Théophile Gautier, au tableau de *Jésus au milieu des docteurs*, vaste composition, commencée depuis longtemps par M. Ingres, et qu'il vient d'achever. Elle a été gravée dans l'œuvre du maître par Réveil.

M. Vitet est venu des premiers, et fort innocemment, admirer le nouveau chef-d'œuvre. M. Ingres lui en a fait les honneurs avec un embarras visible, mêlé de froideur et d'humilité roide.

La composition du *Jésus au milieu des docteurs* est d'ailleurs admirable. Les principaux acteurs en ont été repeints récemment avec une verve merveilleuse.

Comme M. Vitet vantait le ton brillant, le modelé franc des draperies, M. Ingres lui a répondu :

« J'ai posé les couleurs telles que je les ai trouvées sur ma palette; l'idée ne m'est pas venue de les *rompre*. Je sais qu'il y a des peintres qui rompent les tons des ombres, qui savent même fort bien les rompre. »

M. Vitet, prêt à partir, presse la main de M. Ingres et lui dit : « Vous êtes toujours le maître, monsieur. — Monsieur, répond M. Ingres, je ne suis pas le seul maître. »

M. Vitet s'est retiré en rougissant imperceptiblement.

—

L'éditeur J. Brunet a mis en vente, à la fin de 1861, un petit livre intitulé : *Une vocation et une disgrâce à la cour de Louis XIII*, lettre INÉDITE du *P. Caussin à ma-*

demoiselle de La Fayette, etc., précédée d'une introduction par le P. Ch. Daniel, de la Compagnie de Jésus.

Ainsi la lettre est formellement donnée comme *inédite*. Dans son Introduction, le Révérend Père Daniel affirme « que le document qu'il publie, à *peine connu par quel-* « *ques fragments*, était tout dernièrement encore *l'objet* « *de recherches empressées.* » Selon le même Révérend Père, la lettre du Père Caussin fut trouvée, après la mort de mademoiselle de La Fayette, dans ses papiers, et on l'inséra tout entière dans une biographie manuscrite dont il a dû communication aux dames de la Visitation de la rue d'Enfer, « qui nous permettront, ajoute-t-il, de « leur adresser ici l'expression de notre vive gratitude. »

Le Révérend Père Daniel pouvait s'épargner facilement ces recherches, cette reconnaissance et ces remerciements. Nous sommes loin de déprécier la valeur du document publié par lui et annoté avec une élégante discrétion. C'est un petit chef-d'œuvre en son genre. Il a le double avantage de jeter une lumière unique sur cet épisode romanesque et mystérieux du règne de Louis XIII et de sa vie, et de caractériser à merveille, non sans noblesse et sans éloquence, cette période de la direction dévote où la vivacité française s'allie à l'exaltation espagnole. Il est curieux d'entendre, par la bouche du Père Caussin lui-même, ce qu'un jésuite confesseur du roi pouvait dire à l'oreille d'une pénitente honorée de l'amour de Sa Majesté. Ici tout se passa, comme on le sait, en tout bien tout honneur, et la galanterie la plus délicate, dans cette profonde et courte passion terminée par un sacrifice résigné, n'a rien à reprendre à la conduite des deux amants, non plus que la morale la plus farouche.

Les intérêts de Dieu se trouvent d'accord avec les sentiments, plus désintéressés et plus courageux qu'ils ne le furent, en général, dans ce poste si difficile de gardien de la conscience du roi. Le Père Caussin se voua tout entier, bravant l'inévitable disgrâce, à faire triompher une vocation dont la sincérité et la nécessité l'avaient également frappé. Tout cela joint à un style noble et familier, profondément empreint de la grâce du temps et de l'énergie évangélique, donne un grand charme et un grand intérêt à cette lettre.

Il est néanmoins regrettable qu'on l'ait annoncée *comme inédite* et qu'on ait cru en avoir et en offrir la primeur.

Si le Révérend Père Daniel avait bien voulu consulter un bibliophile quelconque, il eût appris de lui que la lettre du Père Caussin se trouve *tout entière* dans les *Souvenirs du comte de Caylus* (Paris, Hubert et Compagnie, an XIII, 1805, pages 97 à 186), et de plus, elle y est signée et datée.

La date est 1637, et la signature celle-ci (que ne donne pas le P. Daniel) :

> *Le premier des humbles, qui, comme dit l'Apôtre en son Epître aux Ph., ch.* II, *s'est humilié jusqu'à la mort.*
>
> NICOLAS CAUSSIN.

Cette lettre se retrouve encore, extraite de la page 62 à 67 et à peu près entière, de la page 306 à la page 346, dans le tome II de l'*Histoire du ministère du cardinal de Richelieu* (Rémont, 1816), par Jay.

L'éditeur des *Souvenirs de M. le comte de Caylus* la donnait déjà en 1805 comme *inédite*.

M. Jay, de son côté prétendait à l'honneur de la découverte, en la publiant pour la *troisième fois*. Le Révérend Père Daniel nous aura, aux dépens de sa réputation de bibliophile, débarrassés à jamais, nous l'espérons quant à un document important, de cette manie de *l'inédit* qui trouble aujourd'hui tant de cerveaux.

—

Vers pour le portrait de M. Emmanuel Des Essarts, auteur des *Poésies parisiennes :*

Ce poëte, très-peu rassis,
Auteur d'un livre mal famé,
Est soutenu par Malassis,
Et défendu par Malarmé.

—

La *Bibliothèque singulière*, publiée par Poulet-Malassis, vient de s'enrichir de ce qu'on peut bien appeler «la pièce curieuse». Il s'agit du récit de l'assassinat du duc de Berry, fait et publié par l'excellent Roullet, libraire privilégié de l'Opéra et ouvreur de la loge royale.

La naïveté du récit, la minutie solennelle des détails, l'exactitude des faits, le ton respectueux et convaincu du style, imprègnent d'un cachet inimitable cet opuscule et le placeront, malgré la modestie de ses allures, au nombre des documents précieux de l'histoire.

Il y a du Dangeau dans ce bonhomme de libraire qui

a tracé d'une plume également émue le tableau des derniers moments du prince et les petits accidents de garde-robe qu'une veille imprévue impose aux illustres assistants.

Roullet, en son histoire, rapporte que le duc murmura, quelques minutes après le crime : « C'est quelqu'un que j'aurai peut-être froissé. »

Ce mot était vraiment le mot de l'énigme.

Louvel était, en effet, « quelqu'un que le prince avait froissé » ..... avec sa cravache.

Voici, à ce sujet, une anecdote inédite que nous tenons d'un témoin oculaire, mort, il y a quelques années, dans un petit village du département de la Moselle — à Marly.

Ce témoin, nommé François Chéry, dit François Bourrelier, du nom de sa profession, — suivant l'usage du pays, — était ouvrier chez le sellier Laurent, de Metz, avec Louvel, lorsque le duc de Berry vint dans cette ville pour présider à des manœuvres militaires.

Le prince était descendu dans le principal hôtel de la ville, en face de la boutique de sellerie où travaillait Louvel.

Un matin, en sortant pour se rendre au champ de manœuvre, il s'arrêta chez ce sellier et se fit montrer des valises. Louvel, ouvrier intelligent et contre-maître de la maison, fut chargé de les ouvrir devant le prince.

Celui-ci, qui avait volontiers l'humeur grondeuse, critiqua vivement le travail qu'il examinait et finit par dire : « Tout cela est cochonné : c'est en Allemagne qu'il faut aller pour voir de l'ouvrage bien fait. »

« Vous deviez donc y rester ! » murmura Louvel en fermant la malle avec violence et la repoussant du pied.

Le duc de Berry pressentit plutôt qu'il n'entendit la réplique de l'ouvrier, mais il trouva son attitude et son geste impertinents et lui sangla la figure d'un coup de cravache.

A partir de ce jour, Louvel devint pensif et morose; puis un beau matin il annonça son départ et sa détermination d'aller travailler à Paris.

On sait le reste.

Le récit de l'historien Roullet nous a rappelé ce fait, qui nous paraît être le complément naturel et obligé du très-curieux petit livre dont un succès rapide et prévu va faire une rareté.

—

NOTE SUR L'EXCELLENCE DE LA BOHÊME CLASSIQUE.

Un coup d'œil sur le grand siècle, — le siècle classique, — suffit pour montrer combien est singulier le rôle joué par la Bohême de notre temps, dans l'imagination des physiologistes. Depuis Murger, c'est à qui découvrira une branche de cette famille réputée inconnue. Tout récemment, un rédacteur du *Figaro* n'a-t-il pas prétendu révéler une bohême parisienne que personne, *même Balzac*, n'avait flairée avant lui; — comme si le type de La Palferine n'avait pas été mis en lumière par notre grand observateur, dans une étude qui a précisément porté le titre de : *Un prince de la Bohême.*

Mais trève aux actualités. C'est plus haut, monsieur, qu'il nous faut monter. Que ses historiographes le sachent une fois pour toutes, la Bohême a existé de tout temps, non moins pittoresque, non moins souriante, non moins imprévue qu'aujourd'hui en ses fantaisies. Vieille comme le monde, elle a vu marcher du même pas toutes les

écoles, depuis les rimeurs de ballades jusqu'aux courtisans de l'alexandrin classique. Eh ! mon Dieu, oui ! Despréaux a bu bouteille, il s'est oublié au cabaret et il a *bêtisé* au dessert tout comme un autre.

Il ne faudrait pas aller bien loin pour prouver que la Bohème du grand siècle a droit à tous les respects de la nôtre.

Il est vrai que si quelques-uns soupaient trop, alors comme aujourd'hui, il en était d'autres qui ne dînaient pas assez. La bohème sobre, la bohème naïve du dix-neuvième siècle, peut-elle fournir un type plus touchant que celui de Pierre Du Ryes (né en 1605), auquel le libraire Sommaville payait les honoraires que voici :

Traductions grecques et latines, de 30 sols à un écu ;

Grands vers, le cent, 4 francs ;

Petits vers, le cent, 40 sous.

Et ce devancier des Panckoucke et des Nisard n'avait pas d'autres revenus, lui, sa femme et ses enfants... Aussi tous avaient-ils été se nicher dans un petit village auprès de Paris, dans une vraie chaumière où l'illusion trouvait encore le moyen de loger avec eux. Pauvres bonnes gens !

« Un beau jour d'été, écrit un de ses contemporains, nous allâmes plusieurs ensemble lui rendre visite. Il nous reçut avec joie, nous parla de ses desseins, et nous montra ses ouvrages ; mais ce qui nous toucha, c'est que, ne craignant pas de nous laisser voir sa pauvreté, il voulut nous donner la collation. Nous nous rangeâmes sous un arbre : on étendit une nappe sur l'herbe ; sa femme apporta du lait et lui des cerises, de l'eau fraîche et du pain bis. Quoique ce régal nous semblât très-bon, nous ne pûmes dire adieu à cet excellent homme sans donner des

larmes à sa vieillesse et aux infirmités dont il était accablé. »

Nous devons l'avouer, un exemple si romain trouvait peu d'imitateurs. Tous les gens de lettres n'avaient pas le courage de se servir eux-mêmes, et à bout d'expédients, ils en venaient parfois à suivre l'exemple de Colletet qui ne recula pas devant trois mariages successifs avec ses servantes, acceptant généreusement pour dot les gages qu'il ne leur avait jamais payés.

Cependant Guillaume Colletet (né en 1596) était un Crésus à côté de Du Ryes. Le farouche cardinal ne lui avait-il pas fait un jour présent de 600 livres pour six vers?

Mais le plus étonnant, le moins connu, est sans contredit Alexandre Lainez. Encore un poëte du grand siècle. Il était presque Ardennais. Parti de Chimar, sa ville natale, pour aller à la gloire, il était revenu en piteux équipage, sans avoir rien rencontré. Ces mécomptes sont de tous les temps. Lainez ne s'en était pas laissé abattre, et, sans tenir rancune à la renommée, sans se laisser mater par là, il griffonnait, drapé dans une mauvaise robe de chambre, son dernier vêtement.

Ce grand courage durait depuis deux ans, lorsqu'un beau matin la porte du poëte est forcée par un abbé, suivi de cinquante hommes. Cet abbé était M. Fautrier, intendant du Hainaut. Obligé par occasion de faire un peu la police de la librairie, il avait charge expresse de donner la chasse aux libelles qui envahissaient alors la Flandre.

Je vous laisse à penser si la perquisition va bon train. Peines superflues! Toutes les paperasses ne trahissent que des travaux complétement littéraires. Après examen, l'abbé Fautrier, qui était homme d'esprit, a le bon goût de

trouver les vers de Lainez charmants, et il le lui déclare en l'honorant d'une fraternelle accolade. — L'embrassade remplaçait alors volontiers la poignée de main.

— Quittez ce trou et venez à Maubeuge, lui dit le sociable intendant.

Lainez avoue alors en toute sincérité que sa robe de chambre ne lui permet aucun déplacement ; mais son protecteur improvisé ne se décourage pas pour si peu.

— Montez toujours dans mon carrosse, vous aurez sous trois jours des habits, je me charge de pourvoir à tout.

Après avoir fait les honneurs de l'intendance de Maubeuge, Lainez revint un beau jour à Paris. Mais ici laissons parler l'auteur des *Anecdotes littéraires*, où nous avons puisé le fonds de cette réminiscence :

⁂ Quand Lainez fut à Paris, il se loua une chambre aux environs de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, que personne ne connaissait. Qu'on le ramenât de jour ou de nuit, il se faisait toujours descendre sur le Pont-Neuf, vis-à-vis le cheval de bronze, d'où il regagnait à pied son petit logement. On ne vit jamais homme plus idolâtre de sa liberté.

⁂ Lainez partageait son temps entre la table et les livres. Un de ses amis paraissait surpris un jour de le voir entrer, après un repas de douze heures, à la Bibliothèque du Roi, pour y rester jusqu'au soir ; le poëte, qui s'aperçut de son étonnement, lui dit ce distique latin qu'il composa sur-le-champ :

Regnat nocte calix, volvuntur biblia manè ;
Cum Phœbo Bacchus dividit imperium.

⁂ Le grand appétit de Lainez surprenait ceux avec

qui il mangeait souvent. Un jour qu'il avait dîné pendant cinq ou six heures, on lui demanda, le voyant un instant après se remettre à table, s'il n'avaît pas dîné. Il répondit : *Est-ce que mon estomac a de la mémoire?*

Voilà un mot dont on a depuis fait honneur à plus d'un gourmand.

⁂ Lainez amusait les gens de toute sorte d'état, jusqu'à leur faire tout oublier. Il rencontra un matin son ami Moreau, le musicien, qui passait dans la rue Saint-Jacques, pour aller donner des leçons à quelques écoliers. Il lui dit : « Entrons un moment à la *Barre Royale*, pour boire une bouteille d'un excellent vin nouvellement arrivé. »

Moreau accepta la partie, et la bouteille étant bue, descendit pour en demander une autre. Il vit dans ce moment passer à cheval deux maîtres à danser de sa connaissance, qui allaient donner des leçons. Il les invite à venir boire un coup. Ces messieurs mettent pied à terre, attachent leurs chevaux dans une petite cour, et montent à la chambre où était Lainez. Ils furent si charmés de sa conversation, que non-seulement ils déjeûnèrent, mais ils firent un repas qui dura jusqu'à six heures du soir, ayant oublié et leurs écoliers et leurs propres chevaux, qui se débridèrent enfin et entrèrent dans la chambre de la servante, où ils défirent le lit et mangèrent la paillasse.

⁂ Monsieur le duc se promenant sur le parterre du Tibre, à Fontainebleau, aperçut Lainez, l'invita à souper avec lui. Il le remercia en disant que cinq ou six personnes l'attendaient dans un cabaret, et que S. A. S. aurait sans doute mauvaise opinion de lui si elle apprenait qu'il eût manqué à ses amis.

Pareil trait n'est pas commun en un temps où les acadé-

miciens vendaient la dédicace de leurs ouvrages et se faisaient bâtonner par les laquais des courtisans.

*** La comtesse de Verrue avait entendu parler de Lainez. Elle charge le conseiller Lasserez et De la Faye de lui exprimer toute l'envie qu'elle avait de faire sa connaissance.

Après s'être excusé quelque temps, Lainez finit par dire :

« J'aurai pourtant l'honneur d'aller tel jour chez madame la comtesse. Mais je reste à table jusqu'à onze heures au cabaret de la Pantoufle. »

Madame de Verrue prit la chose en femme d'esprit; elle envoya son carrosse qui prit le poëte à l'heure marquée. C'est à cette soirée qu'il fit cette fameuse repartie sur l'Académie, qui est relatée plus bas.

Mais il n'eut pas la patience de se laisser reconduire comme on l'avait amené, et après avoir déclaré que l'homme était libre, il quitta le carrosse au milieu de la rue Taranne.

*** Lainez récita chez madame la comtesse de Verrue des vers tout à fait charmants. Un célèbre académicien, qui se trouva dans l'assemblée, croyant faire un compliment agréable au poëte, lui dit :

— Pourquoi un homme de votre mérite, monsieur, ne demande-t-il pas à être des nôtres ?

— Eh ! monsieur, lui répartit-il d'un ton fier, qui serait votre juge ?

*** Après que Lainez eut reçu les sacrements dans sa dernière maladie, le prêtre à qui il s'était confessé fit emporter pendant la nuit une cassette pleine de vers licencieux. Le moribond, s'étant réveillé, cria *au voleur*, fit

venir un commissaire, dressa la plainte, fit rapporter la cassette par le prêtre même à qui il parla avec vivacité, et sur-le-champ se fit transporter dans une chaise sur la paroisse Saint-Roch, où il mourut. Il avait imaginé follement de se faire mener dans la plaine de Montmartre, et d'y mourir, pour voir encore une fois lever le soleil.

—

Il y a de quoi s'étonner, en parcourant les feuilles de province, notamment celles des chefs-lieux d'arrondissement, de l'insignifiance de faits qu'elles se croient obligées d'enregistrer. Mais nous n'avons encore rien vu d'aussi singulier dans ce genre que le fragment suivant de la chronique locale de Saint-Laurent-en-Caux, publié dans l'*Abeille cauchoise* du samedi-saint 1862 :

Cette semaine, plusieurs vols ont été commis à Saint-Laurent-en-Caux.

On a volé :

Chez M. Vezier, lamier, un aloyau et une côtelette qui avaient été déposés sous un hangar; — chez M. Poualin, aubergiste, une jupe et une paire de souliers ; — chez mesdames Savoye, modistes, un louchet, une corbeille et une paire de pantoufles ;— chez M. Hinfray, fabricant, trois poules; — et enfin chez M. Cheval, *six harengs saurs.*

—

BIBLIOGRAPHIE

Nous ne connaissons rien de plus intéressant en littérature que l'œuvre d'un honnête homme qui raconte, avec la simplicité d'un cœur droit, les événements de la vie qui l'ont touché. Tel est le livre de M. F. Malo : *Histoire et voyages d'un enfant du peuple.*

L'auteur est né dans notre miraculeuse période révolutionnaire, c'est-à-dire que les événements de son enfance sont mêlés à ce qu'il y a de plus grand et de plus dramatique dans l'histoire d'un peuple qui s'organise pour la liberté. Sa jeunesse s'épanouit parmi les scènes épiques de l'Empire, et son âge mûr

assiste en pleine et humoristique observation aux palinodies de la Restauration et de la quasi-légitimité de 1830.

On a parlé quinze jours durant, tandis que l'affiche du Théâtre-Saint-Martin s'éternisait dans des *relâches* inexplicables, de la trop fameuse pièce des *Volontaires de* 1814.

Lisez l'*Histoire et les voyages* de F. Malo; il y a là plus d'intérêt cent fois que dans le drame drôlatique de M. Séjour.

Eugène Nus, le dramaturge philosophe, l'auteur profond et charmant des *Dogmes nouveaux*, a écrit pour ce livre trois pages de préface. (1 vol. in-18, librairie *Poulet-Malassis.*)

—

Mes enfants feront-ils leur chemin dans le monde?
Pourvu que l'on en parle, il est bon qu'on les fronde,
Et qu'ils ne meurent pas dans leur obscurité.

Tel est le vœu d'un conteur et d'un chansonnier qui vient de livrer pour la première fois à la publicité le recueil des vers qu'il a composés, çà et là, non pour rimer quoi qu'en ait la muse, mais afin de se délasser des rudes labeurs de la magistrature.

Oh! les bienheureuses belles-lettres! quel charme irrésistible n'offrent-elles pas aux bons esprits qui savent les aborder d'une franche allure et sans pédanterie!

Oui, certes, les essais de M. Hortensius de Saint-Albin, les *Tablettes d'un rimeur*, comme il les appelle, feront leur chemin dans le monde, car ils vont tout droit où l'auteur les adresse, c'est-à-dire vers les amis de la paisible et spirituelle gaîté, de celle qui s'épanouit sans contrainte au foyer de la famille et de l'amitié. (1 vol. in-18, librairie *Poulet-Malassis.*)

Envoyer désormais à l'adresse de M. Poulet-Malassis, 97, rue Richelieu, tout ce qui regarde l'administration et la rédaction.

Le Directeur : A. Poulet-Malassis.

322.—PARIS. TYPOGRAPHIE DE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30.

REVUE ANECDOTIQUE

DE 1862

—

1re QUINZAINE DE MAI

—

AVIS

Les personnes dont l'abonnement est expiré sont priées de le renouveler, pour ne pas éprouver de suspension dans le service.

La REVUE ANECDOTIQUE rend compte de tous les livres déposés dans ses bureaux.

Le bruit que M. le maire de Gigondas mène dans Landernau. — Le vrai surnom de M. Barbey d'Aurevilly. — M. de Falloux soignant sa gloire. — Le Suaire religieux. — Une épigramme inédite de M. Scribe. — Un critique franco-germain. — Un critique germano-français. — Le Tue-Puces. — Explication d'une estampe énigmatique. — Périodiques nouveaux. — Auroux l'exact. — Bibliographie.

Toutes les personnes qui connaissent M. le comte de Pontmartin ne sont pas encore revenues du douloureux étonnement que leur a causé sa dernière œuvre.

Les plus bienveillants le comparent à un enfant qui,

jouant au soldat, aurait déchargé sur sa famille les six coups du révolver paternel.

D'autres l'excusent en disant que l'odeur de l'encre lui cause une ivresse particulière, un genre de *griserie* dépeint, d'ailleurs, dans son livre.

Mais personne au fond ne se rend bien compte de la frénésie étrange qui a pu l'entraîner à tirer ainsi sur tout le monde, amis ou ennemis. Les *Jeudis de madame Charbonneau* avaient paru d'abord par articles détachés, non dans l'*Ami de la Religion*, comme l'ont dit les journaux, mais dans une feuille moins connue encore, la *Semaine des Familles*, — qui paraît saintement chez Lecoffre, au fin fond de la rue du Vieux-Colombier.

Peu au courant des cancans littéraires, la paisible clientèle de la *Semaine des Familles* avait laissé passer sans crier gare cette série de récriminations si peu chrétiennes. Cela paraissait, il est vrai, tant soit peu méchant aux plus éclairés; mais chaque personnalité ne s'y montrait que masquée prudemment d'un nom grec ou latin, et cet *us* antique innocentait les traits les plus vifs. Plus tard, lorsqu'il fallut donner à l'éditeur ces articles réunis en un volume, M. de Pontmartin eut sans doute je ne sais quel remords d'avoir déguisé tant de belles choses. Il craignit les incertitudes de la postérité, et devenu son propre commentateur, il compléta modestement son œuvre par une *clef* qui nommait tout le monde.

Jamais procédé plus.... naïf ne souleva plus tonnante explosion.

Le premier, M. Jules Sandeau, protesta. Aux yeux de quiconque le connaît, il fallait, pour l'entraîner à pareille extrémité, cas de force majeure. S'il y eut jamais homme

plus amoureux de son repos, plus étranger aux petits bavardages et aux jalousies de métier, plus doué de cette bienveillance qui caractérise les âmes d'élite, c'est assurément le père de *Mademoiselle de la Seiglière*. Quels ne furent donc pas son courroux et sa stupéfaction, en voyant qu'indépendamment d'insinuations personnelles qu'il aurait méprisées d'ailleurs, M. de Pontmartin n'avait pas craint de se servir de son nom, de sa parole, de leurs communes relations, pour blesser mortellement d'anciens amis, et que, pour surcroît de perfidie, un pareil livre lui était solennellement dédié.

C'était non-seulement joindre la dérision à l'offense, mais c'était encore le placer dans la plus fausse des situations vis-à-vis de tous. L'outrage était éclatant, public, il lui fallait une réparation telle. M. Sandeau écrivit donc aux *Débats*, dont la publicité devait être, en pareil cas, la plus efficace et la plus respectable, une réponse aussi écrasante comme fond que contenue dans sa forme.

A M. le Directeur-gérant.

Monsieur,

C'est hier seulement que j'ai pris connaissance du dernier livre de M. le comte Armand de Pontmartin.

Ce livre, qui m'est dédié, ne m'a pas été envoyé par l'auteur.

Je regrette que M. de Pontmartin, avant de me dédier les *Jeudis de madame Charbonneau*, n'ait pas pris la peine de me consulter, pour savoir si j'acceptais l'honneur qu'il voulait bien me faire.

Dans cet ouvrage, où je suis mis en scène, M. de Pontmartin me prête des propos qui ne sont pas, qui n'ont jamais été, et je me permettrai d'ajouter qui ne peuvent pas être l'expression

de mes sentiments ou de ma pensée : aucun de ceux qui me connaissent ne me démentira.

M. de Pontmartin raconte dans cet ouvrage que c'est moi qui l'ai présenté, voilà dix-sept ans, chez M. et madame Emile de Girardin. Je ne m'en souviens pas ; si cela était vrai, pourtant, je croirais devoir m'en excuser auprès de M. Emile de Girardin, et j'en demanderais pardon à la mémoire justement honorée de sa première femme.

Veuillez agréer, etc. JULES SANDEAU.

Après cette leçon méritée, sont venues dans diverses feuilles les protestations de MM. Legouvé et Taxile Delord. D'autres suivront encore. — Les réponses faites par M. de Pontmartin le montrent en proie aux regrets un peu tardifs d'une campagne qui n'est bonne que pour la caisse de son éditeur; car on s'arrache les exemplaires d'un livre qui n'aura réellement pas de *seconde édition*, si l'auteur fait paraître celle-ci avec toutes les rectifications annoncées.

Il n'est pas inutile d'ajouter que, malgré sa dédicace à M. Sandeau, *son ami*, M. de Pontmartin ne lui avait pas envoyé le moindre exemplaire.

Enfin, — chose non moins inexplicable! — les fameux *Jeudis* n'ont pas même épargné certains salons du faubourg Saint-Germain dont M. de Pontmartin était le critique gâté. Si le mécontentement qui y règne ne fait pas de bruit, il est profond.

Ce n'était réellement pas la peine de gourmander, depuis quelque quinze ans, la littérature française au nom du savoir-vivre, de la délicatesse et des belles manières.

—

La première édition des *Jeudis de madame Charbon-*

neau a été épuisée un mois seulement après sa publication ; car ni les lettrés ni le public ne sont dans l'attente des œuvres de M. de Pontmartin, et on n'avait pas assiégé, sur l'annonce de son livre, la boutique de son libraire.

La seconde paraîtra dans quelques jours, ornée d'une préface apologétique, mais non pas sans doute expurgée, comme quelques-uns des intéressés s'étaient plu d'abord à le supposer. La lettre de M. de Pontmartin, publiée dans le *Figaro* de dimanche dernier, ne parle pas de *suppressions*, mais d'*explications : Sint ut sunt, aut non sint.*

Et de fait, il serait téméraire de supposer que M. de Pontmartin fasse, par des corrections et retranchements, en quelque sorte amende honorable de toute son existence littéraire. En récapitulant ses ouvrages, on ne voit pas qu'il ait jamais écrit autre chose que des *Jeudis de madame Charbonneau;* seulement, ce n'était pas sur ses amis qu'il s'était d'abord jeté de préférence.

Quelle imprudence d'avoir vidé sur tant de monde à la fois ses dents à crochet ! M. de Pontmartin pouvait garder longtemps encore une galerie d'approbateurs, en l'éclaircissant petit à petit.

D'ailleurs, succès oblige; M. de Villemessant a écrit:

« Si M. de Pontmartin m'eût fait l'honneur de me communiquer son manuscrit avant de le livrer à l'impression. je lui aurais ouvert à deux battants les portes des *colonnes d'honneur* du *Figaro.* »

Ceci, dit par l'homme qui sait le mieux subodorer dans une œuvre littéraire ce qui peut caresser la turpitude des foules et donner pâture à leur haine constitutionnelle des supériorités, équivaut à :

« M. de Pontmartin, il ne tient qu'à vous d'être le Louis Reybaud de l'année 1862, car les *Jeudis de madame Charbonneau* sont vraiment le nouveau *Jérôme Paturot.* Vous avez même sur votre devancier l'avantage d'être un ulcéré et un enragé, tandis que lui n'était guère qu'un commis-voyageur en gouaillerie.

« Vous allez avoir cinq éditions, dix éditions, vous serez illustré, et on ne cessera de vous réimprimer que quand les écrivains que vous injuriez auront fait place à de nouveaux, lesquels, certes, n'attendront pas longtemps leur Pontmartin.

« Il n'en restera pas moins que vous aurez eu pendant une dizaine d'années, un peu plus, un peu moins, le public de la sottise et de l'envie, que vous aurez eu votre public.

—

« J'avais un chien qui, *bien différent* de mes confrères les lettrés, me rendait le bien pour le mal, une caresse pour un *coup de pied.* » A. DE PONTMARTIN.

Ce sont des coups de pied que vous demandez à échanger pour des caresses, cher confrère?

Retournez-vous de grâce, et l'on vous répondra.

—

Voici le passage des *Jeudis de madame Charbonneau*, auquel le dernier paragraphe de la lettre de M. Jules Sandeau fait allusion ; c'est tout le livre en deux pages :

« A neuf heures, nous arrivions rue de Chaillot, dans une espèce de temple grec, bâti à dix mètres au-dessous du niveau de la chaussée, et où il fallait descendre comme dans une cave: c'était la demeure de Marphise (madame de Girardin). Rien n'y

manquait, ni colonnes, ni candélabres, ni valets de chambre en habits noirs et en culottes courtes ; mais tout cela avait un air accidentel et provisoire que le comte de Saint-Brice, un très-spirituel habitué de la maison, expliquait en ces termes : « Chaque fois que j'y retourne, je crains toujours de trouver les chevaux vendus, les domestiques renvoyés, le mari parti, la femme séparée, le salon fermé et la maison rasée..... »

« Marphise avait alors quarante-cinq ans; ses flatteurs parlaient encore de sa beauté, bien qu'elle ne fût plus belle. Un mot fort disgracieux, le mot *homasse*, peut seul rendre exactement le type qu'elle offrit à mon regard. Son menton et son nez tendaient à se rejoindre, ce qui nuisait singulièrement à l'expression poétique de sa figure, et faisait rêver de casse-noisette bien plus que de lyre et d'auréole. Elle avait de grosses épaules, de gros bras et de gros pieds. Son esprit s'imposait, ses bons mots montaient à l'assaut. Elle apportait dans la conversation un mouvement chronique et violent qui étonnait, éblouissait, donnait l'idée de la force et de la verve, jamais du naturel et du charme : deux heures de causerie avec elle équivalaient à une courbature.

« Son mari, pâle, le teint lymphatique, l'œil vitreux, le front découpé en cœur par une mèche prétentieuse, était déjà et est resté la personnification la plus exacte de l'homme de génie en carton-pierre, illuminé par deux quinquets de théâtre. Il y avait en lui du dandy, de l'enfant trouvé, du charlatan, de l'aventurier et de l'agioteur. Mercadet intellectuel, son talent était de faire croire à des idées absentes, comme ses pareils accréditent des capitaux imaginaires. Il rabaissait la littérature et la presse en les faisant vassales de l'industrie. Secondé par l'esprit de son temps, il introduisait dans le monde de la pensée les agitations, les hasards, les compromis et les mystères du monde de la finance. Il devait gagner à ce métier, à défaut de considération, beaucoup d'argent, le plaisir de faire du bruit, de renverser des gouvernements, de rêver un portefeuille et la

chance d'être premier ministre, le jour où il s'agirait de mettre la raison publique au défi et la France en faillite. »

—

Ci-dessous la clef des noms des personnages des *Jeudis de madame Charbonneau.* M. de Pontmartin, comme nous l'avons dit, a pris la peine de la donner lui-même au chapitre XXII de son livre. On y verra que, dans la composition de l'onomatopée figurative, l'auteur n'est pas de la force de Mirabeau et de M. de Montrond :

MM.
Eutidème. — Jules Sandeau.
Théodecte. — Louis Veuillot.
Euphoriste. — Ernest Legouvé.
Iphicrate. — De Falloux.
Théonas. — Lacretelle.
Argyre. — Edmond About.
Colbach. — Louis Ulbach.
Porus Duclinquant. — Taxile Delord.
Clistorin. — Docteur Véron.
Molossard. — Barbey d'Aurevilly.
Schaunard. — Henry Murger.
Caméléo. — Paulin Limayrac.
Marphise. — Madame Émile de Girardin.
Sapho. — Madame Sand.
Caritidès. — Sainte-Beuve.
Polycrate. — Gustave Planche.
Mélibête. — Arsène Houssaye.
Polychrome. — Théophile Gautier.
Bernier de Faux-Bissac. — Granier de Cassagnac.
Poissonnier. — Vivier.
Massimo. — Maxime du Camp.
Lorenzo. — Laurent Pichat.
Falconey. — Alfred de Musset.
Olympio. — Victor Hugo.
Julio. — Jules Janin.
Raphaël. — M. de Lamartine.
Bourimald. — Méry.
Hermagoras. — De Balzac.

Plairait-il à M. de Pontmartin, d'Avignon, d'apprendre comment l'a surnommé, bien avant le succès des *Jeudis de madame Charbonneau*, un littérateur qui sait, lui, le cas échéant, faire passer dans le mot l'estime qu'il a de la personne :

AVIGNONNAIS-LA-VERRUE.

—

Le surnom grossier de *Molossard* donné à M. Barbey d'Aurevilly (nous le voyons d'ici, avec sa mine hautaine, regardant cette débauche de gredinerie), nous rappelle qu'il en a reçu un autre d'un vrai homme de lettres, lequel n'a pas l'esprit en sabots, mais en fins souliers à talons rouges et à talaires. M. Hippolyte Babou n'appelle jamais M. Barbey d'Aurevilly que *Barbemada de Torquevilly*. Ce surnom-là au moins a de la tournure et du mordant.

—

Celui de ses amis que M. de Pontmartin traitait naguère le plus aisément d'*illustre*, M. de Falloux, disons-le pour ne pas mettre martel en tête au lecteur, montre un grand souci de sa gloire, et cela se comprend.

Le petit dialogue suivant s'est répété plusieurs fois entre les commis d'un libraire qui devait éditer la biographie de M. de Falloux par M. Hippolyte Castille, et M. de Falloux lui-même, qui croyait pouvoir circuler incognito

— Je voudrais la biographie de M. de Falloux, par Hippolyte Castille.

— Elle n'est pas encore parue, monsieur, mais nous l'avons par Mirecourt.

— Je connais celle de Mirecourt, elle ne vaut rien.... Alors donnez-moi un exemplaire des œuvres de madame Swetchine publiées par M. de Falloux.

—

La mort ne surprend pas le sage,
Il est toujours prêt à partir.

C'est pourquoi l'on vient de fonder la

COMPAGNIE UNIVERSELLE

DES

SUAIRES RELIGIEUX

BREVETÉ (s. g. d. g.) EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

DÉPOT GÉNÉRAL

Rue Sainte-Marguerite-St-Germain, 30, PARIS

MAGASIN DE DÉTAIL AU PREMIER

SUAIRES

Pour tous les âges, pour toutes les fortunes, pour toutes les tailles

PRIX DE 6 FR. 50 A 25 FR. ET AU-DESSUS

Le Suaire religieux est un vêtement mortuaire destiné à remplacer le drap ou linceul dont on enveloppe les défunts. Ce nouveau mode d'ensevelissement, plus conforme à la dignité humaine et au respect que nous devons à ceux que nous avons aimés, supprime cette triste coutume.

Comme le baptême, la première communion et le mariage, la mort a également ses exigences : l'homme, en quittant cette terre, doit être revêtu d'un suaire qui, tout en lui conservant les formes humaines, voile à la famille et aux amis les ravages exercés par la mort. Ce vêtement ne peut qu'inspirer des pensées de consolante résignation.

Le Suaire religieux est donc le témoignage le plus intime d'une pieuse affection. Son usage, déjà répandu dans plusieurs villes, doit se généraliser rapidement.

S'adresser rue Sainte-Marguerite-St-Germain, 30, au premier.

Nous nous sommes rendu à l'adresse indiquée ci-dessus, chez M. Humbert : « Maison spéciale pour l'impression et la propagation des livres utiles. » Une jeune femme, sévèrement vêtue de noir, nous a conduit dans un appartement attenant à la librairie, et a choisi dans des casiers plusieurs suaires assortis.

C'est un vêtement fort commode et qui ne manque pas de coquetterie : une sorte de paletot avec un capuchon d'une forme intermédiaire entre le bonnet du caban et cette petite atrocité plissée dont les femmes se coiffent aux bains de mer ; une croix bleu de ciel sur la poitrine, sur chaque poignet une croix et une ancre en sautoir.

Les suaires que l'on a eu l'obligeance de déplier pour nous étaient en coton, 6 fr. 50 ; c'est le suaire des petites gens ; mais il y en a en toile. En cachemire blanc, on peut avoir tout ce qu'il y a de mieux à 42 ou 43 fr. (Pour les commandes, écrire quelques jours à l'avance ; *affranchir*. Indiquer exactement la taille en mètres et centimètres.)

La jeune femme faisait l'article avec un calme souriant. Nous avons vu l'instant où elle allait nous proposer d'essayer un suaire qui nous tentait ; nous avons promis de repasser.

—

On nous affirme que le quatrain suivant est de M. Scribe, et inédit.

Il rappelle comme forme et comme langue l'épigramme ancienne et connue :

Les amis de l'heure présente
Sont tous de l'*humeur* du melon....

M. Scribe apostrophe son parapluie :

A MON PARAPLUIE

Ami commode, ami nouveau,
Qui, contrairement à l'usage,
Te montres dans les jours d'orage
Et te caches quand il fait beau !

—

Sentinelles de la critique française, prenez garde à vous ?

La critique allemande, après avoir envahi notre philosophie, après avoir planté son drapeau politique dans le journal le *Temps*, fait irruption dans le domaine des beaux-arts. On lit ce qui suit dans un long, bien long article de ce journal sur les peintures murales de M. Flandrin dans la nef de Saint-Germain-des-Prés :

Le groupe d'Adam et Eve est attristant, effrayant même; nous y lisons tout le côté funeste de l'histoire du christianisme : l'homme instruit à voir en sa mère la cause de ses maux.

Peut-être l'auteur, afin d'exprimer le caractère populaire du christianisme naissant, a-t-il donné volontairement aux apôtres une stature commune, qui l'a entraîné à prendre des proportions analogues pour les figures des patriarches....

Etc., etc., etc., pantoufle.

C. de Sault, signataire de cet article, chausse des bas de l'azur le plus éthéréen et se nomme dans la vie privée madame de Charnacé. Il est la fille de madame la comtesse d'Agoult.

—

A propos de Germanie et de germanisme, le rédacteur en chef d'une revue fondée pour épaissir les brouillards du Rhin sur les rives de la Seine, a publié récemment, sur les *Poésies barbares* de M. Leconte de Lisle, un article où, après avoir en conscience reproché à l'auteur toutes ses qualités, il terminait en l'accusant d'abuser de l'épithète. Le tout a paru si singulier à ses collaborateurs, s'adressant à un poëte de premier ordre et à un des écrivains qui usent du qualificatif avec le plus de mesure et de certitude, qu'ils ont cru devoir lui représenter son injustice, mais là, doucement, comme il convient en parlant à un homme qui unit aux bons principes une fortune considérable. L'un d'eux (on nous a dit que c'était M. Eugène Maron) l'a ramené en ces termes ingénieux à la vérité dans la critique :

« Mon cher ami, quand je rencontre un écrivain qui a peu ou beaucoup et qui me le donne, je m'empresse de l'en remercier; mais si j'en rencontre un qui n'a rien, je lui demande tout ce qui peut me faire plaisir. »

Puisse la formule agréable de ce système de bienveillance atténuer l'effet qu'a pu produire sur M. Leconte de Lisle l'article de M. Dollfus. Nous savons ce que c'est que d'être atteint d'un article allemand. On en a longtemps le teint pâle et le cœur affadi.

—

Cette annonce est tirée du Courrier de la Champagne, 1er *mai* 1862 :

On trouve chez E. Valentin, marchand mercier, rue des Tapissiers, 38, seul dépositaire pour l'arrondissement de Reims,

LA JARRETIÈRE ET LA CEINTURE

TUE-PUCES

Les Jarretières, Ceintures et autres appareils analogues, brevetés sous le nom spécial de TUE-PUCES, sont livrés au commerce en état de produire l'effet promis par le fabricant.

Cet effet consiste à détruire de suite toute puce pénétrant dans la fourrure élégante dont ces appareils sont composés.

Comme la puce, outre la répulsion que son aspect inspire, est douée d'une vivacité et d'une force relative prodigieuses, qu'elle court sur les vêtements à la vitesse de trois à quatre mètres par minute, il résulte de cela que le *petit monstre altéré du sang humain* peut multiplier ses morsures à l'infini en échappant trop souvent à toutes poursuites, *au moyen de ses gambades.*

Il n'y avait donc eu jusqu'aujourd'hui aucune manière rationnelle d'expulser l'insecte incommode! La Jarretière et la Ceinture nouvelles sont le seul moyen pratique de l'atteindre ; elles remplissent le rôle de petits piéges portatifs légers, réunissant l'utilité à l'élégance.

Dès qu'une des indiscrètes visiteuses atteint la Jarretière *ou la* Ceinture *nouvelles, son premier soin est de courir se loger au plus sombre et au plus épais de la fourrure.* C'est alors qu'atteinte immédiatement du germe fatal que ladite fourrure contient, elle se hâte d'en sortir pour ne plus se relever.

Au point de vue humanitaire, on peut dire qu'à part quelques personnes que la morsure des puces et des punaises n'atteint pas, ce système nouveau réalise un progrès. En effet, quel est l'homme, la dame, la jeune fille, l'enfant qui n'ont point eu à

se désespérer mentalement d'être dévorés par les puces, soit pendant le jour, soit pendant les chaudes nuits d'été?

Les esprits étroits sont enclins à faire la supposition peu bienveillante que, parce qu'on a une ou plusieurs puces accidentellement, on n'est propre ni sur soi-même ni dans sa maison! C'est là une erreur très-grande!

Comment donc éviter l'attaque ou la visite forcée des puces, dans tous les lieux publics où cet insecte pullule? La question de propreté parfaite de la personne atteinte ne fait rien à la chose, au contraire. Les peaux les plus fines, les plus blanches, les mieux soignées, les personnes les mieux tenues, les enfants les plus vermeils sont précisément ceux sur lesquels la morsure infernale des puces a plus de prise et cause les douleurs les moins supportables.

Maintenant, qu'une puce, deux, trois, plus ou moins, ayant franchi la Jarretière pour s'être cramponnées à d'autres parties des vêtements d'une dame ou d'une jeune fille, parviennent à la hauteur des reins, là, arrêtées par la pression du corset, les petits vampires se mettent à l'œuvre avec rage, leurs morsures se multiplient. *Comment alors se délacer en rue*, au spectacle, dans un dîner, à une gare, à l'église? Impossible! La douleur devient atroce. Eh bien! la Ceinture nouvelle met ordre à tout cela, en un clin d'œil toute puce a été détruite sans qu'il en résulte le moindre inconvénient pour la santé.

NOTA. — Chaque appareil est livré dans une boîte en forme de tamis, au moyen de laquelle tout est combiné pour réaliser la destruction instantanée des puces.

On lit dans LE TEMPS *du 4 mai* 1862 :

CULTURE DU COTON EN ALGÉRIE

Saulxures, 1er mai.

A M. le Rédacteur en chef du journal *le Temps*.

.....

. . . . . .

J'aurais désiré qu'une voix plus autorisée que la mienne prît l'initiative de cet appel. Mais quand le navire sombre, il appartient au plus humble passager de crier : GARE !

AUGUSTE GÉHIN,
Manufacturier à Saulxures (Vosges), membre du Conseil général du département des Vosges.

O mânes de Joseph Prudhomme, êtes-vous satisfaits !

—

Parmi les flâneurs parisiens, parmi ces magnifiques que la singularité attire et que l'inconnu fait rêver, et qui sont une fois plus prodigues de temps depuis qu'on a dit qu'il était de l'argent, plus d'un peut se rappeler avoir vu aux vitres d'un libraire du quai des Augustins une estampe coloriée représentant une femme, la tête en bas, faisant la cabriole devant une assemblée d'abbés en soutane, prenant leur café.

Au-dessous de cette bizarre composition, sont gravés ces deux vers, capricieusement tronqués :

. . . . . *Adorons l'Éternel*
Dont le souffle créa le papillon volage!

Quel rapport mystérieux pouvait relier la légende au sujet ? — L'éternel, un papillon, une femme la tête en bas, des prêtres ! — La femme renversée, comme je l'ai dit, et appuyée sur ses mains, se présente de face au spectateur, au centre de la composition ; sa robe d'un rose foncé, bordée d'un galon d'or au corsage et aux manches, est enroulée autour d'une de ses jambes, de façon à ne pouvoir retomber ; à gauche, deux abbés, l'un debout, l'autre

assis et savourant son café ; devant, une table chargée de verres, d'une cafetière, d'un sucrier et d'une carafe qu'on pourrait prendre pour des fioles de pharmacie ; à droite, un abbé assis les bras croisés, puis un personnage en costume villageois, habit vert, gilet rose, culotte jaune et bas bleus, retournant sa cuiller dans sa tasse, et à moitié caché par un individu debout en uniforme de général, botté et le sabre passé sous la basque de son habit, lequel exprime du regard et du geste une surprise mêlée de dégoût. — A gauche, sous la table, un chien qui aboie ; à droite, aux pieds du général, un chat qui jure ; — tous les assistants ont la tête poudrée et coiffée *à l'oiseau royal* ; le général, qui tourne le dos au spectateur, montre une longue queue.

Logé pendant plusieurs années dans le voisinage du libraire, je passais et repassais chaque jour plusieurs fois devant sa boutique, et à chaque fois l'estampe mystérieuse m'arrêtait et me plongait dans des rêveries sans fin. Où que j'allasse, j'emportais l'excédante énigme dans ma pensée ; où que je fusse, elle me donnait des distractions. Un jour, dans une compagnie, je me reconnus comme à un attouchement maçonique avec un écrivain depuis longtemps tourmenté de la même vision. Comme toujours, l'explication nous est arrivée par hasard, après que plusieurs années avaient atténué l'ardeur de notre curiosité. L'irritante vignette a disparu de la montre du libraire ; elle y est néanmoins restée assez longtemps pour ensorceler bien des âmes outre la mienne. C'est pour leur délivrance que je publie cette explication.

L'image ci-dessus décrite (et la fidélité de la description va éclater tout à l'heure) sert d'illustration à un pamphlet,

publié à Paris en 1803 (an XI), et dans lequel le poëte Jacques Delille et sa femme, mademoiselle Vauchamps, sont diffamés avec une âpreté où l'on reconnaît la violence des passions politiques. Le pamphlet, devenu extrêmement rare, a pour titre : *Examen critique du poëme de* la Pitié, *de Jacques Delille, précédé d'une notice sur les faits et gestes de l'auteur et de son Antigone.* Paris, chez Dabin, libraire au palais du Tribunat (Palais-Royal), in-8° de 200 pages. Quelque éloignement que l'on ait pour le talent médiocre, fade, grimaçant et fluent de Delille ; si peu de sympathie qu'inspire cette figure de vieillard poupin, câlin, poltron, goulu et avide, il est impossible de n'être pas dégoûté de l'effrénée violence de ce pamphlet où l'abbé est traité à chaque page de mouchard (cela va sans dire), de rufien et d'escroc ; où sa naissance illégitime lui est cruellement reprochée ; où il est dit que sa femme, qu'il fit passer successivement pour sa servante et pour sa nièce, était une vile saltimbanque, ramassée sur le pavé des rues, ivrogne, gueularde et débordée : le tout pour le punir d'avoir eu peur de la guillotine et d'avoir pris parti pour l'émigration.

On y lit, entre autres choses, qu'un soir, dans une réunion de gens de lettres, à laquelle assistait un général américain, madame Delille, se rappelant les exploits de son enfance, et soûle d'ailleurs, se mit tout à coup à faire les plus indécentes gambades. Cette anecdote est le sujet de l'estampe. Voici le texte du pamphlétaire :

« Comme on passait dans le salon, mademoiselle Anti-
« gone, en arrangeant artistement ses jupes, s'en était fait
« galamment un caleçon. Elle part comme l'éclair ; et, la

« tête en bas, *en veux-tu? en voilà!* le saut de carpe et la « double culbute, en avant, en arrière : *cela ne finira « pas, je repars!* » — L'abbé, enchanté de la voir si jolie nonne (c'était son expression), s'écriait :

. . . . . Adorons l'Éternel,
Qui d'un souffle créa le papillon volage!

« Le maître de la maison rougissait; le colonel rougis- « sait; le chat effrayé jurait dans un coin, et un jeune « chien de chasse s'en allait mordillant les jambes de « mademoiselle Antigone et dérangeait un peu l'économie « de ses gambades; c'était un vrai sujet de caricature. » Peut-être le zèle des amis du poëte a-t-il contribué à l'extrême rareté de ce pamphlet. Je n'en suis pas fâché pour deux raisons : la première, c'est qu'il est ignoble; la seconde, c'est que je l'ai.

—

PÉRIODIQUES NOUVEAUX.

A tout seigneur, tout honneur. Le *Junius*, chronique des deux mondes, mensuel, a commencé à paraître le 1er mai.

Le *Junius* s'intitulerait aussi bien le *Janus*, car il a deux têtes comme le premier roi du Latium et comme le veau phénomène. Ces deux têtes dans le même bonnet sont celles de MM. Alfred Delvau et Alphonse Duchesne, les heureux auteurs des fameuses lettres de Junius au *Figaro*.

Le premier numéro du *Junius* est tel qu'on pouvait l'attendre de deux écrivains de beaucoup d'esprit, excepté

qu'on y malmène la *Revue anecdotique*, et qu'il y est trop question de M. Firmin Maillard, quoique M. Maillard ait dans la *Presse* une importance qu'on ne saurait contester.

Le *Junius* annonce en outre que dans chacun des numéros suivants il donnera six lignes du *Maillardiana*. Quelle rage! et peut-on se proposer ainsi, sans crainte d'y faillir, d'enlever mensuellement à un homme six onces de sa chair?

Si nous étions que MM. Delvau et Duchesne, nous nous contenterions d'envoûter M. Maillard une fois pour toutes, et sans attacher d'importance au succès de l'opération.

Quant à la *Revue anecdotique*, méchamment accusée d'un gros péché, elle a l'honneur de prévenir son compère le *Junius*, qu'avant la fin du mois, elle se présentera dans ses bureaux déguisée en chatte, en chatte blanche, bien entendu, plus blanche que la blanche hermine.

AUTRE PÉRIODIQUE.

La *Chronique littéraire*, mensuel, a commencé à paraître en mai. Rédacteurs : MM. Léon Grenier, Ernest Fillonneau, le collaborateur de M. Martinet à l'exposition de peinture du boulevard des Italiens, et Alexandre Piédagnel. Alexandre Piédagnel ! quel nom de miséricorde ! *Et ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum, Piedagnel.*

Le premier numéro se compose de morceaux de critique littéraire et artistique, suivis d'un compte rendu analytique des théâtres et d'une nomenclature bibliographique.

Nous empruntons, par droit de naissance, l'anecdote suivante à un article sur Halévy :

« Une heure environ avant le moment suprême, il appela son neveu au milieu d'un ardent délire : « Je voudrais, lui dit-il, être couché *comme une gamme*, tu sais : *do*, *ré*, *mi*, *fa*.... Mais non, tu ne peux me comprendre, tu n'es pas musicien, toi ! Dis à ta cousine de venir. » Et pour satisfaire le mourant, on l'étendit sur quatre oreillers disposés selon sa triste fantaisie. « Je me sens mieux, soupira-t-il, bien mieux. » Dix minutes après, Halévy n'était plus.

M. Piédagnel raconte cela avec une sensibilité vraie, et nous, nous croyons lire un chapitre du livre de Deslandes : *Des grands hommes qui sont morts en plaisantant.*

AUTRE PÉRIODIQUE.

Le *Journal des livres*, *revue bibliographique.* Directeur-rédacteur en chef, Félix Ribeyre; Ch. de Mont-Louis, secrétaire de la rédaction. Bi-mensuel.

Le premier numéro est rédigé avec beaucoup d'information et de conscience.

Les rédacteurs veulent « que le soleil d'une publicité consciencieuse et honnête luise chez eux pour tout le monde. »

C'est très-bien dit, mais la grande question est de reluire soi-même au soleil de la publicité; donc, fourbissons sans cesse notre armet.

—

L'avis suivant est extrait de l'*Impartial du Nord :*

AVIS

Aux négociants du département, commerçants et habitants de cette ville.

AUROUX L'EXACT étant le plus ancien messager de DENAIN, ayant remarqué le manque de confiance et de sympathie de ses deux nouveaux collègues, ou plutôt concurrents, attendu que j'ai été prévenu qu'ils se sont présentés, comme à pas de loup, chez mes nombreux clients, pour offrir leur service de transports à un prix déraisonnable, ce qui en effet est avantageux pour le financier et très-pernicieux pour nous messagers ;

Je veux à ce sujet prouver à mon pays et à mes clients que je ne désire qu'une bonne union avec mes confrères. Je ferai comme eux à compter de ce jour mes transports de fers et autres matières ou métaux à raison de 0,75 c. chaque 100 kil., égale proportion dans celui des ballots de marchandises diverses.

Ma naissance et séjour de Paris, quatorze années de roulage et dix-huit de fixation en cette ville, m'ont donné l'expérience, gagné la confiance et l'estime des gens spirituels, mérité par la conduite, le zèle et une exactitude prouvée et à toute épreuve. Je reste seul, j'ose dire, victorieux contre dix concurrents qui se sont succédé et déchus en quelques années.

Avec Dieu et la santé, j'espérerai toujours, messieurs et dames, obtenir, par ma grande routine et mes liaisons, qui se rattachent à toutes les branches de commerce, états, industries, et même la toilettte, votre confiance accoutumée, et qu'après

moi, mon nom, mes fils succéderont pour vo us servir avec le même dévouement que moi.

Agréez, messieurs et dames, mes sincères salutations.

AUROUX.

P. S. Mes départs de Denain seront devancés selon les périodes de saisons, et annoncés au passage par le signal de la trompette.

BIBLIOGRAPHIE

LES DRAMES DE L'AMÉRIQUE DU NORD. — *La Huronne.* — *La Tête-Plate*, par M. Emile Chevalier.

Quand on a lu les épopées de Cooper, encadrées dans les sites majestueux du Nouveau-Monde et les études passionnées, palpitantes que Gabriel Ferry faisait naguère sur la nature à la fois ardente et abrupte de l'Amérique du Sud, ne croit-on pas avoir absorbé jusqu'à la satiété cette nourriture substantielle, aux âpres saveurs, aux excitations brûlantes, sorte d'ambroisie poétique dont l'usage interdit à l'esprit tout autre aliment? C'est peut-être là ce qu'on est tenté de supposer en poursuivant, sans les atteindre, des émotions illusoires dans maints ouvrages récents dont peut parfois se repaître, soit par ennui, soit par indifférence, un goût vulgaire ou peu délicat.

Les nouveaux *Drames américains* de M. Emile Chevalier sont de nature à détromper les esprits blasés; ils auront certainement un charme pour les plus rétifs. Non pas qu'ils aspirent aux sublimités où planent certaines pages inimitables du Walter Scott de l'Union; non pas qu'ils aient dérobé le scalpel infaillible du regrettable auteur de *Costal l'Indien;* mais dans ce temps de réalisme intelligent et de photographie intime, ils s'offrent aux lecteurs sous l'enveloppe attrayante de la pein-

ture en vogue. Ils donnent une idée nette, embellie par un vif sentiment d'artiste, d'une vie accidentée par le tumulte des passions que n'ont pas encore uniformisées les entraves de la civilisation.

Dans la *Huronne* et dans la *Tête-Plate*, M. Emile Chevalier raconte ce qu'il a vu, comme il l'a vu; on sent que son récit obéit à ses souvenirs plutôt qu'à sa fantaisie, et bon peintre, comme il l'est, figures et paysages se groupent sous sa plume dans une harmonie séduisante, ingénieuse, mais toujours possible et toujours vraie.

La simplicité du style ajoute à coup sûr à la puissance de l'expression. Dans un récit romanesque bien conçu l'émotion doit naître de la vraisemblance de l'action bien plus que d'une invention désordonnée; aussi prend-on aux aventures contées par M. Chevalier tout l'intérêt qu'offrirait l'histoire enluminée des couleurs plus vives et plus indépendantes qu'affecte le roman.

Les deux premiers ouvrages du nouveau romancier de la jeune Amérique méritent le succès qui s'attache aux œuvres réussies, et ils sont d'un excellent augure pour la suite annoncée sous le titre de *Drames de l'Amérique du Nord.*

L'inauguration du *Concert des Champs-Elysées* a été splendide. De huit à onze heures, plus de six mille personnes entrent dans ce *Crémone* des gens du monde, et l'orchestre de M. de Besselièvre fait merveille sous les ordres d'Arban, son nouveau chef.

Envoyer désormais à l'adresse de M. Poulet-Malassis, 97, rue Richelieu, tout ce qui regarde l'administration et la rédaction.

Le Directeur : A. Poulet-Malassis.

378.—PARIS. TYPOGRAPHIE DE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30.

REVUE ANECDOTIQUE

DE 1862

—

2e QUINZAINE DE MAI

—

AVIS

Les personnes dont l'abonnement est expiré sont priées de le renouveler, pour ne pas éprouver de suspension dans le service.

La REVUE ANECDOTIQUE rend compte de tous les livres déposés dans ses bureaux.

LES BIEN HONORABLES SCRUPULES DE M. LE MAIRE DE GIGONDAS. — La Diatribe de Marc Stephen. — Le journal de Gorgias. — Les mésaventures électorales de Strabiros.

La deuxième édition en volume des *Jeudis de madame Charbonneau* vient de paraître.

Ainsi qu'il était facile de le prévoir, elle diffère fort peu de la première.

A part la satisfaction donnée à M. Legouvé sur la date de représentation du *Nom du mari*. M. de Pontmartin ne s'est point amendé, et notre avis est qu'il a bien fait. Quand on est harcelé, c'est le moment de se retourner et de faire tête.

La préface de cette seconde édition est d'une forme aussi dégagée que celle des lettres dont nous avons parlé était embarrassée. L'auteur, complétement remis de son trouble et ayant recouvré tous ses courages, témoigne, avec la grâce de l'impertinence, de la jouissance qu'il a prise aux colères soulevées par la publication de son livre. Il déclare que l'injustice des hommes lui a donné droit à un état chronique d'irritation nerveuse ; — que les *Jeudis de madame Charbonneau* sont, si l'on veut, l'œuvre d'un spleenétique en littérature ; — et qu'en fin de compte, on ne lui en voudrait pas tant s'il n'avait pas trouvé sa voie.

Le post-scriptum de cette préface est d'une ironie excellente. M. de Pontmartin promet de tenter une œuvre où ses souvenirs personnels disparaîtront pour faire place à une peinture collective des mœurs littéraires du temps, mais à condition qu'on le laisse un peu tranquille et qu'on ne lui rebatte plus les oreilles de son équipée ; autrement il pourrait bien se souvenir de la quantité de jeudis que contient encore l'almanach de madame Charbonneau.

Cet héroïsme au pied du mur nous a décidé à un quart de conversion de son côté, et comme il ne nous a pas paru impossible, après une seconde lecture des *Jeudis de madame Charbonneau*, que ce livre restât comme la vraie satire littéraire du temps, nous avons voulu comparer sa première édition en volume avec celle *princeps* de la *Semaine des familles*, dans le doute que l'auteur, plus plein de scrupules qu'on ne l'a cru, eût sacrifié, à des considérations qui ne peuvent être mises en balance avec celle de la gloire dans laquelle il vient d'entrer, des parties essentielles à la perfection de son monument.

Nous avons conclu d'une comparaison attentive et réfléchie de ces deux éditions, que M. de Pontmartin n'avait publié son petit volume que comme un ballon d'essai, après avoir passé plus de deux années à tracer le plan d'une vaste composition satirique. Ce sont des fragments d'un grand tout projeté, rien de plus. L'auteur, en les reproduisant, semble demander à l'opinion de décider en dernier ressort s'il y a lieu pour lui d'interrompre ou d'achever l'édification de son Pandémonium.

Le succès lui a déjà répondu. Nous croyons, pour notre part, que le public entrerait d'autant plus complétement dans ses vues, qu'il serait mis à même de juger de leur étendue et de leur impartialité. C'est pourquoi, sans nous arrêter à quantité de détails intéressants à relever dans l'édition princeps comme preuves de l'honnête hésitation de l'auteur devant les difficultés et les périls de sa tâche, nous empruntons à la *Semaine des familles* trois morceux tels que l'édition de M. Lévy n'en contient certes pas de plus méritoires ni de plus agréables.

—

LA DIATRIBE DE MARC STEPHEN.

Marc Stephen était dans un de ses moments d'âpre franchise : le malheureux n'avait pas dîné la veille ! Il m'a pris par le bras, et m'entraînant hors du cabinet de lecture, il m'a dit d'une voix saccadée comme une pulsation fébrile :

— N'écoute pas cette vieille débitante de poisons. Tous les livres qu'elle t'offre, hors un seul, sont des ordures... Mais voilà comment se font les succès maintenant! Une compagnie d'assurances, une société en commandite entre

le livre, la pièce et le juge : loue-moi, je te loue; vous nous louez, nous vous louerons ; ils se louent, et le public achète! Hachette ! tiens! je fais des mots à présent! Janin (1), ce vieux rabâcheur de Janin, qui n'est plus bon qu'à tourner sa roue hebdomadaire en mâchant son latin, Janin fait des préfaces à *Fanny*, afin que la jeunesse dorée du réalisme mette du rouge sur les rides de Janin ! Tous ses livres sont tombés à plat, depuis *le Chemin de traverse* jusqu'à l'*Histoire de la littérature dramatique;* ce qui n'empêche pas, chaque fois que paraît un de ses illisibles bouquins, tous les praticiens de la fanfare d'annoncer cette grande nouvelle avec des redoublements de superlatifs et d'extases. Un livre de Janin ! quel régal ! la joie, la fête de l'esprit ! une verve, un éclat, des perles, des diamants! Douze journaux, douze feux d'artifice en l'honneur de Janin ; puis, après la dernière fusée, obscurité complète, excepté dans les comptes de l'éditeur, qui en vend une trentaine d'exemplaires et envoie le reste au pilon! Et *Fanny!* quinze éditions, trente éditions, soixante éditions... Pourquoi ? pour une ignoble scène, qui n'est pas même originale, qui se trouve, trait pour trait, dans *la Canne de M. de Balzac*, par madame Émile de Girardin, feu la grande Delphine, à laquelle personne ne songe plus... une autre victime de l'escompte des vivants aux dépens des morts ! Et Villemot! un vieux champignon, mon ami, arrivé à cinquante ans sans que personne, même lui, se fût douté qu'il eût de l'esprit ! Celui-là est d'une naïveté qui m'amuse ! Il s'escrime à faire des caricatures bour-

(1) Pseudonyme : Julio (édition Michel Lévy); Jacassard (édition de la *Semaine des Familles*).

geoises, et il ne s'aperçoit pas qu'il est le bourgeois le plus bourgeois qui ait jamais embourgeoisé le Courrier de Paris et la Nouvelle à la main. C'est le bourgeois gai qui a fait réussir Villemot, comme le bourgeois sensible fait réussir Feuillet. Voici en quoi consiste le comique de Villemot : il conduit, par exemple, deux couples de la rue Saint-Denis au Théâtre-Lyrique, un jour où l'on chante *les Noces de Figaro*, et il établit, dans leur loge, le dialogue suivant :

« M. Bringuet, bonnetier. — Ce Mozart a bien du talent; il faudra que je tâche de l'avoir à mes soirées...

M. Dupochet, droguiste. — Mais il est mort!

Madame Dupochet. — Non, mon ami, tu te trompes, c'est M. Adolphe Adam qui est mort: un autre musicien bien agréable!

M. Dupochet. — Chut! ma bonne amie, tu m'empêches d'entendre madame Ugalde.

Madame Bringuet, minaudant. — Je l'aimais mieux dans *Galatée*. (Fredonnant.) *Verse! verse! verse!...*

M. Bringuet, fronçant le sourcil. — Vous connaissez, Malvina, mon opinion sur *Galatée*. . . . . J'aime mieux Mozart.

Madame Dupochet. — Mais, monsieur Bringuet, l'affiche a peut-être estropié son nom... Ne serait-ce pas Musard?

M. Dupochet, furieux. — Alexandrine!... »

N'est-ce pas que c'est drôle? Eh bien, avec des drôleries de cette façon et *la croix de ma mère* (une *scie* qui a duré deux mois), Villemot est devenu une puissance! il gagne vingt mille francs par an, et moi je crève de faim! Bourgeois!..

Rien ne saurait te donner une idée du ricanement funèbre

qui accompagnait ces dernières phrases. Marc Stephen a poursuivi :

— Et ce Michelet! Et ce Père Enfantin! un vieux professeur! un ancien dieu! deux sexagénaires spéculant sur la dépravation humaine! Quel dieu et quel pontife! L'un a le front de donner pour second titre à son livre : « *Physiologie religieuse.* » Physiologie de l'athéisme au profit de la matière! L'autre, s'éditant lui-même, a réuni à l'étalage toutes les amorces possibles à l'adresse des gourmets du sophisme et du vice; et son calcul était bon... il s'est vendu à quarante mille exemplaires! Oh! mon ami, la religion doit être vraie, puisque ceux qui la haïssent se roulent dans de pareils bourbiers!...

— Et Octave Feuillet! ai-je dit timidement: *le Roman d'un jeune homme pauvre!* Je dois t'avouer que les belles dames de mon chef-lieu ont un faible pour l'auteur et pour l'ouvrage.

—Les belles dames de partout... depuis les palais jusques aux comptoirs! a repris mon homme, toujours en colère. Puis il a ajouté d'un ton quelque peu radouci : — Je ne confonds cependant pas Octave Feuillet avec ces scandaleux héros du succès de vogue; mais admire avec moi combien les Parisiens sont bêtes! Feuillet a fait des choses charmantes : *la Clef d'or*, *la Crise*, *le Village*, *la Partie de dames;* toutes ces jolies choses ont réussi, mais modérément. Pour crier au miracle, pour lui dresser des statuettes et le couronner de lauriers roses, on a attendu qu'il écrivît, quoi? un roman impossible, et une pièce cent fois pire que son roman. La sensibilité bourgeoise a pu se passionner pour Maxime; mais le fait est que Maxime, le marquis Maxime de Champey d'Hauterive, n'a qu'un

tout petit défaut : il n'existe pas ; ce n'est pas un jeune homme pauvre, c'est un dilettante de pauvreté ; il personnifie la pauvreté à travers les lunettes d'or de la richesse. Cette manière de lui faire avaler des pousses de tilleuls, de marronniers et de lilas, sous prétexte d'appétit immodéré, cette façon de l'affamer par ordre pour amener la scène du morceau de pain dans le couvent et celle du dîner servi par la portière, tout cela prouve une fois de plus que qui veut trop prouver ne prouve rien. Maxime sait que son notaire lui *redoit* cinq ou six mille francs ; là-dessus, il peut bien prélever un franc quatre-vingts centimes, et aller manger chez Lucas un potage, un roastbeef et une tarte aux pommes. S'il s'en abstient de peur de ne pouvoir payer que le lendemain, il n'est ni orgueilleux ni héroïque, il est idiot. Le reste du roman n'a pas plus de solidité. Les scrupules respectifs et infiniment trop prolongés de Maxime et de Marguerite ne sont qu'une partie de barres. Du moment que Maxime a fait la culbute du haut de la tour d'Elven pour sauver son honneur, le roman est fini. Un titre de marquis et un bras cassé valent bien une dot. Quant au testament du vieux corsaire Laroque, et aux quadruples du roi d'Espagne, légués par mademoiselle de Porhoët, si c'était signé Ponson du Terrail, tout le monde aurait crié : « On reconnaît bien là ce diable de petit vicomte ! » — Ah ! la pauvreté ! la vraie pauvreté ! a repris Marc Stéphen avec une sorte d'ironie convulsive, comme on sent bien que l'auteur ne la connaît pas !

— La pièce fait toujours beaucoup d'argent, ai-je murmuré.

— Oui, 4,500 fr. de recette, comme disent les annonces, constatent, chaque soir, le génie de l'auteur et les perfec-

tions de l'ouvrage. 4,500 fr.! Voilà l'*ultima ratio*, le mot sans réplique! Et c'est là aussi ce qui m'irrite le plus! Je suis furieux qu'Octave Feuillet ait fait comme les autres, qu'il ait sacrifié au veau d'or, qu'il ait précisément exploité sa vogue, sans attendre ses deux fidèles conseillères : l'inspiration et la méditation. Dieu veuille qu'il n'ait pas à déplorer plus tard ses prospérités d'aujourd'hui! Pauvre jeune homme, s'il prend trop au sérieux son jeune homme pauvre! C'est encore là une des industries de cet exécrable Paris. Quand un succès est trop éclatant pour qu'on puisse l'amortir, on procède par le moyen contraire. On étouffe le triomphateur sous son triomphe, comme Néron étouffa ses convives sous une pluie de roses, comme les Sabins de Tatius écrasèrent Tarpéia sous leurs bracelets d'or qui avaient tenté sa cupidité! Si tu vivais parmi nous, tu rencontrerais quelques-uns de ces fruits secs de succès de vogue : ils te feraient pitié ; leur vie se passe à expier l'engouement d'un trimestre. Ils ont beau faire, ils ont beau dire : « Mais, Athéniens, regardez-moi! Je suis le même homme que vous avez fêté, couronné, déifié... » Vains efforts! C'est à peine si l'on se souvient de leur nom et de leur date. Les malins le savent bien, et, quand un succès les offusque, ils s'arrangent en conséquence. Aussi, lorsque je vois le héros du jour porté à bras tendu sur le pavois de vingt feuilletons, au milieu des acclamations de la foule, sais-tu à quoi je songe? Au bœuf gras, revêtu d'une housse à crépines dorées, enguirlandé de festons et de bouquets, présenté aux grands de ce monde, escorté de tous les dieux de la fable, assourdi de clarinettes et de trombones... et mené à l'abattoir... l'abattoir, l'oubli!...

LE JOURNAL DE GORGIAS (1).

Vous le savez, mesdames, de grands événements venaient de s'accomplir : la presse, après avoir eu toute liberté et même toute licence, avait passé d'un extrême à l'autre. Il était clair que, ne pouvant plus attaquer ni rois, ni généraux, ni ministres, ni préfets, ni magistrats, ni gendarmes, elle était condamnée ou à périr d'inanition ou à se rattraper sur d'autres victimes. La satire politique allait faire place aux nouvelles à la main, aux chroniques scandaleuses, aux commérages de coulisses et d'atelier, à l'exhibition de moins en moins voilée de toutes les laideurs parisiennes. Aristophane était détrôné par Tallemant des Réaux. Les coups de griffes révolutionnaires, aiguisés en calembours, étaient décidément mis à la réforme : en avant l'anecdote court-vêtue, la facétie à double entente, la personnalité diaphane, la parade de Paillasse et de son pître cabriolant devant la foule ameutée, l'exploitation raffinée de toutes les mauvaises petites passions qui grouillent dans les eaux croupies de la basse littérature ! Voilà ce que comprirent admirablement certains beaux esprits qui, en d'autres temps, s'étaient faits les saxophones ou les mirlitons des partis vaincus. Comme tous les littérateurs de cet étage, ils s'inquiétaient principalement de deux choses : d'abord leur vanité, ensuite leur dîner. Rester fidèle à l'adversité eût été plus noble ; mais que

(1) Ce Gorgias est un montagnard écossais, payé, comme on va le voir, depuis deux ans, de l'hospitalité qu'il a cru donner hier à un homme de lettres qui ne savait plus où reposer sa tête.

voulez-vous! l'adversité est chiche d'abonnements: elle a si peu de vaisselle plate, sans doute par haine de la platitude: elle n'a pas crédit ouvert chez Potel, Dusautoy, Chapron ou Guerlain, et son couvert est rarement mis chez les Frères Provençaux. L'aimable groupe dont je parle avait besoin d'un succès, sous peine de démêlés fâcheux avec les fournisseurs, les huissiers et les concierges. Ils l'avaient si longtemps poursuivi, ce succès nourrissant comme la manne du désert! si longtemps ils avaient erré, dans les steppes arides du journalisme sans abonnés, du *Sylphe* à la *Naïade*, du *Réverbère* au *Casque-à-mèche*, du *Polichinelle* au *Triboulet*, du *Jaseur* au *Lutin;* autant de feuilles qu'en laissent tomber, sous un vent d'automne, les marronniers des Tuileries! Quelques-uns de ces *condottieri* de l'esprit prenaient de l'âge et du ventre; leurs bons mots grisonnaient; leurs cheveux se raréfiaient sur les tempes. « Un succès! un succès! ma conscience pour un succès! » Ils furent exaucés, et, si leur conscience reçut quelques égratignures, elle est si stoïque, qu'elle ne l'a dit à personne. Ils réussirent, je ne dis pas au delà de leurs mérites, mais au delà de leurs espérances. Cependant leur char de triomphe ne marcha pas tout d'abord sans encombre: il y eut des guirlandes de roses, des lauriers de jambon, des appareils de bœuf gras avec accompagnement de trombones et d'ophicléides; mais il y eut aussi des cahots, des ressauts, des ornières: Thespis fit faire la grimace à Thémis. Le char risquait de verser sur le macadam, en pleine boue de carnaval, quand l'heureuse étoile de Gorgias, un des chefs de la troupe, lui envoya un secours et une idée: Gorgias apprit que, dans un château voisin qui dominait toute la contrée, un grand seigneur, assez haut

placé pour désarmer Thémis elle-même, venait d'avoir un fils, un premier-né, et que tout là était en liesse. Il profita de la circonstance, implora la clémence de l'illustre berceau, et fut favorablement écouté. Une fois sauvé de ce péril, le succès n'eut plus de bornes. Gorgias le partagea avec ses parents et amis, entre autres avec son fidèle collaborateur Mâchefer, lequel mérite une mention spéciale. Durant de longues années, Mâchefer avait usé son beau talent dans des journaux de parfumeurs et de marchands de musique. L'éditeur assurait à ses abonnés des romances, des polkas et des gravures de mode, et la prose de Mâchefer passait par-dessus le marché. Même sa littérature avait alors de tels rapports avec la parfumerie, que les Anglais et les provinciaux, trompés par une ressemblance de nom, le confondaient souvent avec un célèbre homonyme, lequel avait inventé des gants indécousables. Tout à coup, — ô puissance de la vogue ! — voilà que Mâchefer, après s'être endormi simple mortel, se réveille grand critique. Le département des complaisances étant depuis longtemps exploité, Mâchefer s'installa dans un autre, qui a bien aussi ses avantages, le département des duretés. Son aptitude est de dévorer sans sel les livres, les drames et les vaudevilles, comme l'ogre dévorait les petits enfants, comme la femme sauvage du théâtre de Bilboquet dévore les lames de sabre, les pigeons pattus et les cailloux. On l'intitule le tigre à binocle, et il accepte le sobriquet. On le lit, on l'écoute, on le craint, on le compte ; on fait peur de lui aux débutants et aux naïfs, comme on fait peur de Croquemitaine aux marmots qui ne sont pas sages ; on se dit, aux endroits dangereux de la pièce : « Attention ! cela va mal, Mâchefer fronce le sourcil : gare dessous ! » Et Mâchefer

prend au sérieux la frayeur qu'il cause aux poltrons et la satisfaction qu'il se cause à lui-même. Il est si bien gonflé du sentiment de son importance, que, si on lui disait qu'un maréchal de France est un personnage plus considérable que lui, Mâchefer, on l'étonnerait énormément. Regardez-le entrant dans un café et demandant un grog : quelle attitude! quel geste olympien! quel effet de binocle! comme Mâchefer a l'air convaincu que l'Europe a les yeux sur lui, et que, demain, la république des lettres se demandera pourquoi un grog, et non pas une bavaroise!

Mâchefer n'était que plat et insipide ; il est prétentieux et lourd. Il se crée un genre ; il a des cadres, des têtes de chapitre où son esprit dépense toutes ses économies en préliminaires. Sa spécialité, c'est la métaphore cube, carrée, multipliée par elle-même. Les règnes végétal, minéral et animal sont ses tributaires. Il s'embarque sur une métaphore comme sur un fleuve, et il va de la source à l'embouchure sans vous faire grâce d'un îlot, d'un tas de gravier ou d'un bouquet d'arbres Il ne vous dit pas, par exemple : « La pièce de M. B... est tombée ; mais M. B... a du talent, et il se relèvera. » — Quelle pauvreté! Ce serait bon pour des gens simples comme vous et moi. Mâchefer vous dit bravement : « M. B... est tombé du haut des tours de Notre-Dame : il s'est cassé trois côtes. Les médecins appelés à son chevet lui ont tâté le pouls, qui marquait quatre-vingts sifflets à la minute; ils ont signalé quelques lésions à l'organe des mots à effet et au siége des traits comiques, mais rien de grave. L'important n'est pas de savoir quelles blessures M. B... s'est faites, mais de quelle hauteur il est tombé. Mieux vaut tomber du haut des tours de Notre-Dame, au risque de rester un moment

étourdi de la chute, que du toit d'une maison à un seul étage. La convalescence sera prompte : les *Faux Bonshommes* fourniront la charpie, et les *Filles de marbre* apposeront les sangsues, etc., etc. » — De même, il se garde bien de vous dire : « Meyerbeer a plus d'acquis que d'inspiration naturelle : il est obligé de concentrer énergiquement ses efforts sur un point unique. » — Il vous dit : « Meyerbeer est un mécanicien qui veut faire fonctionner une pompe hydraulique. Il sait que le volume d'eau dont il dispose n'est pas assez considérable : que fait-il ? Remontant les pentes du terrain, il cherche les ruisseaux, les affluents de la rivière principale : là où il n'y en a pas, il pratique le drainage (dix lignes sur le drainage) ; puis il dispose artistement de petits canaux, de petites rigoles qui toutes convergent au même point, grossissant de leur tribut supplémentaire la masse d'eau primitive. Pour en augmenter la force, il arrête tous ces divers courants à l'aide d'un ingénieux système de vannes et de chaussées ; puis, le moment venu, il lâche tout ; le flot coule à torrent, la roue tourne, la pompe joue ; saluez le quatrième acte des *Huguenots !* etc. » Total, cinquante-huit métaphores sortant des poches de la première comme d'une mère Gigogne oubliée par Dumarsais. N'est-ce pas que c'est beau, et que, quand on écrit de ce style, on a bien le droit de mépriser les petites gens ?

Mâchefer, Gorgias et leurs amis voguaient donc en pleine prospérité ; ils gagnaient de l'argent ! Mots magiques qui, dans la langue parisienne, remplacent, à eux seuls, tout le reste du dictionnaire. Aussi, quelle bombance ! quelles relevailles d'un trop long jeûne ! Hôtels, chalets, villas, chevaux, voitures, rien n'y manquait. Gil Blas aban-

donnait dans sa gargote ses collègues trop peu sagaces pour comprendre le langage des oiseaux. Avec quelle superbe nos enrichis du demi-monde littéraire éclaboussaient les pauvres diables assez arriérés pour méconnaître les mérites de l'anecdote *ad feminam* et de l'allusion *ad hominem!* L'hiver, ils remplissaient les foyers de théâtre; l'été, ils retrouvaient leurs fiefs normands ou picards, et égayaient de leurs bons mots les majestés de l'Océan. Mais leur triomphe, ce fut encore et toujours la mangeaille. Leur journal tournait au Mondor : il voulut être Lucullus; il couvrit d'une nappe damassée les taches du tapis vert de sa rédaction, et invita à ses dîners la cour et la ville. Ce qu'il y eut de triste, comme thermomètre de la bravoure et de la dignité humaines, c'est que l'on se rendit à leur appel. On n'avait pas faim, on avait peur. Des financiers, des princes russes, des ténors, des compositeurs, des académiciens, des actrices, des peintres, vinrent s'asseoir à ces agapes fraternelles, où chaque convive aurait eu bien envie de mordre son voisin avant de manger sa côtelette. Des hommes sérieux, de vrais illustres, prirent place entre un quart de vaudeville et un cinquième de mélodrame, entre un calembour par à peu près et une pirouette à maillot rose. Ces dîners firent grand tapage : chaque service était précédé, accompagné et suivi d'une symphonie d'instruments à vent dont retentissaient tous les échos du boulevard. C'était le système de Gorgias et de ses disciples. Outre le plaisir de dîner en aussi excellente compagnie, leurs invités avaient la joie de retrouver le lendemain, dans le malin journal, leur réponse, leur signature et leur adresse, côte à côte avec un cancan des Folies-Dramatiques ou une légende du quartier Bréda. C'est ce

que les spirituels amphitryons appelaient *traiter* la littérature du dix-neuvième siècle.

—

LES MÉSAVENTURES ÉLECTORALES DE STRABIROS (1).

Notre confrère et compatriote Raoul de Maguelonne n'a plus que quelques heures à vivre! » m'avait dit Lonval en m'entraînant avec lui. Mais, pour arriver chez Raoul, nous ferons encore un crochet, et nous irons en passant mettre notre carte chez l'illustre Strabiros.

Strabiros, directeur autocrate d'une *Revue* célèbre, est peut-être l'homme qui a joué le plus grand rôle dans ma vie littéraire; il a donc toutes sortes de droits à un chapitre spécial dans mes souvenirs.

En 1849 j'étais au mieux avec Strabiros. Il commençait même à reconnaître, non pas que j'avais du talent, — ceci n'est que l'accessoire, — mais que *j'attrapais le ton de la Revue*, lorsque l'on annonça les élections générales. Mon département avait six députés à nommer, et, comme il est avéré que les goûts et les aptitudes littéraires prédisposent admirablenent à courir les bureaux des ministères, à discuter les intérêts positifs, à se passionner pour les questions de finances, à savourer les constitutions, à pratiquer dans tous ses détails la tactique parlementaire, on me supposait, à tort ou à raison, une grande

(1) Le même que M. Philarète Chasles appelle *le Cyclope*, avec l'intonation de terreur que mettrait à prononcer ce mot un évadé de la caverne de Polyphème.

influence politique dans mon pays natal. Il n'en fallut pas davantage pour enflammer l'ambition de Strabiros. Ayant des relations de parenté et de famille avec plusieurs honorables habitants de la jolie ville de C..., un de nos plus riches chefs-lieux de canton, il s'improvisa, pour la circonstance, mon compatriote par droit de naissance et de conquête, et me pria de le présenter au suffrage de *nos* concitoyens. Il était bien entendu que, si je lui rendais cet éminent service, sa reconnaissance n'aurait plus de bornes : la célèbre *Revue* devenait mon humble servante, ma chose, l'asile toujours ouvert aux moindres productions de mon génie. J'y occuperais les places d'honneur, et l'on pourrait même expulser, pour me faire une part plus large, deux ou trois fameux critiques qui décidément vieillissaient. Sur d'autres points, Strabiros prenait toutes les précautions et amassait toutes les provisions désirables. En ce moment de fusion et de réconciliation générale, il ne lui fut pas difficile de faire apostiller sa candidature par les illustrations les plus diverses, les hommes politiques des nuances les plus contraires. Depuis le grand orateur de l'extrême droite jusqu'à l'économiste nébuleux du centre gauche, depuis le général vendéen jusqu'à l'avocat démocrate, depuis le publiciste catholique jusqu'au journaliste voltairien, toutes les opinions, tous les noms, tous les *premiers-rôles* de l'époque, unirent leurs signatures pour recommander à des électeurs qu'ils ne connaissaient pas un homme qu'ils connaissaient peu. Tel était la masse de ces lettres de recommandation, qu'elles remplirent la moitié de la malle, et que Strabiros fut obligé de laisser à Paris une de ses deux redingotes. En outre, sa qualité de directeur de la *Revue* lui donnait,

sur les produits peu stoïques du suffrage universel, des moyens de crédit dont nous usâmes largement. Il fut constaté que, cette *Revue* étant le piédestal obligé, indispensable de tous les personnages influents, tous les ministres passés, présents et futurs devaient nécessairement devenir ses tributaires, être pris dans les mailles de Strabiros, et se trouver, par conséquent, dans l'impossibilité de lui refuser les milliers de bureaux de poste et les myriades de bureaux de tabac qu'il leur demanderait pour ses électeurs. Un bel esprit de la préfecture dit même, à ce sujet, un mot qui circula dans tous les cafés : « Comment voulez-vous que Strabiros n'ait pas tout pouvoir auprès des ministres, puisqu'il dirige la *Revue* par *excellence?*

Le départ de Strabiros pour mon département, où je l'accompagnai, s'effectua donc sous les auspices les plus favorables. Mais, dès l'arrivée, quelques symptômes inquiétants se manifestèrent. Il fut évident pour nous que la *Revue* était moins célèbre dans nos villages et dans nos hameaux que dans les environs de la rue Saint-Benoît. Le suffrage universel ayant éclaté avec un merveilleux caractère de soudaineté, ceux qu'il élevait au rang d'électeurs, pris au dépourvu dans tout le négligé de leur culture primitive, n'avaient pas eu le temps non-seulement de lire et de méditer la *Revue*, mais de la connaître. Son directeur, malgré toutes ses qualités solides et brillantes, était pour eux un inconnu, plus inconnu que le percepteur des contributions ou le brigadier de gendarmerie. J'eus une preuve de cette déplorable ignorance le surlendemain de ma réapparition dans ma ville natale. J'étais allé faire mon orgie quotidienne de chocolat et d'eau fraîche dans

un cercle desservi, suivant l'usage de la province, par un cafetier. Ce cercle réunissait toutes les fortes têtes de l'endroit ; mais je dois avouer qu'il passait pour légèrement rétrograde. Une circonstance toute matérielle avait peut-être contribué à cette réputation. Il occupait le premier étage d'une maison de belle apparence : un restaurateur s'était établi au rez-de-chaussée, et, entre ses fenêtres et les nôtres, il avait, sans y entendre malice, écrit, en caractères plus gigantesques que ceux de M. Nadar le photographe et de M. d'Origny le dentiste : « *Grand entrepôt d'Huîtres.* » Plus tard, ayant fait faillite, il avait été remplacé par un marchand de bric-à-brac, qui s'était empressé, très-innocemment, d'effacer l'inscription malicieuse et de la remplacer par celle-ci : « *Curiosités et Antiques.* » Les mauvais plaisants, — et il y en a beaucoup dans notre Midi,— s'étaient amusés de ces deux enseignes, et, pendant trois mois, les cercles rivaux avaient ri à nos dépens.

Quoi qu'il en soit, au moment où je m'assis devant une table, dans la salle principale, et demandai mon chocolat, il n'y avait, dans cette salle, que deux des plus *antiques* membres du cercle, se chauffant auprès du poêle et lisant le journal de la localité. Tous deux étaient des employés en retraite et dépassaient la soixantaine de tout ce qu'il faut pour approcher des quatre-vingts ans. Le journal qu'ils lisaient renfermait, comme de juste, des professions de foi de divers candidats, entre autres de Strabiros. Le moins lettré des deux interlocuteurs secouait de temps en temps la feuille, toute fraîche encore (il était huit heures du matin), puis il murmurait entre ses dents :

« Strabiros ? »

Un silence. Son partenaire le regardait en dessous, puis reportait ses yeux vers moi d'un air capable en haussant légèrement les épaules.

« Strabiros ? » reprenait l'autre à des intervalles réguliers que suivait une nouvelle pause. A la fin, il n'y tint plus, et, d'une voix beaucoup plus haute, il dit en patois provençal, avec un accent intraduisible en français :

« Strabiros ? Strasbiros ? *quès-aco*, Strabiros (1) ? »

Son compagnon lui répondit, toujours en patois ; mais ici je suis malheureusement forcé de traduire :

« Je te l'ai dit plus de vingt fois : c'est le directeur de la *Revue*....

— La revue ? une revue ? il passe des revues ? C'est donc un général ?....

— Eh non, animal ! c'est un livre ? s'écria le lettré avec une incroyable expression de dédain. Puis il se leva, prit sa canne et passa majestueusement devant moi en ayant l'air de me demander pardon d'avoir un ami aussi peu versé dans la belle littérature.

Je racontai cette petite anecdote à Strabiros ; et, comme les plus légers présages impressionnent, à certains moments, les têtes les plus fermes, l'incident lui parut de mauvais augure ; mais, hélas ! une catastrophe bien autrement significative vint bientôt renverser toutes nos espérances.

(1) *Quès-aco.... Strabiros* continue à se dire dans le département de Vaucluse ; le nom de Strabiros est resté incorporé à la formule de l'étonnement.

Parmi les nombreux candidats, on comptait deux jeunes gens, Eumolpe et Timante, merveilleusement doués pour ces heures de crise où un grand cœur, un courage à toute épreuve, une éloquence naturelle, une figure énergique, une parole sympathique, mis au service d'une bonne ou d'une mauvaise cause, peuvent également diriger vers le bien ou vers le mal l'effervescence populaire. Prompts à tous les enthousiasmes généreux, habiles à exprimer tout à la fois et à corriger en des vibrations sonores les idées du moment, réussissant d'autant mieux à défendre la religion, l'ordre, la monarchie, qu'ils aimaient plus sincèrement la liberté, Eumolpe et Timante, pendant cette phase brûlante et rapide, avaient exercé dans notre pays une immense influence : ils combattaient la Révolution par sespropres armes, se prodiguant dans les clubs, réduisant au silence les charlatans et les sophistes, dominant la voix des démagogues, payant de leur personne au milieu des scènes les plus orageuses, infatigables, gais, intrépides, prêts à la riposte, chevaleresques et populaires tout ensemble, idoles de la multitude et appuis des honnêtes gens. Au reste, si je vous disais leurs noms véritables, vous comprendriez ce que devaient être Timante et Eumolpe dans tout le feu, dans tout l'éclat de leur jeunesse. L'un, héros de roman plutôt encore que héros politique, après avoir subi dans notre vieux monde des déceptions douloureuses, est allé chercher en Californie la gloire que rêvait son âme ardente et la fortune tombée de ses mains toujours ouvertes. Mais il a vite compris qu'un Français, un gentilhomme, ne devait pas, sur cette terre propice aux grandes aventures, concentrer ses efforts et ses espérances sur un *placer* plus ou moins riche, sur

un morceau d'or plus ou moins lourd. Des projets gigantesques et patriotiques ont germé dans cette tête de Fernand Cortez égaré dans un siècle positif. Au lieu de chercher du sable aurifère, il a voulu commander une armée, conquérir une province. Le sort l'a trahi de nouveau : il est tombé en soldat, en chrétien ; et son nom gardera longtemps le mélancolique prestige des destinées incomplètes, des âmes héroïques brisées par le contraste de l'infini de leurs songes avec la petitesse des réalités. L'autre, plus heureux, est resté dans sa patrie. Il s'est de plus en plus voué à la défense des causes qu'outragent la méchanceté et la bêtise humaines ; il est au nombre des plus vigoureux champions de l'idée contre la force : sa prose vive, accentuée, frémissante d'une émotion contenue, fine, ferme et souple comme l'acier, a bien souvent fait mentir le *væ victis !* de notre aïeul Brennus, et donné rang d'écrivain à celui qui, en d'autres temps, eût été un éminent orateur. Tels étaient Eumolpe et Timante, et leur candidature avait de grandes chances. Nous associâmes à leurs noms, sur le même *scrutin de liste* (style d'alors), le nom de Strabiros, afin que cette liste représentât les élus ou plutôt les éligibles de l'intelligence ; les partisans de Strabiros firent le raisonnement suivant, qui ne manquait pas de logique : « Puisque Timante et Eumolpe, que nous avons vus naître, qui sont tout bêtement des enfants du pays, parlent avec cette facilité et cette verve admirables, que sera-ce de Strabiros, Athénien de Paris, directeur d'une *Revue* sans rivale, confident des plus belles pensées des génies les plus illustres, ami de tous les ministres, de tous les orateurs, de tous les poëtes, de tous les publicistes, de tous les

romanciers, de tous les critiques qui se sont succédé dans les pages de ce recueil magistral ! — Ce sera du Démosthène, du Chrysostome, du Bossuet, embelli de toutes les élégances parisiennes. » — Raisonnement spécieux, promesses séduisantes, mais prématurées ! Il fut convenu que l'on donnerait un banquet à Strabiros, que ce banquet aurait lieu entre intimes, et qu'au dessert, sur le signal de notre président, professeur d'éloquence au lycée, les portes s'ouvriraient comme d'elles-mêmes ; que la foule idolâtre se répandrait dans notre salle, et que, dans cet instant solennel, Strabiros improviserait une allocution décisive après laquelle il n'y aurait plus qu'à tirer l'échelle et à apporter l'urne.

Tout se passa d'abord conformément au programme ; on mangea beaucoup, l'on but encore mieux, et l'on parla modérément. Timante et Eumolpe, en hommes bien élevés, voulant faire les honneurs de leur *chez soi*, s'effaçaient poliment devant la gloire de Strabiros. Seulement mes voisins me disaient tous bas : « C'est singulier, l'incomparable Strabiros n'a pas l'air d'être en verve ; il fait entendre un sourd grognement dont il nous est difficile de bien démêler le sens. Je répondais : « C'est sa manière ; il se recueille, il se prépare. Vous le verrez et vous l'entendrez au bon moment ! » Cependant je n'étais pas moi-même très-rassuré. Décidément le dîner traînait en longueur. A la fin, on servit le dessert. Tout à coup les portes s'ouvrent : un flot de peuple envahit la salle, avide de contempler et d'entendre le grand homme apostillé par d'autres grands hommes ; *conticuere omnes, intentique ora tenebant :* chacun s'apprête à écouter, à admirer, à applaudir. Les regards s'allument, les oreilles

se dressent; il y en avait de colossales! L'instant critique était arrivé. J'avertis Strabiros par un coup de coude. En ce moment même, il venait de se servir un morceau de fromage de Roquefort. Il se lève à demi, jette un regard de regret sur son assiette, il s'écrie avec un ton de conviction qui n'admettait pas de réplique :

« Oh ! l'excellent fromage ! »

Hélas ! trois fois hélas! depuis la fable du *Corbeau et du Renard* jamais le fromage n'avait joué un rôle aussi tragique dans l'histoire des vanités de ce monde. Ce fut pour nous le commencement de la fin. Des sceptiques goguenards me soutinrent que j'avais introduit un faux Strabiros, probablement quelque créancier, Suisse ou Belge d'origine, que j'espérais amadouer au moyen des dîners électoraux et que je prétendais payer à l'aide des vingt-cinq francs par jour que touchaient alors les représentants. On nous persifla, on nous chansonna, on nous cribla d'épigrammes. Bref, à dater de ce malheureux dessert, *notre* candidature déclina d'une façon effrayante. Ce qu'il y eut de pire, c'est qu'elle enveloppa dans son malheur celles de Timante et d'Eumolpe, qui s'étaient laissé porter sur la même liste. Il y avait trois listes : les candidats inscrits sur la première eurent de vingt-cinq à trente mille voix ; ceux de la seconde en eurent de dix-huit à vingt-quatre mille. Strabiros eut cent cinquante-six voix; on nous dit bien que celles-là étaient les plus littéraires; mais cette consolation ne nous consola pas.

Ce triste résultat étant facile à prévoir, dès la veille du scrutin, je voulus en épargner à Strabiros le déboire immédiat, et je l'emmenai chez moi, à la campagne, dans un

département limitrophe. Mon hospitalité fut très-simple, telle que la comportait la modicité de ma fortune, mais elle fut cordiale. On était en plein mois de mai, et le printemps eut, cette année-là, des magnificences charmantes. Partout des fleurs, des eaux vives, des oiseaux sous la feuillée, une verdure exubérante, de frais ombrages, de tièdes rayons, de splendides étoiles. En outre, pour adoucir les ennuis de Strabiros, j'avais invité les convives qui, par leurs goûts, leurs habitudes, leur conversation, pouvaient lui être le plus agréables. Il se déclara content de mon accueil et émerveillé de ma maison de campagne : il admira surtout douze gros marronniers en fleurs, symétriquement rangés devant ma façade. Ces marronniers, comme ceux des Tuileries, ne produisent que des marrons d'Inde, que l'on n'avait pas encore songé à utiliser pour faire de l'amidon. N'importe ! je vis que l'imagination de Strabiros en recevait une impression profonde; et plus tard, lorsqu'au retour de son expédition aventureuse, il rentra dans sa spécialité et dans ses bureaux, cette impression se formula dans les paroles suivantes qui résumèrent toute sa reconnaissance et tous ses souvenirs :

« Comment, lorsqu'on a de si beaux marronniers, peut-on faire payer ses articles? »

Le Directeur : A. Poulet-Malassis.

431.—PARIS. TYPOGRAPHIE DE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30.

REVUE ANECDOTIQUE

DE 1862

—

1re QUINZAINE DE JUIN

La Société nationale des Beaux-Arts. — Un mot de M. Victor Hugo. — Une des formes de la décentralisation. — La reine de Hollande au musée du Louvre. — Le morceau de réception de M. Charles Asselineau à l'Académie de Caen. — Une prophétie de Stendhal. — Le programme des sociétés savantes des départements. — Le journal mensuel d'astronomie de M. Babinet. — Les *Jeudis de Madame Charbonneau* de la *Semaine des Familles* (suite et fin). — Solution d'un problème bibliographique. — Bibliographie.

LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS.

La *Société nationale des Beaux-Arts*, fondée par M. L. Martinet, a été définitivement constituée par acte, dans l'assemblée générale du 7 mai dernier.

La création de la Société des Beaux-Arts est la troisième reprise d'une idée dont le siècle est gros depuis vingt ou vingt-cinq ans.

C'est vers 1840 que quelques artistes, indignés des sévérités du jury, imaginèrent de protester par une exposition particulière des tableaux refusés, et prirent pour Mont-Aventin le palais Bonne-Nouvelle. Malheureusement, le principe de liberté absolue qui avait dû présider à cette

contre-exposition, introduisit une telle quantité de médiocrités et même de mauvaisetés, que, malgré quelques bons arguments — (un tableau de M. Gigoux, l'*Incendie de Sodome* de M. Corot, quelques œuvres de MM. Français, Chasseriau, etc.), — la démonstration tourna presque à l'honneur du jury.

L'année suivante, l'idée fut reprise par M. Techener, libraire, qui tenta de fonder, dans les mêmes galeries, une exposition permanente. Un journal, l'*Ami des Arts*, rédigé par Ch. Nodier, Jules Janin, Léon Gozlan, etc., et illustré de lithographies, servait d'organe à l'administration ; c'était, comme on le voit, à peu près le plan et l'organisation des expositions-Martinet. Mais les expositions du Gouvernement, en ce temps-là annuelles, étaient une trop rude concurrence, et l'entreprise se termina, à ce que nous croyons savoir, peu avantageusement pour le fondateur

Enfin, il y a quatre ou cinq ans, M. Delamarre, banquier, annonça l'intention d'ouvrir une exposition permanente. Le local était déjà choisi sur le boulevard Poissonnière, au coin de la rue du Sentier. Le projet avorta par défaut d'autorisation.

L'entreprise de M. Louis Martinet nous paraît fondée dans des conditions plus favorables qu'aucune de ses devancières : l'emplacement d'abord, au centre du Paris agissant, curieux et élégant, entre la Chaussée-d'Antin, la Bourse et l'hôtel Drouot ; l'habileté éprouvée du directeur, qui, dès les premiers jours, a été reconnu sans rival dans l'art de placer et de faire valoir les tableaux ; enfin, l'appui du gouvernement, acquis par l'adhésion de S. Exc. M. Walewski, ministre d'Etat, qui a accepté la présidence honoraire de la Société.

Dès la première séance, la Société s'est donné pour président, M. Théophile Gautier, rendant ainsi hommage de reconnaissance à l'écrivain, au poëte qui depuis vingt ans s'est montré le soutien le plus assidu et le plus passionné de l'art et des artistes. Elle a ensuite nommé une commission de douze membres, ainsi composée : MM. Louis Martinet et Auguste Préault, vice-présidents ; MM. Charles Asselineau, homme de lettres, Carrier-Belleuze, sculpteur, Jobbé-Duval, Saint-François, Puvis de Chavannes, Baudry, peintres ; Aimé Millet, sculpteur ; Gudin, Barrias et Hébert, peintres.

En attendant les résultats sérieux qu'on est en droit d'espérer d'une Société ainsi composée, et que nous enregistrerons avec plaisir, on a pu constater, dans les assemblées générales consacrées à la discussion des statuts, les diverses manies inhérentes à toute assemblée de citoyens français, soit d'actionnaires, soit de gens de lettres ou d'artistes : la manie du discours, de l'interpellation, de l'interruption ; la pose oratoire, la tarentule linguale.

Les sociétaires, un peu ahuris à la séance d'inauguration, sont arrivés à la seconde mieux préparés et disciplinés ; on a vu se former une gauche, une droite, un centre, une opposition, des conservateurs et des *ultras*. Les artistes s'abordaient à l'ouverture, roulant entre leurs doigts des papiers chargés de notes : — *Je vais parler !* — *Parleras-tu ?* — *Il faut dire ceci !* — *Il faut dire cela !* — La seconde et la troisième séance ont été présidées par M. Théophile Gautier, avec cette majestueuse indolence d'éléphant blanc, qui lui est particulière. Il a laissé discuter et mettre aux voix les questions les plus indiscrètes. On a vu le moment où il pousserait le respect de la liberté

illimitée jusqu'à laisser mettre en discussion une proposition tendant à dissoudre la Société pour cause de suspicion du président et des commissaires. — Un membre avait provoqué la nomination d'une commission de trois membres, chargée de surveiller les opérations du comité. Une brusque sortie de l'intrépide Asselineau a détourné cet orage : — *Je demande*, s'est-il écrié, *qu'on nomme une sous-commission d'un membre pour surveiller le comité de surveillance*. Et la proposition a été retirée.

Les honneurs de la tribune ont été pendant ces trois journées pour M. R... artiste de mérite, nous dit-on, qui, en qualité de fils d'un député à la Constituante de 1848, a cru devoir s'attribuer le rôle d'opposant radical inflexible. Chaque article des statuts a été l'occasion d'un débat pied à pied entre M. R... et les organes de la commission. M. Théophile Gautier a terminé la troisième séance par une improvisation dont les tendances ont été accueillies avec chaleur : « Nos expositions, a-t-il dit, doivent avoir un caractère tout différent de celui des expositions officielles. Dans les galeries du palais de l'industrie, vous exposez devant le pays; ici, vous exposez chez vous. Soyez donc audacieux, extravagants même; marchez sur la tête, si vous le pouvez ! »

La dernière séance, présidée par M. Charles Asselineau, en l'absence de M. Gautier, a été plus rondement. Ce gros petit homme, au geste cassant, à la voix de sonnette enrhumée, a pris dès l'ouverture une attitude d'Armand Marrast patient, mais résolu. Il a laissé se noyer dans l'ennui une proposition *écrite* de M. Claudius Jacquand (de Lyon) qui voulait que l'espace et l'angle de jour attribués à chaque exposant fussent définis par les statuts. La pro-

position n'a pas eu de suite. Au moment de clore le scrutin pour la nomination des quatre membres supplémentaires de la commission, M. Asselineau, qui plus d'une fois pendant cette séance et pendant les précédentes avait croisé le fer avec M. R..., s'est avisé d'une vengeance de gamin, qui a réjoui les sceptiques de l'assistance. — *Messieurs, a-t-il dit, nous allons procéder au dépouillement du scrutin : j'invite M. R... à venir surveiller les scrutateurs!* — M. R..., grave et recueilli, comme s'il se fût agi d'aller déposer son vote dans une séance de nuit de la Convention, est venu se placer derrière les scrutateurs. Pendant l'opération, M. Asselineau, qui circulait dans les groupes, s'est retourné deux ou trois fois pour crier d'une voix retentissante : *M. R... est-il à son poste?*

La grosse affaire de cette dernière séance était la signature des statuts. Bon nombre de sociétaires, mis en éveil par les dispositions de la loi sur les sociétés civiles, ne croyaient pas pouvoir trouver assez de garanties pour dégager leur responsabilité. A la tête de ces incertains se trouvait M. de R..., artiste de talent et homme d'esprit, qui s'était fait donner une consultation minutieuse par un homme de loi. Ses confrères l'interrogeaient avant la séance : — « Regardez-moi, leur dit-il; j'écouterai avec attention, et si je signe, vous pouvez signer en toute assurance. » Lorsque, après avoir déclaré la Société constituée, le président a invité les membres présents à venir signer leur adhésion aux statuts, entre les mains de l'officier ministériel (M. Frémin, notaire, assistait à cette séance), tous les assistants se sont retournés vers le fond de la salle et immédiatement après se sont écartés pour faire passage à M. de R..., qui est venu d'un air serein donner sa signature.

La Société nationale des Beaux-Arts est donc fondée, et son premier acte a été de nous donner une exposition nouvelle ouverte depuis le premier de ce mois, qui, en se ressentant un peu de la brièveté du délai laissé aux artistes, n'en produit pas moins des œuvres d'un grand intérêt, entre autres une admirable série de dessins de M. Millet; le grand paysage de M. Th. Rousseau, de l'exposition de 1861, où il n'avait pas été apprécié à sa juste valeur; de très-curieuses études de femmes de M. Corot, *Une discussion scientifique*, tableau nouveau de M. Alphonse Legros, celui de nos jeunes peintres aux productions duquel ses confrères donnent le plus d'attention en ce moment, et enfin, chose sinon singulière du moins inattendue, le *Pêcheur de la Loue*, sculpture de M. Gustave Courbet, destinée à une fontaine d'Ornans, sa ville natale.

C'est l'hiver prochain que la Société nationale des Beaux-Arts traversera sa grande épreuve.

—

Nous détachons d'une correspondance écrite de Londres au *Temps :*

« Je me souviens que, lorsque Victor Hugo vint à Londres, nous allâmes ensemble visiter la ville et ses monuments. Quand nous fûmes devant Saint-Paul, il trouva sans doute mon admiration pour cette célèbre église quelque peu exagérée, car il me dit en riant : « *Eh bien, quoi? c'est le Val-de-Grâce qui a mangé des moules.* » Je ne saurais bien préciser auquel de nos édifices français ressemble le palais de l'Exposition, où la brique, le bois, le fer et le verre essaient de faire bon ménage; mais qu'il ait mangé des moules, cela n'est pas douteux. »

Le correspondant ordinaire du *Temps* n'est autre que

M. Louis Blanc. Le concours de cette âme vaillante, que l'exil n'a point aigrie, de cette plume nette, abondante et mâle, a été pour beaucoup dans le succès rapide obtenu par *le Temps* à sa création.

La décentralisation est à la mode depuis une couple d'années. Va donc pour cette mode, qui peut hardiment prétendre à la fortune éphémère des moyabambines et de la potichomanie. Mais il y a fagots et fagots. Or, le *Charivari bordelais*, assez pauvre reproducteur des plus incisifs articles du *Boulevard*, a imaginé une façon de décentraliser qui fera peut-être son tour de France. On connaît le procédé des dramaturges anglais pour continuer Shakspeare en 1862. Ils traduisent bravement une pièce de M. Dugué, *l'Enfant de la Fronde*, par exemple, l'intitulent *the Parliament pupil*, et servent cette nouveauté à John Bull ébahi, qui dit à son voisin Tom Bull : — Font-ils rien de pareil en France?

Le *Charivari bordelais* fait mieux. Il pourrait transporter notre euphuisme parisien dans ce patois que parla Barbaroux. Comment donc? ce ne serait pas *décentraliser*. Il faut absolument inventer une littérature bordelaise. Or, voici comment le tour se fait. Dans le numéro du *Charivari bordelais* du 15 mai, sous cette pompeuse et mensongère rubrique, *la Légende des siècles*, et sous cette audacieuse signature : « Jean Fox, » nous trouvons tout bonnement, sans un seul mot changé, un fragment de l'étincelante et profonde étude que dans la *Revue fantaisiste* Philoxène Boyer consacra aux *Funérailles de l'honneur*.

Jean Fox a pris la peine de copier ou de découper, voilà tout, et pour cette agilité de teneur de ciseaux, voilà Jean Fox passé grand homme... à Bordeaux, et la décentralisation littéraire consacrée sur les allées de Tourny.

—

La reine de Hollande a visité le Louvre en compagnie de M. Thiers. Dès que l'on connut son arrivée dans les galeries, un gardien se précipita dans le cabinet de M. Nieuwerkerke. Il était absent. Le gardien courut au cabinet de M. de Reiset. Il venait de sortir. Bref, ce fut un des sous-conservateurs qui eut l'honneur de représenter auprès de Sa Majesté hollandaise l'administration des Musées.

La reine, parcourant le salon carré, lui demanda inopinément : — Veuillez donc me désigner, monsieur, le tableau de Raphaël que les restaurateurs ont, dit-on, abîmé. M. A. D. s'inclina en souriant : — L'administration est désolée de ne pouvoir se rendre aux désirs de Votre Majesté : les tableaux du Louvre n'ont jamais été abîmés que dans les feuilletons de M. Edmond About.

—

— M. Charles Asselineau est, depuis l'année dernière, membre de l'Académie de Caen, la sœur cadette de l'Académie française, comme l'on sait.

Cette Académie, meilleure ménagère que son aînée qui ne travaille ni ne file, publie tous les ans un volume de Mémoires, lequel a le seul tort de paraître *in partibus infidelium*.

Que M. Ch. Asselineau se soit senti plus de goût pour le bon sens d'Henriette que pour la coquetterie de Célimène, cela le regarde; mais il nous paraît avoir fait une entrée bien légère chez cette sérieuse personne dont le salon est meublé de tabourets pour se tenir droit, et non de fauteuils où s'installer d'une façon renversée et renversante.

M. Asselineau, croisant ses jambes sans façon devant le buste de Malherbe, a parlé, pour sa réception chez Henriette, à ce que nous voyons dans le recueil que l'on imprime de ce qui se dit chez elle, de quel personnage s'il vous plaît? On le donnerait bien en mille... Eh! mon Dieu! de THÉODORE DESORGUES, *le premier des poëtes lyriques de la Révolution*, suivant Charles Nodier, qui savait si bien faire claquer aux oreilles des curieux le fouet du paradoxe.

Desorgues, né à Aix, en Provence, on ne sait quand, et mort certainement à Charenton, en 1808, est l'auteur du fameux *Hymne à l'Etre Suprême:*

Père de l'univers, suprême intelligence,
Bienfaiteur ignoré des aveugles mortels... (1)

(1) Cet hymne, le seul des ouvrages de Desorgues qui ait obtenu une apparence de gloire, a été souvent réimprimé dans les recueils des chants de la Révolution, mais avec des altérations; en voici le texte avoué par l'auteur:

Père de l'univers, suprême intelligence,
Bienfaiteur ignoré des aveugles mortels,
Tu révélas ton être à la raconnaissance
Qui seul éleva tes autels.

Ton temple est sur les monts, dans les airs, sur les ondes;
Tu n'as point de passé, tu n'as point d'avenir,
Et, sans les occuper, tu remplis tous les mondes
Qui ne peuvent te contenir.

*

mis en musique par Gossec, et substitué à celui que Marie-Joseph Chénier avait composé pour la fête du 20 prairial, parce que Maximilien Robespierre avait cru démêler dans ce dernier des allusions hostiles à sa personne.

Diantre soit du Parisien! Pour si charmant et brillant causeur que soit M. Charles Asselineau, ses confrères de l'Académie de Caen ont dû profondément réfléchir sur le plaisir qu'il leur avait donné, car cela ne se fait guère, sur les rives de l'Orne, de tenir une heure durant une assemblée d'honnêtes gens graves sous le charme, pour conclure à leur nez que la vie du *grand poëte lyrique* qu'on vient de leur raconter n'est peut-être bien que celle d'un fou.

M. Charles Asselineau, ses frasques de gaîté à part, est simplement une des meilleures têtes de la génération qui

Tout émane de toi, grande et première Cause,
Tout s'épure aux rayons de ta divinité;
Sur ton culte immortel la Morale repose,
Et sur les mœurs la Liberté.

Pour venger ton outrage et ta gloire offensée,
L'auguste Liberté, ce fléau des pervers,
Sortit au même instant de ta vaste pensée
Avec le plan de l'univers.

Dieu puissant! elle seule a vengé ton injure;
De ton culte, elle-même, instruisant les mortels,
Leva le voile épais qui couvrait la nature
Et vint absoudre tes autels.

O toi, qui du néant, ainsi qu'une étincelle,
Fis jaillir dans les airs l'astre éclatant du jour,
Fais plus... verse en nos cœurs ta sagesse immortelle,
Embrase-nous de ton amour.

De la haine des rois anime la patrie;
Chasse les vains désirs, l'injuste orgueil des rangs,
Le luxe corrupteur, la basse flatterie,
Plus fatale que les tyrans.

Dissipe nos erreurs, rends-nous bons, rends-nous justes;
Règne, règne au delà du tout illimité;
Enchaîne la nature à tes décrets augustes,
Laisse à l'homme la Liberté.

va avoir quarante ans. Savant et bien savant, linguiste, homme de véritable esprit et aussi d'imagination, il a publié l'année dernière dans la *Revue fantaisiste* deux morceaux qui l'ont mis hors de pair : nous voulons parler de ses études sur Gérard de Nerval et Jules de la Madelène. Il n'y a peut-être rien dans la littérature moderne qu'on puisse appareiller avec ces pages de critique judicieuse et délicate, qu'anime le souvenir de deux hommes aimés et admirés. Ils vivent dans ces lignes discrètes, Gérard de Nerval et Jules de la Madelène, de cette seconde vie, vraiment élyséenne, que méritent, dans la mémoire des êtres qui leur ont été chers, ceux qui ont connu le noble et doux sentiment de l'amitié.

Ici le doigt nous ayant démangé d'ouvrir Vapereau à l'article Asselineau, nous l'avons trouvé, suivant l'habitude, à la fois erroné et incomplet. Nous allons donc le rectifier, mais à condition que, pour le coup, il nous brûle un cierge.

Asselineau (Charles), littérateur français, né à Paris en 1821, d'un père docteur en médecine, suivit pendant trois ans les cours de la Faculté. Outre de nombreux travaux dans l'*Athenæum*, le *Musée des Familles*, la *Revue de Paris*, *l'Artiste*, la *Revue française*, le *Journal de l'instruction publique*, le *Bulletin du Bibliophile*, le *Journal pour tous*, etc., etc., M. Asselineau a publié :

En collaboration avec M. Édouard Fournier : *Le Roman bourgeois*, ouvrage comique, par Antoine Furetière, avec des notes historiques et littéraires et une notice. (1854, in-12. Bibliothèque elzevirienne.)

Notes d'histoire littéraire et artistique (*Jean de Schelandre ; — Neufgermain, le poëte hétéroclite ; Marc de Maillé, le poëte crotté. — Les Tracas de Paris en* 1660, par François Colletet. — *Furetière. — Histoire du sonnet, pour servir à l'histoire de la poésie*

française. — Les Albums et les Autographes. — André Boulle, ébéniste de Louis XIV. — Notice sur Lazare Bruandet, peintre de l'école française. In-8° (1855).

André Boulle, ébéniste de Louis XIV. 2e éd. in-8° (1855).

Notice sur Jean de Schelandre, poëte verdunois (1585-1635). 2e éd., suivie de Poésies réimprimées pour la première fois d'après l'édition unique de 1608. In-18 (1856).

Histoire du sonnet, pour servir à l'histoire de la poésie française. In-18 (1856).

La Double vie, nouvelles. In-12 (1858).

Recueil des factums d'Antoine Furetière, de l'Académie française, contre quelques-uns de cette Académie, suivi des preuves et pièces historiques données dans l'édition de 1694, avec une introduction et des notes historiques et critiques. 2 vol. in-18 (1859).

L'Enfer du Bibliophile. In-18 (1860).

Souvenirs de Madame de Caylus, nouvelle édition, avec une introduction et des notes. In-8° (1860).

Histoire anecdotique et médicale de l'hôpital Saint-Louis, in-8° (1860).

Le Paradis des gens de lettres, selon ce qui a été vu et entendu par Charles Asselineau. In-12 (1861).

Mélanges curieux et anecdotiques tirés de la collection de M. Fossé-d'Arcosse. In-8° (1861).

Trente-cinq notices dans le livre des *Poëtes français*, publié par M. E. Crepet (1860-1861).

Théodore Desorgues. In-8° (1862).

Le 5 mai 1824, Stendhal écrivait, dans une lettre sur la tragédie :

« Si nous revenons au monde vers l'an 1864, nous trouverons affiché au coin des rues :

« LE RETOUR DE L'ILE D'ELBE,

« *Tragédie en cinq actes et en prose.* »

Puis il ajoutait : « Ce sera évidemment une belle tragédie ; il ne manque plus que quarante ans d'intervalle et du génie pour la faire. »

Les quarante ans se sont écoulés, et nous avons eu à la Porte-Saint-Martin, et affiché à tous les coins de rue :

LES VOLONTAIRES DE 1814,
Avec le retour de l'île d'Elbe.

La prophétie s'est accomplie, au moins dans son terme essentiel.

—

Le congrès des Sociétés savantes des départements a tenu sa session annuelle à la fin du mois d'avril dernier, sans autre résultat apparent que d'avoir répandu sur les quais une quantité notable d'exemplaires des *Annuaires* de ses compagnies.

MM. les délégués auraient-ils donc voulu se payer à eux-mêmes leurs jetons de présence ?

Le programme qui s'est trouvé sous notre main ne nous a pas paru rédigé d'une façon bien académique. Exemples :

1° Section d'agriculture, deuxième question : — *Quel doit être, à l'heure qu'il est* (!), le rôle de la chaux en agriculture ?

2° Section d'archéologie, question neuvième : — Les vitraux peints *dont la France est inondée* ne doivent-ils pas *entraîner l'emploi exagéré de la peinture murale?*

Sacredié! fichtre! ces messieurs des départements auraient bon besoin d'aller à l'école de Théophile Gautier!

—

— M. Babinet publie au *Constitutionnel* un journal mensuel d'astronomie et de météorologie qui se distingue par l'amour de la citation et par une constante préoccupation de la littérature. Tout en se réclamant de Piron, J.-J. Rousseau, Homère, Saint-Amand, Fontenelle, Louis XIV, Humboldt, le père de Vico, etc., etc., M. Babinet, dans son dernier journal, regrette surtout que les poëtes modernes, qui ont remis en honneur tant de rhythmes anciens, n'aient produit aucune pièce en rimes redoublées, à la façon de Chaulieu. Qu'importe, après cela, si la surface du soleil est couverte de protubérances qui peuvent ramener *l'époque glaciaire*, où la lumière de notre étoile se trouva assez affaiblie pour que les grandes races d'animaux aient péri sous les neiges? Cela importe d'autant moins que bien peu de ceux qui jouent au billard pensent en poussant les billes qu'elles ne sont pas toujours tournées dans l'ivoire des animaux de notre âge, et d'ailleurs,

A la monaco,
L'on chasse, l'on déchasse.

Ainsi parle et enchaîne ses idées M. Babinet; mais tout en dansant la *courante* avec une grâce un peu surannée, il raconte quelques anecdotes bonnes à relever, quoiqu'elles ne soient pas à l'honneur du beau pays de France :

« Notons que deux ou trois fois par siècle il survient une épidémie de terreur de fin du monde (je suis trop poli pour dire une épizootie) qui produit les plus bizarres effets. Il y a peu d'années, il y eut une fin du monde provenant d'une comète. C'était un 13 du mois, et les almanachs du calendrier grec, qui sont en retard de douze jours sur le nôtre, mettaient cette fin du monde douze jours plus tard. Ainsi le monde aurait fini une seconde fois en Russie après avoir déjà péri en France et

en Angleterre. Le plus curieux almanach fut un almanach arménien, qui, après avoir annoncé positivement la triste nouvelle comme certaine pour le 13, continuait son calendrier au delà de la fin du monde. A cette époque, la panique fut assez grande en France pour qu'on jugeât nécessaire d'afficher aux mairies et à la porte des églises des extraits de mes articles, où je rappelais les notions les plus familières de l'astronomie sur l'innocuité des comètes. Le peuple se fait en général une idée singulièrement exagérée du pouvoir des astronomes. Il y a quelques années, dans une cérémonie où j'assistais en costume, les gens de la province demandèrent qui j'étais. On leur dit mon nom.—Ah! répliquèrent-ils de suite, c'est celui qui nous a *empêché la comète.* »

—

— Nous comprenons très-bien qu'on nous demande de tous côtés de continuer à relever dans l'édition des *Jeudis de madame Charbonneau* de la *Semaine des familles*, les passages supprimés dans les éditions de M. Michel Lévy ; mais nous ne saurions aller aussi loin qu'on veut nous mener.

Comme nous gardons l'espoir, que nous avons hautement exprimé, de voir M. de Pontmartin reprendre tous les éléments de sa Divine Comédie, il ne se peut que nous affections de traiter comme une curiosité littéraire un livre sur lequel plane l'épigraphe grandiose des *Pensées* de Pascal : *Pendent opera interrupta.*

Que nos abonnés veuillent donc bien adresser désormais à l'auteur les encouragements qu'ils nous prodiguent. C'est un dieu qui a des oreilles pour entendre. Afin de calmer et d'irriter tout à la fois leur envie, nous leur donnerons seulement encore aujourd'hui deux courts morceaux sup-

primés. Nous intitulerons le premier *la Grande colère de M. B*****, et le second *Batracien à priori, Caritidès à posteriori*. L'un montre que M. de Pontmartin, moins rancuneux que le Dante, admet pour les âmes de ses ennemis des circonstances atténuantes, et pour peu qu'ils viennent à rémission, les transporte avec joie de son Enfer dans son Paradis ; — l'autre prouve qu'il a droit à un cabinet particulier dans la maison de Molière.

LA GRANDE COLÈRE DE M. B**** (1).

Cependant la reconnaissance de Schaunard, toutes les fois que nous nous rencontrions, continuait de s'exhaler en hymnes enthousiastes. Puis je le perdis de vue pendant quelque temps. On me dit qu'il habitait la forêt de Fontainebleau pour échapper à ses créanciers. Lorsque arriva le moment critique de ma vie littéraire, je lus un matin, dans un petit journal, une charge à fond, dont j'étais le héros grotesque, une facétie de cinquante lignes, où je figurais en toutes lettres comme membre d'une société de tempérance d'idées, d'esprit et de style, avec le menu drôlatique d'un dîner où l'on avait mangé du Balzac au premier service, du Béranger au rôti, du Michelet aux entremets et du George Sand au dessert. Le lendemain et jours suivants, la facétie se prolongea et se répéta en des variations innombrables; elle prit les proportions d'une *scie* d'atelier, d'une scie dont chaque dent s'aiguisait aux

(1) Ce morceau était intercalé dans l'histoire des rapports de M. de Pontmartin avec Schaunard (Henri Murger).

dépens de mes côtes. Le tout était signé Marcel, nom d'un des héros de la *Vie de bohême;* mais j'étais à mille lieues de croire que mon *obligé*, ainsi que Schaunard s'intitulait lui-même, fût allé grossir les rangs de mes persécuteurs. D'ailleurs, c'était bien *gamin*, bien *bohême* pour un rédacteur de la grave *Revue!*

A quelques jours de là, je rencontrai M. B...,, le dictateur de la rue Saint-Benoît : il était furibond.

— Eh bien, me dit-il, vous en faites de belles, et je suis bien récompensé de ma confiance en vous!

— Que voulez-vous dire ?

— Oui... oui... Schaunard, ce Schaunard que vous m'avez recommandé et présenté, ce Schaunard dont vous m'avez répondu, il écrit dans le *Figaro!*

— Lui !!!

— Oui, lui... sous le pseudonyme de Marcel, et cela au mépris de notre traité, de ses promesses les plus sacrées, de sa signature...; mais je le repincerai... Il me doit six cents francs, le scélérat! Six cents francs qu'il a eu l'art de me soutirer pièce à pièce, sous prétexte d'un roman qui n'arrive pas, qui n'arrivera jamais !... Le voilà qui se gaspille, qui se perd, qui jette son esprit aux orties de la petite presse; le tout pour quelques louis que lui aura donnés Gorgias... Oh ! ces bohêmes! ces hohêmes! et dire que c'est vous qui les avez introduits ici !...

— Quoi! c'est Schaunard qui signe *Marcel* dans le *Figaro!*

— Oui... d'où sortez-vous ? Il n'y a que vous, dans la république des lettres, qui ne le sachiez pas... ou qui ayez l'air de l'ignorer... Mais je lui ferai un procès... je le coffrerai à Clichy, le gredin!... je le ferai saisir.... Sai-

sir quoi?... il n'a rien, pas même ses fameux flambeaux en plaqué... Mes six cents francs sont perdus, et c'est vous qui en êtes cause!... J'ai bien envie de vous les demander!...

A ce trait final je partis d'un éclat de rire.

— Mais, monsieur, lui dis-je, ces articles Marcel-Schaunard qui vous irritent tant, vous ne les avez donc pas lus? Vous n'avez donc pas vu que j'y étais abîmé, éreinté, déchiré, coupé en morceaux, mis à toutes sauces?...

— Ah! oui, c'est vrai, je n'y songeais plus... Mais ce n'est pas là la question...; d'ailleurs, vous n'avez que ce que vous méritez... Je vous ai averti... Vous n'êtes pas habile... Béranger, par exemple, vous avez eu raison contre lui, mais trop tôt, trois ans trop tôt... Dans trois ans, nous dirons ce que vous avez dit; nous en aurons les honneurs, et vous, vous serez mis de côté... Vous n'avez pas voulu me croire... Vous allez, vous allez, et puis voilà ce qui arrive!...

— Soit; ainsi, à vos yeux, ce qui est grave, dans le procédé de Schaunard, c'est d'avoir, malgré vos traités, porté quelques bribes de sa prose au *Figaro*, pour quelques louis dont il avait besoin; ce n'est pas de s'être moqué, sous un pseudonyme, d'un homme qui, de son propre aveu, lui a rendu un grand service!... Très-bien. Je vous promets, pour ma pénitence, d'avaler, sans sourciller, la première grosse tartine que vous publierez sur les moyens de moraliser la littérature.

Je quittai M. B.... qui continuait à pleurer ses six cents francs : la prose de Schaunard persista à paraître, de loin en loin, dans le *Figaro*; puis il publia un roman dans le

Moniteur : après quoi il fut décoré. Je me figurai aisément la colère de M. B....; mais j'avais cessé de le voir.

BATRACIEN A PRIORI, CARITIDÈS A POSTERIORI (1).

Je m'étais aussi laissé prendre, dans ma solitude, d'une vive tendresse pour Batracien, le critique-romancier-poëte. Je m'extasiais en songeant à tout ce que supposait d'intimes délicatesses, d'exquises demi-teintes nuançant à l'infini les plis de la conscience et de l'âme, ce style de sensitive, cette ténuité de langage, donnant à chaque sentiment et à chaque pensée l'air

Caritidès a reçu du ciel, auquel il ne croit plus, un goût exquis, une finesse de tact extraordinaire, de merveilleuses aptitudes de critique, relevées et comme fertilisées par de rares facultés de poëte. Il possède et pratique en maître l'art des nuances, des sous-entendus, des circonlocutions, des précautions, des embuscades, des chatteries de la haute école, de la stratégie ou de la diplomatie littéraire. Il excellerait à distiller une goutte de poison dans une fiole d'essence, de manière à rendre l'essence vénéneuse ou le poison délicieux. Sa prose est attrayante et magnétisante comme une femme un peu compromise qui ne dit pas tous ses secrets, et s'enjolive à la fois de ce qu'elle montre et de ce qu'elle cache. Caritidès n'a voulu être qu'un pèlerin d'idées, moins la pre-

(1) Ces deux portraits seraient mieux séparés par la réimpression de l'article de M. Sainte-Beuve sur M. de Pontmartin, dans le *Constitutionnel* du 3 février dernier, que par un filet.

d'un cheveu coupé en quatre pour le plaisir des scrupuleux et des mystiques. Eutidême me révéla le vrai Batracien courant les antichambres académiques, adulant ceux qui pouvaient le servir, trahissant ceux qui lui devenaient inutiles, colligeant avec soin et enfermant sous clef chaque soir tout ce qui pouvait tôt ou tard l'aider à nuire à ses meilleurs amis. (*Semaine des Familles.*)

mière des qualités du pèlerin, c'est-à-dire la foi. Il a fait, en amateur, le tour de toutes les doctrines de son temps sans s'y fixer jamais, et, en les abandonnant, il a eu l'air de les trahir. Accusé injustement de traîtrise et d'apostasie, il a tenu à justifier sa réputation, et il a fini par devenir l'ennemi de ceux dont il n'était que le déserteur. Son erreur a été de sophistiquer ce qu'il aurait pu faire tout simplement avec tant de grâce, d'esprit et de supériorité naturelle, de traiter la littérature comme une mauvaise guerre où il faudrait constamment avoir un fleuret à la main et un stylet sous son habit. On assure qu'il passe son temps à colliger une foule d'armes défensives et offensives, de quoi accabler ceux qu'il aime aujourd'hui et qu'il pourra haïr demain, ceux qu'il déteste à présent et dont il veut se venger plus tard. Caritidès aurait pu être la plus irrécusable des autorités, il n'est que la plus friande des curiosités littéraires. (*Edition Michel Lévy.*)

—

Tous les amateurs de livres connaissent *la Nouvelle fabrique des excellents traits de vérité*, par Philippe

d'Alcripe, sieur de Neri en Verbos. C'est un recueil de contes dont l'invraisemblance absolue fait le plus grand mérite, de ces contes qu'on appelle des *craques*, en souvenir du célèbre baron de Crac, — à moins que le baron de Crac n'ait tiré son nom du mot *craques*. En matière d'étymologies, il est toujours bon de faire ses réserves. Ce que l'on connaît moins, c'est le nom véritable de l'auteur de ce livre. On a cependant dit avec vraisemblance qu'il devait s'appeler Philippe le Picard ; *le Picard* est, en effet, l'anagramme de *d'Alcripe*. Restait à expliquer son titre : *sieur de Neri en Verbos*. Nodier rappelle qu'on a proposé de lire : *sieur de Rien en Vertbois*, ce qui ne signifie pas grand' chose, ou *sieur de Rien en paroles*, ce qui n'est guère plus heureux. Feu M. Duplessis, qui a donné ses soins à l'édition de la *Bibliothèque elzevirienne*, s'est abstenu de toute conjecture. On nous communique une explication nouvelle, qui nous paraît d'autant plus admissible qu'elle est fondée sur une anagramme, jeu d'esprit qu'affectionnait Philippe le Picard, dit d'Alcripe. Le mot *Verbos* donne le mot *Bourse :*

123456		451362
VERBOS	—	BOVRSE

et c'est *sieur de Rien en bourse* qu'il faudra désormais qualifier Philippe d'Alcripe. Nous devons déclarer que cette importante découverte est due à M. Arnold Morel-Fatio, un financier homme d'esprit et de savoir, qui charme ses loisirs par la culture des lettres, et surtout de la numismatique.

Puisque nous parlons de la *Nouvelle fabrique*, nous allons donner quelques renseignements sur la bibliogra-

phie de cet ouvrage. Du Verdier cite une édition de Paris, Jean de Lastre, 1579, dont on ne connaît pas un seul exemplaire. Force était aux bibliophiles de se contenter de celle du XVIIIe siècle ; M. Duplessis n'en a pas connu d'autres ; mais sa réimpression ayant attiré l'attention sur ce livre, les fureteurs se sont mis en campagne, et l'on peut citer maintenant : 1° une édition de Rouen, Thomas Mallard, sans date (XVIe siècle), *découverte* par M. Paul Chéron à la Bibliothèque impériale ; 2° une de Rouen, Loys Coste, sans date, trouvée par M. A. de Montaiglon au Musée Britannique ; 3° une de Rouen, 1639, portée au catalogue de Gluc de Saint-Port. Il en existe peut-être d'autres ; mais en voilà assez pour prouver que les éditeurs du XVIIIe siècle, en parlant d'*éditions réitérées*, ne s'étaient pas trop avancés.

BIBLIOGRAPHIE

Paris pendant la Révolution ou le Nouveau Paris (1789-1798), par Sébastien Mercier. Nouvelle édition, annotée et précédée d'une introduction ; 2 vol. in-18. — Il est dangereux d'apprécier une œuvre capitale sous l'empire d'un préjugé ou dans l'aveuglement que produit trop souvent l'esprit de parti.

Combien d'honnêtes gens se sont peut-être volontairement privés du plaisir de lire le *Nouveau Paris* de Séb. Mercier, rien que pour avoir vu par hasard la note, impitoyable dans sa concision, dont un critique autorisé, le savant Quérard, a flétri ce chef-d'œuvre.

En effet, après avoir énoncé le titre du livre et les deux éditions qu'il eut en 1797 et 1800, l'auteur de la *France littéraire* imprime les deux lignes suivantes que rien ne saurait justifier :

« Le *Nouveau Paris* est une production d'un cynisme révoltant, écrite d'un style trivial. »

M. Poulet-Malassis a eu l'heureuse inspiration de réimprimer ce livre aussi curieux qu'il était devenu rare, et, en le lisant, on s'étonne de l'incroyable aberration qui a dicté l'apostille injurieuse du célèbre officier de l'état civil des livres français.

Le *Nouveau Paris*, œuvre d'un honnête homme, est le miroir fidèle où se reflète, jusque dans ses plus infimes détails, la société issue de la Révolution.

Il nous montre, dans un tableau saisissant, la physionomie intime, la vie en détail d'une époque dont tous les grands esprits de la nôtre cherchent à pénétrer le caractère historique. Cette réimpression est un véritable service rendu aux lettres aussi bien qu'à l'histoire.

La Malice des choses, par Arthur de Gravillon. In-18. — Les *petites misères* de la vie, les *petits bonheurs* de l'existence, tous ces événements imperceptibles aux masses, mais qui agissent parfois avec une opiniâtreté fatale ou une bienfaisance délicieuse sur l'économie individuelle, ont souvent tenté la verve des écrivains humoristiques de la lignée de Swift ou de Sterne, qui se sont plu à relever, de leur plume badine, les facétieuses influences que M. Arthur de Gravillon appelle la *Malice des choses*.

L'ouvrage qu'il vient de publier sous ce titre est un recueil de variations très-imprévues sur ce thème, ancien déjà, mais toujours amusant et fécond.

Que cet opuscule, vif et court-vêtu dans ses allures familières et spirituelles, ne soit pas précisément à la hauteur de ce merveilleux *Voyage autour de ma chambre*, que les esprits délicats compteront éternellement parmi les chefs-d'œuvre de la langue française, cela ne fait aucun doute; mais il n'en est pas moins, dans l'ordre des productions de l'aimable fantaisie, une amusante bluette du genre de celles que nos bons aïeux avaient décorées du surnom significatif de *tombeau de la mélancolie*.

Relation de la captivité de la famille royale à la tour du Temple, par la duchesse d'Angoulême, publiée pour la première fois dans son intégrité et sur un manuscrit authentique. In-12. — La *Bibliothèque singulière* poursuit le cours de ses curieuses exhumations. Hier, c'était le récit de la mort du duc de Berry, racontée par un Dangeau d'antichambre; aujourd'hui voici l'histoire de la *Captivité du Temple* écrite avec la naïveté d'un enfant et, qui le croirait, avec l'impartialité et la modération d'un philosophe, quoique l'auteur soit une des victimes innocentes de la Révolution.

Le mémoire touchant écrit par Marie-Thérèse de France, depuis duchesse d'Angoulême, avait été publié déjà sous la Restauration, mais sans son concours et par des mains intéressées qui n'avaient pas respecté la sincérité enfantine du royal auteur. Une copie authentique du manuscrit original est tombée dans les mains d'un jeune historien qui a déjà fait ses preuves, M. de Lescure, auteur des *Maîtresses du Régent*, et il le reproduit aujourd'hui dans son intégrité.

Tous les passages ridiculement travestis par l'éditeur de 1817 ont été restitués; tous ceux que de prétendues convenances politiques avaient fait éliminer ont été scrupuleusement réintégrés, entre autres les récriminations de la reine Marie-Antoinette contre la Maison d'Autriche, et le lecteur possède aujourd'hui le journal vrai et détaillé de ce qui s'est passé au Temple depuis le jour de l'incarcération de la famille royale jusqu'au moment où la jeune Madame fut rendue à sa famille, en 1795.

Envoyer désormais à l'adresse de M. Poulet-Malassis, 97, rue Richelieu, tout ce qui regarde l'administration et la rédaction.

Le Directeur : A. Poulet-Malassis.

451.—PARIS. TYPOGRAPHIE DE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30.

REVUE ANECDOTIQUE

DE 1862

2e QUINZAINE DE JUIN

Nouvelles découvertes sur Molière. — La grande entremangerie littéraire du mois. — M. Théophile Silvestre. — Un mot de M. Théophile Silvestre. — De quoi se compose un exemplaire complet de l'*Histoire des Artistes vivants*. — Quelques détails sur la *Bibliotheca scatologica*. — Les rédacteurs du *Petit Journal du mois*. — La vengeance d'un homme de lettres corrigé. — La Société des Beaux-Arts de 1843. — M. Altaroche sur l'échafaud. — Les prodigalités de l'administration des pompes funèbres. — Les équipages à la mode. — Les pudeurs de M. Nestor Roqueplan. — La critique au fromage. — M. L. Larchey dessinateur. — L'enseigne d'un marchand de vin. — MM. les frotteurs. — Deux pseudonymes nouveaux. — Une prophétie. — Opinion du grand peintre G*** sur les dindes. — Un périodique nouveau. — Une riposte un peu vive. — Rectification d'une anecdote sur Théodore Desorgues.

NOUVELLES DÉCOUVERTES SUR MOLIÈRE.

Tous les journaux ont annoncé que M. Eudore Soulié, conservateur du Musée de Versailles, venait de découvrir une pièce des plus intéressantes pour la biographie de Molière.

Nous sommes heureux de pouvoir ajouter que d'autres recherches ont été non moins couronnées de succès. Celles-

ci sont dues à un simple maître clerc. Aussi ardent à la recherche qu'heureux d'en faire connaître le résultat, M. D. remettait il y a deux mois au Théâtre-Français une note des plus importantes, contenant l'analyse d'une huitaine d'actes, parmi lesquels nous remarquons :

Chez Me Jozon, notaire, rue Coquillière : le testament de Madeleine Béjart, instituant légataire universelle Armande Béjart, sa sœur. Ainsi tombe l'assertion des biographes qui faisaient épouser à Molière, en la personne d'Armande, une fille de Madeleine. Annexé à cet acte est le pouvoir donné par Molière à sa femme, afin qu'elle puisse se présenter comme héritière.

L'inventaire qui accompagne le testament est, comme la pièce précédente, signé Molière. On y voit également signer, comme exécuteur testamentaire, *Mignard, peintre du roi.*

Chez Me Schelcher, notaire, rue Lepelletier : un prêt de onze mille livres fait le 14 décembre 1670 par Molière à Lulli. L'auteur d'*Armide* bâtit avec cet argent une belle maison qui se voit encore à l'angle de la rue Sainte-Anne et de la rue Neuve-des-Petits-Champs. Les murs en sont ornés d'attributs lyriques.

De l'examen de ces actes et d'autres d'un intérêt moins immédiat, M. D. tirait les conclusions que voici :

On est forcé d'arriver, par les énonciations contenues dans ces diverses pièces, à la découverte du contrat de mariage, du testament, de l'inventaire et du partage de la succession de Molière. De plus, le notaire qui a l'inventaire doit avoir dans ses vieux cartons les cotes dudit inventaire, c'est-à-dire tous les papiers de Molière.

La découverte de l'inventaire, dont, comme nous le di-

sions, toute la presse a parlé, prouve combien ces prévisions étaient justes.

Nous pourrions ajouter que M. D. ne se serait point borné à ces indications précieuses, si des refus peu bienveillants ne l'eussent arrêté en route. Le fait est d'autant plus à regretter qu'une impulsion généreuse et entièrement désintéressée guidait M. D., auquel l'histoire devra sous peu, assure-t-on, des communications non moins curieuses sur Pierre Corneille et sur la reine Marie-Antoinette.

—

La grande entremangerie littéraire du mois, ç'a été l'article publié par M. Théophile Silvestre dans le *Figaro*, sous le titre de : *Histoire du génie de M. Ingres* (1), avec les réponses de MM. Martinet et Guichard à cet article, suivies d'une réplique de mondit sieur Silvestre.

L'article de M. Silvestre n'a surpris que les ignorants et les intéressés. L'auteur, quoiqu'on l'ait accusé d'avoir voulu troubler une apothéose par un scandale, n'en était pas à s'exprimer pour la première fois sur le compte de M. Ingres avec l'indépendance dont il use envers tout le monde, et qu'il pousse en général très-loin.

Les opinions exprimées par M. Silvestre, avec ses raisons à l'appui, datent de 1855, de la première livraison de son *Histoire des artistes vivants*, consacrée à M. Ingres, où les griefs qu'il a répétés hier sont articulés avec plus de précision et de force qu'il n'a pu le faire

(1) Publié depuis en brochure sous le titre de : *L'Apothéose de M. Ingres*. In-8.

ensuite dans un article de journal, et relevés des plaisanteries consacrées sur le nombril *qui est l'œil du torse*, et sur l'honneur qui revient à la ville de Montauban d'avoir donné le jour à la fois à Lefranc de Pompignan, à M. Ingres et à M. Paulin Limayrac.

M. Silvestre en a dit bien d'autres, et depuis longtemps, de M. Ingres. Il l'a appelé un peintre chinois égaré au dix-neuvième siècle dans les ruines d'Athènes, et encore et surtout le *mancenillier de l'art*. Le mancenillier de l'art ! Il faut entendre l'intonation qu'il donne à ce mot, car M. Silvestre est un grand comédien, ou plutôt un grand *comediant*.

Si la sincérité de sa haine artistique contre l'auteur du *Saint Symphorien* pouvait être suspectée, nous n'en voudrions d'autre preuve que la forme même de son article du *Figaro;* car que M. Sylvestre ait tenu un article dans l'ironie pendant vingt-quatre pages, lui qui aime tant le geste dans le style, c'est un prodige qui ne peut être attribué qu'à la profondeur de son antipathie.

M. Silvestre est un écrivain d'une rare valeur et un homme de liberté. Le public, toujours prêt aux superstitions, n'aura jamais assez de contradicteurs comme lui.

L'honorable M. Martinet, et M. Guichard, le célèbre père Guichard, surnommé le plus gai des hommes tristes, ont pu croire ou feindre de croire que M. T. Silvestre, non cité dans Vapereau, était quelque jeune folliculaire. Nous allons leur apprendre au vrai à quel champion ils ont eu affaire.

Silvestre (Théophile) né au Fossat, village de l'Ariége, au pied des Pyrénées, le 12 octobre 1823, d'une vieille famille bourgeoise et catholique.

Théophile Silvestre, d'abord rudement élevé dans la maison paternelle, continua ses études classiques au collége de Pamiers, puis au petit séminaire de la même ville, et les finit au collége de Toulouse.

Après avoir essayé de la médecine à Toulouse, il vint faire son droit à Paris; quitta le droit pour la bibliographie et la bibliographie pour la politique.

Son caractère et sa verve oratoire le firent remarquer, en 1848 dans les réunions populaires. Il fut envoyé dans son pays natal comme sous-commissaire de la république. Après de vifs débats avec M. Crémieux, alors ministre, Théophile Silvestre donna sa démission, et écrivit dans le *Courrier français* quelques articles fort animés. M. Pietri, à présent sénateur, envoyé quelque temps après comme préfet dans l'Ariége, y calma l'opinion et fit échouer aux élections pour l'Assemblée législative la candidature de M. Silvestre, qui dès lors trouva dans la littérature sa véritable vocation.

En 1855-56, son premier livre, *Histoire des artistes vivants, études d'après nature*, eut un vif succès, et le fit connaître.

En 1857, Théophile Silvestre fut chargé par le gouvernement d'une mission comprenant l'inspection des Musées, des écoles des Beaux-Arts, la visite des carrières de marbre et l'étude des questions relatives à l'importation en France du marbre statuaire. Il commença sa tournée par l'Italie et la finit par l'Angleterre. Son discours prononcé, le 19 janvier 1859, à la *Society of arts*, sous la présidence de Sir Charles Eastlake, président de l'Académie royale de Londres, fut très-remarqué. Il a été publié en français sous ce titre : *L'Art, les artistes et l'industrie en Angleterre*, in-24, Londres, W. Trounce, 9, Cursitor street, et à Paris, chez E. Blanchard, 3, rue Honoré-Chevalier. Il en a paru une traduction anglaise sous ce titre : *Arts, artits and industry in England*. London, Bradbury and Evans, 23, Bouverie Street, in-8°, 1859.

En 1860-61, Théophile Silvestre fit un cours d'histoire de l'art moderne, à Bruxelles, et donna sur le même sujet quelques conférences à Anvers, à Bruges et à Liége. Ce cours fut très-suivi.

De 1861 jusqu'à présent, Théophile Silvestre écrit de temps en temps quelques articles au *Figaro*. Il voit dans la vie littéraire un libre épanchement de l'esprit et non pas un métier ou un pensum. Son premier jet est abondant et rapide. Comme il vise en même temps à l'intensité et à la précision, son exécution est laborieuse et tenace, et participe de l'entrain de l'orateur et de la préméditation de l'écrivain.

—

M. Silvestre a répondu à une personne qui s'étonnait surtout de ce que M. Ingres eût consenti à son exposition à l'âge de quatre-vingt-deux ans : — Madame Saqui avait l'année dernière quatre-vingt-quatre ans, et elle s'est exposée bien plus que M. Ingres.

—

L'*Histoire des artistes vivants français et étrangers*, de M. Théophile Silvestre, a été interrompue à la douzième livraison. Les onze livraisons parues contiennent onze études sur MM. Ingres, E. Delacroix, Corot, Barye, P. Chenevard, Decamps, Diaz, Courbet, Préault, Rude, Horace Vernet.

Deux renseignements pour les bibliophiles.

1° Ils doivent joindre à leur exemplaire :

Mémoire de M. Théophile Silvestre, inspecteur des beaux-arts en mission, appelant contre Horace Vernet, peintre, de l'Institut, intimé. In-4° de 24 pag. — Imprimerie de Pillet fils aîné.

Cela n'est pas très-facile, car ce mémoire a été supprimé par autorité de justice.

2° Ils devront vérifier si, à la page 262, leur exemplaire a un carton. Dans les bons exemplaires, sans le carton, on lit cette phrase qui l'a nécessité (il s'agit de la célèbre *Baigneuse* de M. Courbet) :

« Je me suis moi-même, hélas ! un instant oublié, par curiosité, avec l'épaisse et douce créature qui servit de modèle à l'artiste. A tout péché miséricorde. »

Oh ! le bon apôtre !

—

A propos du célèbre mot de Cambronne, rapporté dans toute sa crudité par M. Victor Hugo, — de ce seul mot de la langue qui rime avec *perde*, — M. Jules Lecomte est entré, dans son courrier du *Monde illustré,* numéro du 7 juin, dans quelques détails sur un ouvrage singulier : la *Bibliotheca scatologica.*

Ces détails ne sont pas tous d'une exactitude irréprochable ; le spirituel chroniqueur avait le livre sous les yeux, ce que prouvent les nombreux emprunts qu'il lui a faits, mais il a mal lu ou mal rendu certaines choses.

Ainsi, l'ouvrage est beaucoup plus complet qu'il ne le laisse comprendre : il ne donne pas seulement le catalogue des livres traitant du mot dit par Cambronne (il fallait dire de la matière désignée par ce mot), le titre l'indique suffisamment : c'est un *Catalogue raisonné des livres traitant des vertus, faits et gestes de messire Luc (à rebours), mêmement de ses descendants et autres personnages de lui issus.* Messire Luc, c'est, comme dit un livre facétieux du seizième siècle, ce mauvais archer qui vise aux talons et frappe au nez ; ses descendants, voilà

pour le mot de Cambronne, les autres personnages de lui issus, sont simplement les traits empoisonnés de notre mauvais archer.

L'ouvrage ne fut pas composé, nous regrettons d'avoir à le dire, aux mois les plus incertains de 1848, mais bien au commencement de 1850, ce que les auteurs ont traduit par *l'année scatogène* 5850.

Les auteurs étaient des hommes très-graves, nous le voulons bien, mais ils n'étaient ni aussi nombreux ni aussi fonctionnaires que l'a cru M. Jules Lecomte. A part quelques pièces en différentes langues qui s'étalent sur les pages liminaires, tout l'ouvrage est dû à trois personnes seulement, trois savants *en us*, comme ils s'intitulent ; il n'a donc pas fallu se faire grande violence pour n'en pas nommer cinq au moins. Du reste, le nom des coupables n'est pas un mystère : il est écrit en toutes lettres dans la dernière édition du *Manuel du Libraire*, et cette révélation n'a pas, que nous sachions, troublé le moins du monde la quiétude des deux auteurs encore vivants. Ils ne rougissent nullement d'avoir employé leurs loisirs à faire un livre que tout bibliographe peut prendre hardiment pour modèle, un des livres les plus spirituels et les plus amusants de notre époque, et sur lequel ils ont pu écrire, comme ils l'ont fait très-sérieusement :

La mère en permettra la lecture à sa fille.

Le *Petit Journal du mois*, dont nous avions cru pouvoir attribuer la fondation aux jeunes écrivains de *la Revue française* de M. Desmarets (voir notre numéro de la pre-

mière quinzaine de mars), est rédigé par MM. Tony Révillon, Eugène Crepet, et peut-être aussi M. de Pommereu.

—

M. Eugène Crepet est l'habile et heureux directeur de la grande et belle publication des *Poëtes français*.

A ce titre, il en a rédigé l'avertissement, où se remarque, à la page 2, ce *lapsus calami* à propos des biographies dont le livre est orné : « Ce ne sont quelquefois que des silhouettes légères, *présentées de profil plutôt que de face*.

M. Crepet n'a pas été le dernier à relever cette incidente malencontreuse. Il l'a biffée de sa main, au crayon, sur un certain nombre d'exemplaires donnés à ses amis et à ses auteurs.

Un de ces derniers, auquel sans doute M. Crepet avait demandé des suppressions et des corrections, a écrit en marge :

« Ceci est un autographe de M. Crepet. »

—

Voici quelques nouveaux détails qui complètent et rectifient ceux que nous avons donnés — à propos de la Société des Beaux-Arts — sur une entreprise du même genre qui fonctionna pendant deux ans, de 1843 à 1845, dans les galeries du bazar Bonne-Nouvelle.

M. Techener, libraire, projetait depuis quelque temps d'introduire à Paris, pour le commerce des livres et œuvres d'art, le système d'expositions permanentes et payantes qui sont entrées depuis longtemps dans les mœurs anglaises. Cependant ses idées à ce sujet n'étaient pas

encore arrêtées lorsqu'on annonça la nouvelle de deux désastres : le tremblement de terre de la Guadeloupe et le refus fait par l'Institut d'admettre au Salon des œuvres remarquables de certains artistes dissidents qui sont entrés depuis en pleine possession de la faveur publique ; tels que MM. Louis Boulanger, Corot, Cherelle, Chintreuil, Français, Gigoux, Paul Huet, Matout, Nanteuil, Buhot, Préault, etc. M. Techener, toujours rempli de son désir, imagina d'adoucir ces deux infortunes en les intéressant l'une à l'autre.

A cet effet, il loua les vastes galeries qui forment le second étage du bazar Bonne-Nouvelle, et il annonça sur tous les murs de la ville que, moyennant la faible rétribution de 25 centimes par personne, qui serait versée (frais déduits) dans la caisse de secours des victimes de la Guadeloupe, le public serait admis à voir les tableaux refusés par le jury, et qui avaient motivé les plus violentes sorties de la part des journaux.

Afin d'encourager, par des exemples notables, les artistes à participer à cette œuvre de bienfaisance et en même temps de protestation, M. Techener acheta deux des ouvrages dont le rejet par l'Académie des Beaux-Arts avait fait le plus de scandale : *la Mort de Messaline*, de Louis Boulanger, pour 3,000 fr., et le délicieux paysage de *Novembre*, de Louis Français, pour 700 fr.

Les *refusés* accoururent en foule, et l'exposition fut ouverte le 15 avril 1843. On vit alors le plus incohérent mélange d'excellents tableaux, de toiles médiocres et de productions grotesques qu'il soit possible d'imaginer. Quoi qu'il en fût, l'idée avait pris, le public affluait, et un mois ne s'était pas écoulé que la possibilité d'une exposi-

tion libre, faite pour le compte des artistes, était victorieusement prouvée. Alors on ferma l'exposition de bienfaisance, on rendit les croûtes à ceux dont elles ne pouvaient pas même tromper les appétits de gloire, et l'on garda les bons tableaux pour en faire le fond d'une exposition permanente et conçue en vue de fournir aux arts des débouchés et de la publicité.

M. Techener prit à bail, au prix de 2,400 fr. l'an, tout le deuxième étage du bazar Bonne-Nouvelle. Il l'appropria, le meubla et adjoignit à l'exposition de peinture une salle d'étude pour les livres d'art et un salon consacré aux arts industriels. Bien plus, il accueillit le petit théâtre d'élèves sur lequel M. Morin, du Conservatoire, donnait ses leçons particulières, ainsi qu'une société philharmonique dirigée par M. Fessard, premier violon de l'Opéra, à la condition que les séances mensuelles de ces deux établissements seraient rendues publiques au profit de ses abonnés ; tous ces éléments réunis avaient permis à M. Techener d'ouvrir une espèce de cercle artistique dont la durée fut de huit ou dix mois.

Afin de mettre les artistes exposants en communication avec le public, M. Techener avait fondé un journal intitulé : le *Bulletin de l'ami des arts*; il parut pendant deux ans environ et forma trois volumes qui sont encore recherchés aujourd'hui dans les ventes de livres. Ce journal fut exclusivement rédigé par MM. Albert de la Fizelière, rédacteur en chef, et Desbarolles, pour les arts; Louis Berger, H. Rolle et Emmanuel Masseras — aujourd'hui directeur du *Courrier des Etats-Unis* — pour les lettres; Chellard — ancien prix de Rome — pour la musique; A. Dufaï pour le théâtre; A. Bobière et E. Clergét, pour les sciences

et les arts industriels. Quelques noms plus célèbres parurent par exception dans le premier volume : Jules Janin paya d'un charmant article sur la chapelle Saint-Ferdinand l'abonnement qu'il voulut avoir; Léon Gozlan donna, en échange d'un tableau de fruits de Cherelle, une de ces nouvelles ingénieuses et originales comme lui seul sait les faire : *Encore une âme vendue au Diable;* enfin C. Nodier, à la veille de mourir, échangea contre un exemplaire de l'*Hypnerotomachie* ou Songe de Polyphile, son joli conte de *Franciscus Columna*, dont il corrigea les épreuves sur son lit de douleur. Tous les dessins publiés par le *Bulletin de l'ami des arts* sont signés des noms, déjà célèbres alors, de Français, Nanteuil, Mouilleron, Baron, Gavarni, Gigoux, Louis Boulanger, Devéria, J. Duvaux, Cogniet, etc.

M. Techener s'était associé pour cette affaire avec MM. Guillemin, fils de l'excellente comédienne de ce nom, et Servais, doreur ornemaniste, fort renommé à cette époque. Certains tiraillements intérieurs, qui ne sont pas du domaine de la publicité, déterminèrent la liquidation de la société et découragèrent M. Techener, qui, resté seul, mit fin à l'entreprise, non sans quelques regrets, au moment même où il venait de lancer le prospectus d'une vaste association artistique, sous le titre de l'*Union protectrice des arts*, qui formait le complément de l'exposition permanente ouverte aux *Galeries des Beaux-Arts*. En voici les deux articles constitutifs :

« L'Union protectrice des arts est composée d'un nombre illimité de membres dont la cotisation individuelle est de 10 fr. pour un exercice dont la durée est fixée à six mois. Ces membres sont *résidants* lorsqu'ils prennent cinq

actions de 10 fr , *libres* lorsqu'ils prennent moins de cinq actions.

« La Société est administrée par les directeurs et fondateurs des *Galeries des Beaux-Arts* réunis en comité. Ce comité fait les achats, les commandes, et en assure le payement aux artistes. Les opérations sont soumises, à la fin de chaque exercice à l'examen d'un Conseil de surveillance composé de neuf membres élus par l'association. »

Quatre-vingt-dix artistes et cent dix amateurs avaient adhéré aux statuts lors de la publication du prospectus, et près de 8,000 fr. avaient été souscrits.

Voici les noms des artistes adhérents :

MM. J. Achard, Louis Amiel, Baron, Bauderon, Beaume, Belloc, J. Boilly, Boissard, Bouhot, L. Boulanger, M. Bouquet, Bourdet, Bourgeois, Brune, Canon, Charlet, Charpentier, Cherelle, Chintreuil, Léon Cogniet, A. Colin, Cornille, Corot, Couderc, Court, Debacq, Decamps, A. Dedreux, E. Delacroix, Froment Delormel, Desbarrolles, A. Devéria, Devilly, Diaz, Jules Dupré, Durand-Brager, J. Duvaux, Flers, Français, Fragonard, Th. Frère, Grandville, Gué, Tony Johannot, Jourdy, P. Huet, H. de Laborde, G. Lacroix, E. Lami, Laviron, Le Breton, H. Lejeune, A. Leleux, Lessaint, Lessieux, Lordon, Maréchal (de Metz), Meun, L. Meyer, H. Monnier, Moreaux, Nanteuil, Papety, Pellenc, L. Pelletier, Penguilly, Philippoteaux, Perrot, Provost, Ravanat, Roqueplan, Rozier, Saglio, A. Scheffer, Schopin, Soulès, Tourneux, Verdier, Villeret, Vinit, Wachsmuth, peintres; Bresse, Buhot, Desbrosses, Fratin, Guillemin, Lévêque, Préault, Klagmann et Tiollier, statuaires.

—Il y a déjà plusieurs années, quelques écrivains furent invités par M. Henry Sanson, bourreau de Paris, à voir essayer une guillotine d'un mécanisme excellent.

La lettre d'invitation était rédigée en termes pleins d'euphuisme; le terrible instrument y était appelé tour à tour *la charpente judiciaire* et *le bois de justice*. Cela, non moins que la certitude d'assister à une expérience sur des objets inanimés, ou tout au plus *in animâ vili*, décida ces messieurs.

On apporta d'abord une botte de foin, qui fut tranchée dans la perfection.

On amena ensuite un mouton avec sa toison, qui ne présenta pas plus de résistance que la botte de foin.

Après cette épreuve décisive, une conversation enjouée s'engagea entre « Monsieur de Paris » et ses invités :

— Qu'allez-vous faire de ce mouton?

— Mais nous le mangerons. Les côtelettes de mouton guillotiné. . . . .

M. Henry Sanson n'acheva pas, il venait de voir qu'un de ces messieurs s'était mis la tête dans la lunette, et de là faisait des mines comiques aux gens qui passaient sur le quai.

S'approchant doucement, il saisit l'imprudent à bras le corps, lui fit faire volte-face....., et l'on reconnut la tête un peu étonnée de M. Marie-Michel Altaroche, ancien rédacteur du *Charivari*.

M. Altaroche parut éprouver un certain malaise lorsqu'on lui dit que le moindre ébranlement eût pu déterminer le départ du couperet.

Quant aux spectateurs de cette scène, ils rêvent de temps à autre qu'on va guillotiner leur ami Altaroche, et

font de vains efforts pour concilier l'exécution de ce personnage avec l'innocence du nez qu'il présente à la foule.

—

L'administration des Pompes funèbres marche à grands pas dans la voie des prodigalités. Ses croquemorts viennent de recevoir le chapeau le plus coquet. Un faux crêpe orné de têtes d'épingle noires en ceint la base ; le sommet et les bords sont recouverts d'un cuir verni du plus vif éclat. Pinaud et Amour n'auraient pu mieux faire.

Nous allions oublier un détail important. Le chapeau est muni d'une ventouse ! Si voisin qu'on soit de la mort, ne faut-il pas faire un peu d'hygiène?

—

Rien de ce qui touche à l'histoire de la mode ne saurait rester indifférent à la *Revue anecdotique*, — du moment qu'il s'agit d'excentricités. — Nous constaterons donc, pour n'y plus revenir, l'usage croissant de ces affreuses petites voitures d'osier, ou *poney-chaises*, qu'on appelle déjà plus justement *paniers-chaises*.

Comme tout ce qui est de dimensions mesquines, cela a de grandes chances d'avenir.

On trouve superbe de jouer à l'équipage pour la bagatelle de 1,500 fr. Puis les chevaux sont si petits qu'à la rigueur on n'a pas besoin d'écurie : on peut les coucher dans une mansarde et les faire manger à la cuisine, avec les domestiques.

Une autre mode, non moins ridicule en ce qu'elle est

mesquinement portée, c'est celle des jockeys. Il n'est pas de fille qui, d'une calèche quelconque, ne tienne à voir rebondir devant elle un postillon en petite veste et à cape frangées d'or ou d'argent. D'autres portent la veste rayée et le castor gris. C'est un autre genre, mais c'est aussi laid.

La tentative de M. de Riencourt, son équipage complet dans le goût Louis XIV, dont tout le sport s'est entretenu il y a un mois, n'a eu, quoi qu'on ait dit, aucun succès, et cependant cela valait encore mieux.

—

M. Lorédan Larchey, vient de publier la quatrième édition des *Excentricités du langage*. Outre qu'elle est *singulièrement augmentée*, comme on le lit sur le titre, elle est précédée d'une préface où l'auteur entre dans quelques considérations générales que le succès toujours grandissant de son livre lui rendait en quelque sorte obligatoires.

M. Larchey n'a recueilli que des aménités de la presse. Le grave M. Cuvillier-Fleury lui-même l'a cité dans sa dissertation, publiée il y a quelques jours dans le *Journal des Débats*, sur le mot de Cambronne. Tout le monde est content, l'auteur, l'éditeur, le public et la critique, hormis M. Nestor Roqueplan.

Veut-on savoir pourquoi, dans son dernier feuilleton de théâtre qui n'en pouvait mais, M. Nestor Roqueplan a crié si fort contre la dernière édition des *Excentricités du langage?* — Veut-on savoir pourquoi il lui a reproché si aigrement, non-seulement d'avoir une couverture *couleur fromage de Chester* (sic), mais encore de donner d'exé-

crables étymologies et de ne répondre qu'aux besoins d'un monde *équivoque?*

C'est parce que, — il faut bien l'avouer, puisque ce perfide n'en dit rien, — c'est parce que le grand crime de M. Larchey a été de donner, parmi ces étymologies condamnées *sans exception* par M. Nestor Roqueplan, une place d'honneur aux étymologies de M. Roqueplan lui-même. C'est encore parce que ledit Larchey a eu l'indiscrétion de nous représenter M. Roqueplan comme signalant, en 1842, l'utilité du vocabulaire que lui Roqueplan relègue aujourd'hui en des mains *équivoques*. — Cet adjectif nous plaît. Moins pudibond alors, M. Roqueplan daignait apprendre aux femmes élégantes ce qu'étaient un *rat* et une *lorette* (V. p. XXII, 192 et 273 du volume incriminé), et l'impartialité nous contraint d'avouer que ces définitions et ces étymologies de M. Roqueplan sont, malgré la mauvaise opinion qu'il paraît avoir de lui-même, — réellement charmantes.

La leçon est bonne, et l'auteur infortuné des *Excentricités du langage* saura désormais, à ses dépens, ce qu'il en coûte pour rappeler aux hommes les plus aimables qu'il fut un temps où ils avaient plus de gaîté, plus de franchise et meilleur ton dans l'attaque.

Nous ne savons si on en sera frappé comme nous, mais il semble que la question *fromage de Chester*, soulevée par le spirituel successeur de M. Fiorentino, ouvre à la critique parisienne des horizons tout nouveaux.

A ce compte, les auteurs édités par M. Lévy, dont les couvertures affectent un vert peu foncé, sont menacées de tourner au *roquefort ;* le *bondon raffiné*, qui passe facile-

ment au jaune laiteux, caractériserait les écrivains de la Librairie nouvelle. Les couleurs favorites d'Hetzel, d'Hachette, de Charpentier, etc., n'échapperaient pas à ce nouveau classement. Enfin, les avisés qui croiraient esquiver tout reproche en s'abritant sous le blanc le plus virginal, tomberaient encore dans le fromage de *Neufchâtel*.

—

Révélons aux amateurs que M. L. Larchey est un dessinateur agréable et ingénieux, qui lithographie lui-même les affiches de ses ouvrages. A propos de ses *Origines de l'artillerie française*, il a dessiné à la plume une machine de guerre d'après Valturi, dont l'apparence extraordinaire a arrêté bien des curieux aux devantures des libraires; pour fêter la mise en vente de la quatrième édition des *Excentricités de la langue française*, il a composé une mignonne affiche qui réunit, autour d'un cartouche, les types des catégories sociales qui ont fourni le plus d'éléments à son livre : le *soldat*, la *biche* et le *voyou*. Cette affiche est de dimension avec le livre. Elle fera un charmant frontispice à vos exemplaires, bibliophiles qui pourrez vous la procurer.

—

Une enseigne de marchand de vin au n° 70 de la chaussée du Maine :

A la Renaissance du Télégraphe.

Au-dessous, le télégraphe Chape, ce télégraphe que nous avons vu surmonter Saint-Sulpice, se dégingande à outrance, en dépit du télégraphe électrique.

Touchant amour des choses du passé!

Toujours des dieux vaincus embrassant la fortune,
Un grand cœur les défend du doute injurieux.

Trois fois nous avons fait un pas vers la porte du marchand de vins, trois fois nous avons reculé. Un plus hardi que nous entrera : ce doit être *toute une histoire.*

—

S'il est un métier de modeste apparence, c'est celui de frotteur. On ne se douterait guère que l'office de ces gaillards, dont tout le bagage consiste en une pince de bois, une brosse et un morceau de cire, se vend de quatre à six cents francs et même davantage, selon la clientèle du cédant. — Ce n'est pas encore aussi cher qu'une charge d'agent de change, mais cela viendra.

—

Deux pseudonymes nouveaux.

Trafalgar, des *Lettres d'un Fou*, publiées dans le *Figaro :* M. Charles Monselet.

Timothée Trim, du *Figaro-Programme :* M. Léo Lespès.

M. Lespès a publié le 19 juin dans le *Figaro*, sous le titre *Comment se fait et se défait un livre*, un article qui nous a rappelé les agréables pages, réunies depuis sous le titre de *Paris dans un fauteuil*, qu'il a données dans le temps au *Figaro* commençant.

Où trouver aujourd'hui ce volume tiré à trente mille exemplaires et donné en primes? On ne sait pas plus aujourd'hui où va un livre qu'où vont les chiens.

Les articles de M. Lespès sont toujours pleins de faits curieux et d'anecdotes.

Nous apprenons par lui qu'Alexandre Dumas écrit sur du papier format carré de 20 francs la rame ; Ch. Nodier

écrivait sur le verso des prospectus ; il n'en ferait pas autant aujourd'hui que règne le papier non collé ; le traducteur Benjamin Laroche écrivait, et le lauréat académique Lesguillon écrit au dos des vieilles affiches de spectacle.

D'après M. Lespès, tel serait le tarif d'achat des livres restants d'éditions :

Hugo.	dix fois	le prix du papier.
Balzac.	six fois	
Dumas.	cinq fois	
Marco Saint-Hilaire. . . .	deux fois	
Les romanciers ordinaires.	une fois	

Les volumes de poésies, 15 cent. le demi-kilo, un peu moins que le poids du papier.

Mais ici M. Léo Lespès est mal informé. La vérité est qu'un restant d'édition se vend rarement au rabais le prix du papier blanc. Il n'y a pas plus de six mois qu'un magasin considérable composé d'in-8° de cabinets de lecture de Balzac, Alexandre Dumas, madame Sand, Frédéric Soulié, etc., s'est vendu publiquement en bloc sur le pied de 15 cent. le volume. Quant aux livres des romanciers *ordinaires*, comme dit M. Lespès, si les destins leur ont été contraires, ils se vendent au poids, la librairie ayant sur toutes les professions l'incontestable avantage de diminuer le plus souvent le prix de la matière qu'elle emploie par le travail qu'elle y ajoute.

—

Dirait-on que les lignes suivantes ont été écrites il y a plus de vingt ans !

« Le parti clérico-espagnol..... ramène à son insu le Mexique vers la monarchie. On sait aujourd'hui que c'est à ce parti surtout qu'il faut attribuer les différends survenus entre la France et le Mexique. Ce parti a poussé à la guerre contre nous, parce qu'il y a entrevu un moyen d'arriver à son but. Depuis l'expédition d'Alger, on nous croit assez disposés aux lointaines expéditions et aux conquêtes; on ne sait pas qu'Alger même nous a dégoûtés de ce métier de dupe : on le sait moins au Mexique qu'ailleurs. Le parti prêtre pensait qu'à force d'injustices, d'insultes et d'outrages, il amènerait la France à entreprendre la conquête de la république mexicaine ; qu'on pourrait établir alors une monarchie. La France convenait mieux que toute autre nation pour accomplir ce vaste dessein. Elle a l'humeur belliqueuse, elle est impatiente des injures, dût-elle perdre à les venger..... »

Écrite à la date du 28 décembre 1838, cette appréciation, qu'on peut appeler prophétique, est extraite des *Notes* d'un aide de camp de l'amiral Baudin, M. E. Maissin (*San Juan de Uloa*. Paris, Gide, 1839, in-4°).

—

On a invité à dîner le grand peintre G*****, et comme il est l'auteur de la *Mort de Léonard de Vinci*, d'*Antoine et Cléopâtre après la bataille d'Actium*, du *Baptême de Clovis*, et de tant et tant de bons tableaux, de bons dessins et de bonnes lithographies, on a fait rôtir en son honneur une dinde superbe.

Le peintre G***** regarde mélancoliquement rouler les marrons dont on a bourré la bête, et, avec l'accent innocent et traînard du paysan franc-comtois :

« Il-y-a-des-gens-qui-mettent-des-truffes-dedans, -c'est-bon-aussi. »

Périodique nouveau. — *L'Esprit français*, journal non politique, hebdomadaire, a commencé à paraître le mardi 10 juin.

Rédacteur en chef, M. Edouard Cadol, auteur d'un agréable pamphlet, paru il y a deux mois sous le titre de *Lettre au marquis de Carabas.*

Collaborateur par adhésion, M. Edmond About.

Collaborateurs effectifs, MM. Francisque Sarcey, de Gasperini, Stapleaux, etc.

Le numéro du 17 juin a donné sous ce titre : *Les Débuts littéraires*, un curieux article de M. Francisque Sarcey, cet honnête homme de lettres dont il est impossible d'expliquer pourquoi les oreilles sont devenues plus célèbres que celles du comte de Chesterfield. C'est l'autobiographie d'un herbivore, qui adjure, au nom de sa mansuétude, les carnassiers de la bohême de rentrer dans la vérité littéraire, qui est de ne demander de la viande aux lettres que le jour où l'on a son pain assuré (1).

(1) Cette opinion n'est pas particulière à M. Sarcey. MM. About et Taine la partagent. Nous citerons comme anecdote ce que M. Sarcey raconte de M. Taine à ce propos:

« J'ai vu mon ami Taine, longtemps encore après qu'il était devenu célèbre, donner des leçons de latin et de grec, et quand je lui demandais pourquoi il prenait tant de peine et ne gardait pas tout son temps pour ses études personnelles :

« Mon ami, me disait-il, je ne veux quitter ma profession, mon gagne-pain, que lorsque j'aurai de quoi vivre indépendamment du journa-

Nous voulons bien que *l'Esprit français*, comme l'Esprit saint, se trouve partout où dix fidèles se réunissent en son nom, mais nous n'avons pas vu sans surprise un des dix fidèles de *l'Esprit français* prendre parti contre M. Théophile Silvestre pour M. Ingres, sous prétexte de *l'indignation générale.*

L'indignation était aussi générale aux représentations de *Gaétana.*

—

Un peintre triomphait de dire à un homme de lettres :

— Les gens de lettres s'occupent des peintres; les peintres ne s'occupent pas des gens de lettres.

Mais l'homme de lettres s'était trouvé sur les bancs avec Menenius Agrippa, il repartit :

— Les naturalistes s'occupent des animaux; les animaux ne s'occupent pas des naturalistes.

C'était vif; mais que ne fait-on pas passer dans le mouvement de la conversation?

—

M. Ernest Hamel, connu par de belles études sur Saint-Just et sur la réaction catholique en Angleterre au XVIe siècle, nous adresse la rectification d'une anecdote sur Théodore Desorgues, que nous avons citée dans notre dernier numéro sur la foi de M. Ch. Asselineau, lequel l'avait

lisme. Je me suis fixé une somme qui m'est nécessaire pour mes dépenses de chaque année; quand j'aurai gagné le capital de ce revenu, je dirai adieu aux leçons qui m'ennuient et me mangent le plus clair de mes journées. Mais je serai sûr alors de n'être aux ordres ni d'un journal ni d'une revue. Je pourrai attendre, je serai libre... »

empruntée au livre de M. P. Hédouin, intitulé *Mosaïque* (1856).

N'ayant pas sous la main les sources auxquelles M. Hamel nous renvoie, il ne se peut que nous acceptions sa rectification autrement que sous bénéfice d'inventaire, mais nous devons ajouter qu'elle nous inspire d'autant plus de confiance, que l'auteur de l'*Histoire de Saint-Just* est peut-être aujourd'hui l'historien, sans excepter M. Louis Blanc, le plus informé des événements qui ont précédé le 9 thermidor.

Mon cher ami,

Votre dernier numéro de la *Revue anecdotique* contient un éloge bien senti de M. Charles Asselineau, mais au moins auriez-vous dû faire vos réserves sur les appréciations historiques du nouveau et très-spirituel membre de l'académie de Caen.

Si M. Asselineau avait lu attentivement les dix-neuf strophes de l'*Hymne à l'Etre suprême* de Chénier, il se serait convaincu qu'il était impossible d'y trouver la moindre allusion à Robespierre, dont Chénier d'ailleurs fit profession d'être l'admirateur passionné jusqu'au 9 thermidor.

Si, maintenant, au lieu d'en croire sur parole quelque écrivain de la force et de la véracité de Georges Duval, il avait eu recours aux pièces authentiques des Archives, ou même au *Moniteur* et aux autres journaux du temps, il se serait également convaincu que l'hymne de Chénier avait été le seul *officiellement* chanté au Champ-de-Mars, en présence de la Convention tout entière, qui, quatre jours auparavant, avait, *à l'unanimité*, choisi Maximilien Robespierre pour son président de quinzaine. *Veritas suprema lex.*

Vale, ERNEST HAMEL.

Le Directeur : A. POULET-MALASSIS.

509.—PARIS. TYPOGRAPHIE DE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30.

AP
20
R438
v.14

Revue anecdotique des
excentricités
contemporaines

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY